

2937.4

3526

1949

0222

COLLÈGE ANDRÉ-GRASSET



BIBLIOTHÈQUE

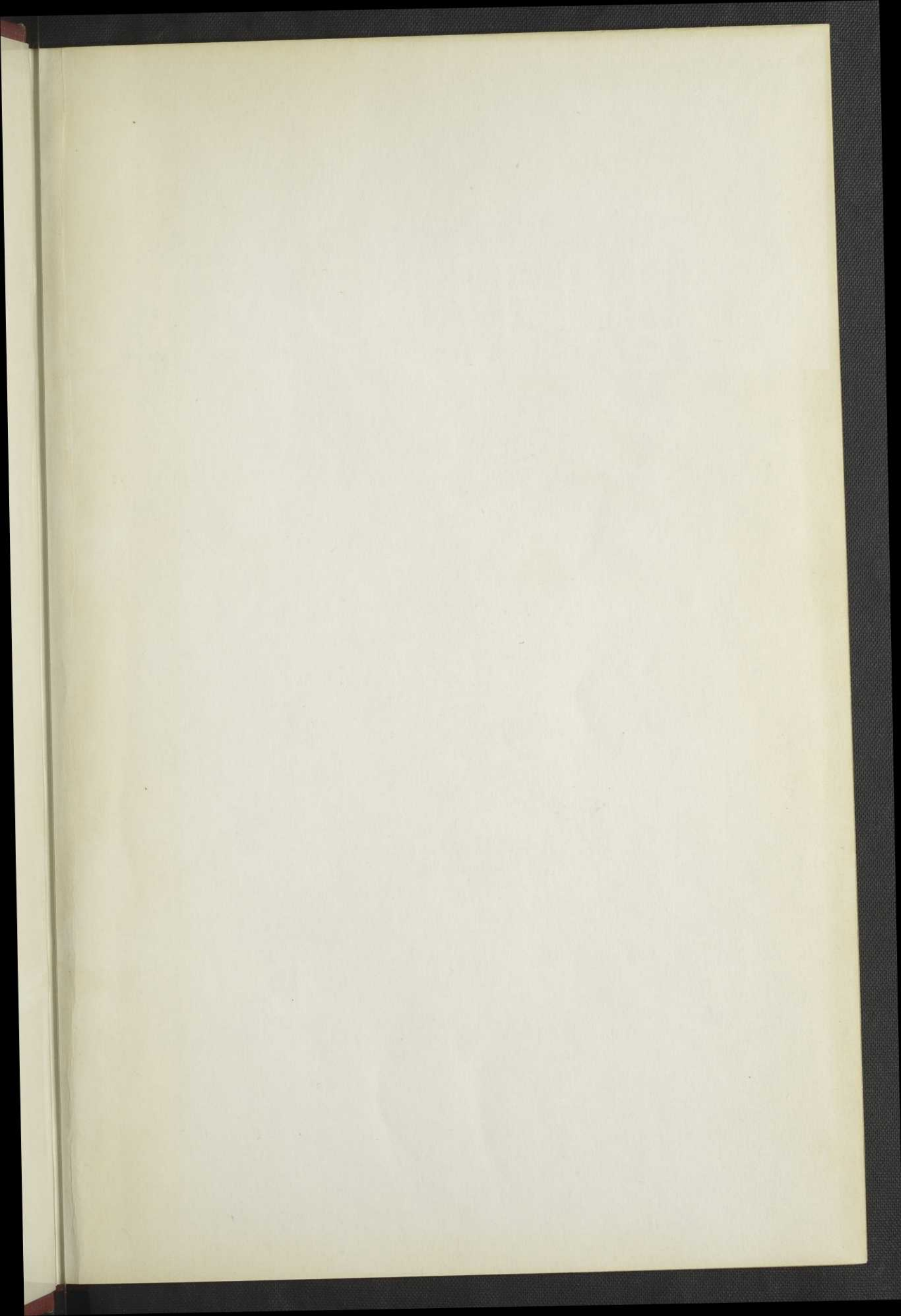
917.14

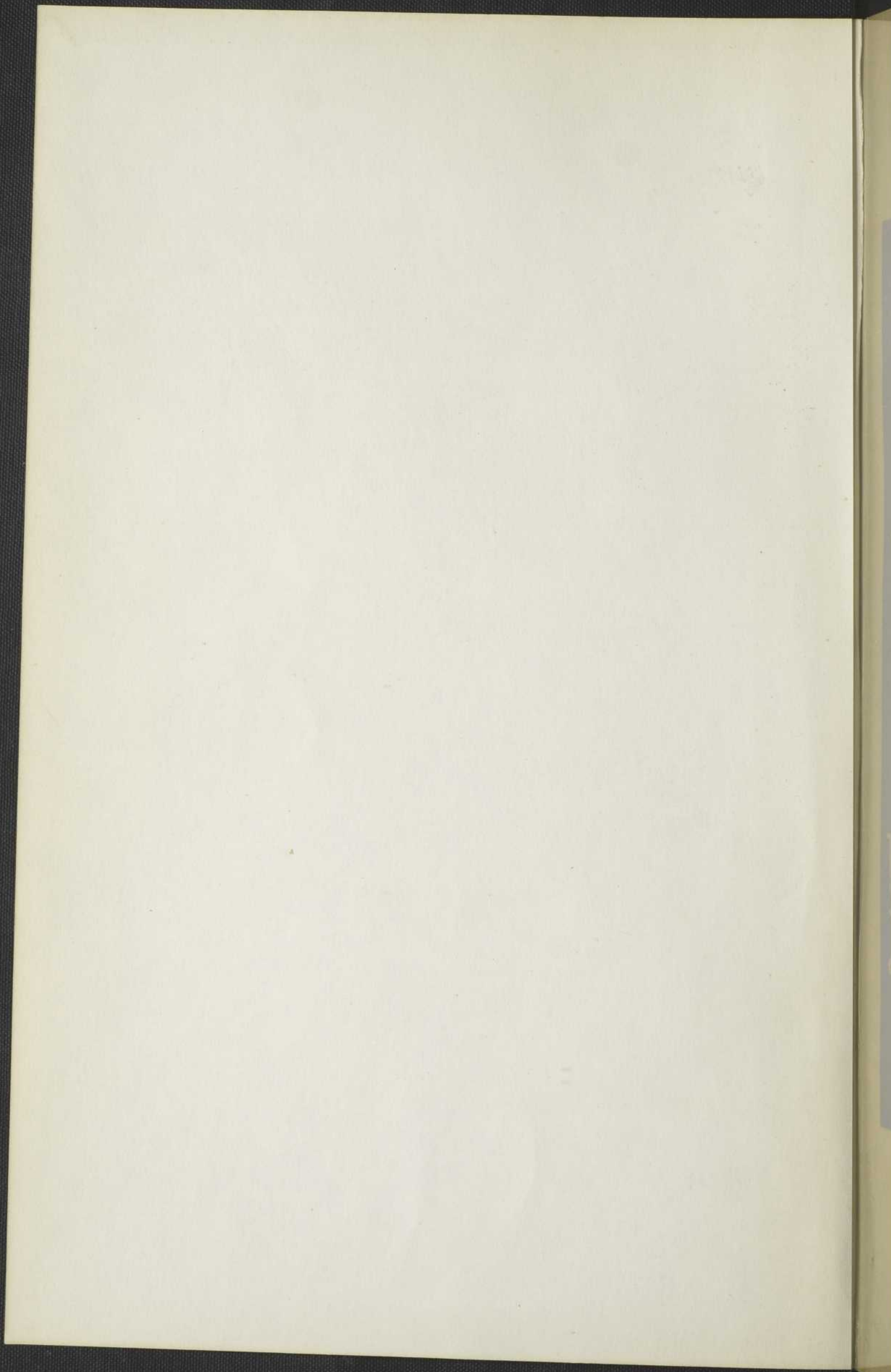
9648

B 5929



Bibliothèque Nationale du Québec





RAOUL BLANCHARD

# LE QUÉBEC



# PAR L'IMAGE

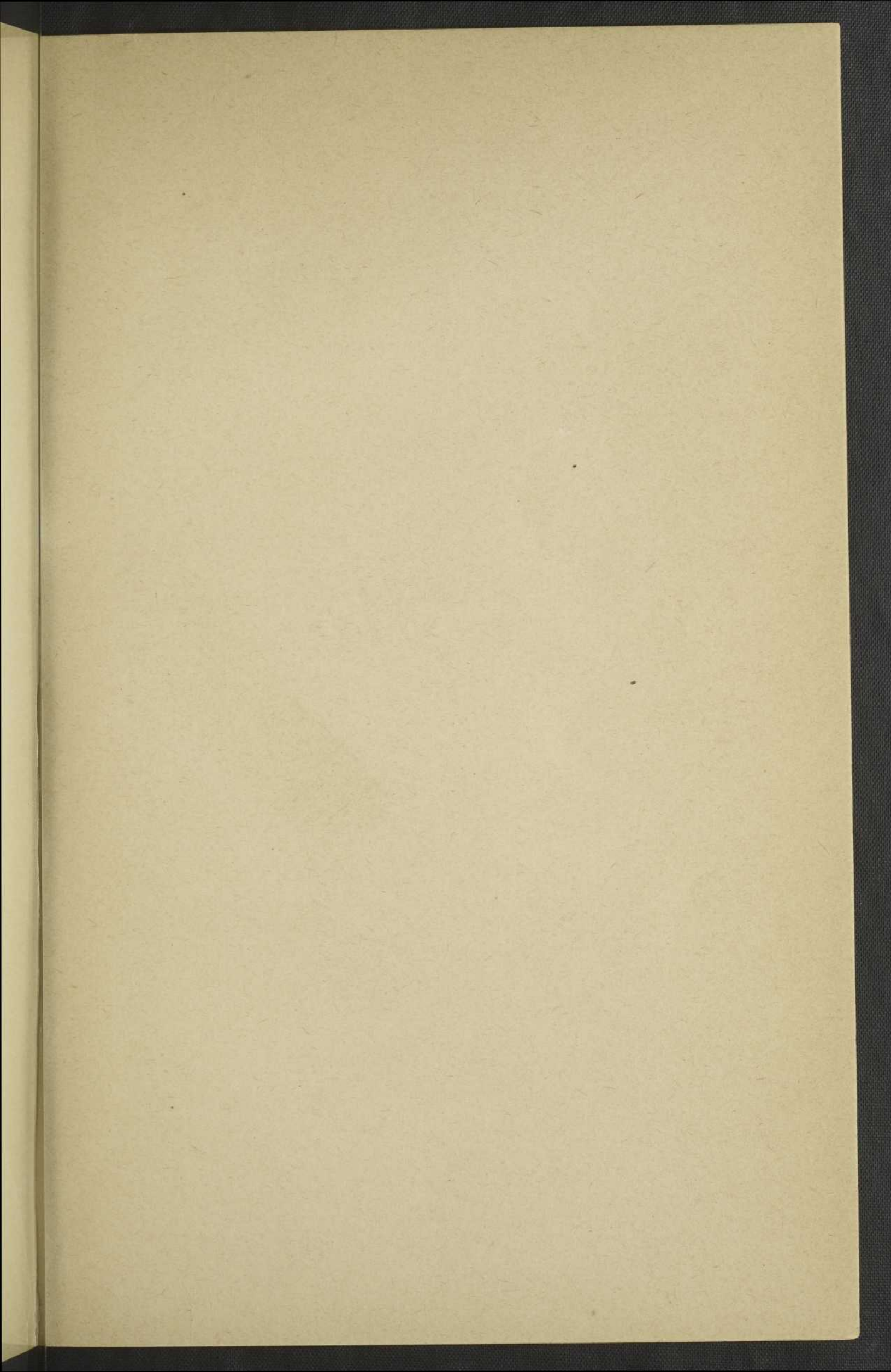
BEAUCHEMIN

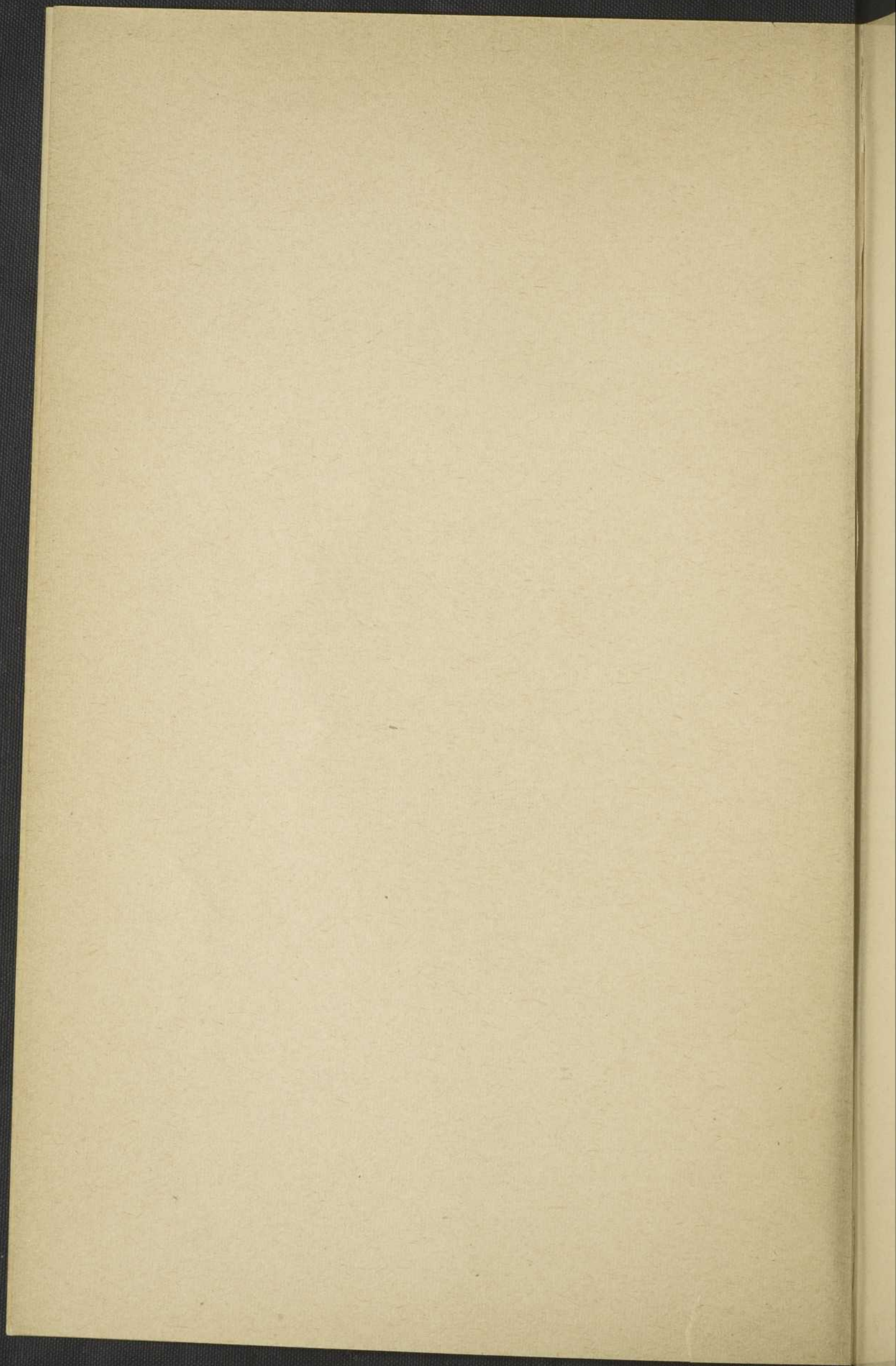


917.14

9648

B5927





LE QUÉBEC  
PAR L'IMAGE

**Ouvrages du même auteur publiés au Canada :**

Géographie Générale — T. I . . . . .	<b>\$1.50</b>
Généralités, Asie, Europe, Afrique, Insulinde, Australie, Océanie.	
Géographie Générale — T. II . . . . .	<b>\$1.50</b>
Amérique du Sud, Amérique Centrale, Amérique du Nord, Etats-Unis, Canada.	
Géographie de l'Industrie . . . . .	<b>\$0.50</b>
L'Est du Canada Français (2 volumes)	
Brochés, la série . . . . .	<b>\$7.50</b>
Reliés, la série . . . . .	<b>\$12.00</b>
Le Centre du Canada Français,	
broché . . . . .	<b>\$5.00</b>
relié . . . . .	<b>\$9.00</b>
L'Ouest du Canada Français (en préparation).	

RAOUL BLANCHARD  
Doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble  
Professeur à l'Université de Montréal

LE QUÉBEC  
PAR  
L'IMAGE



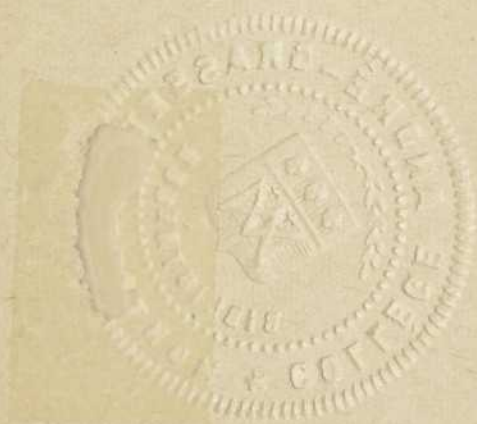
MONTRÉAL,  
Librairie **BEAUCHEMIN** Limitée.  
430, rue Saint-Gabriel,

1949.

Droits réservés, Canada 1949,  
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

---

Copyright, 1949,  
par Librairie Beauchemin Limitée,  
Montréal, Canada.



---

Imprimé au Canada. — *Printed in Canada.*

Fe  
2917.4  
B526  
1949

CHAPITRE I

LES TRAITES PHYSIQUES D'ENSEMBLE.

L

Con  
qu'o  
anci  
l'âge  
resp  
supe  
réce  
plus

D  
consi  
appe  
la pl  
vers  
semb  
affec  
seme  
à Q  
régio  
de 10  
dre 4  
les p  
Québ  
que

## LE RELIEF.

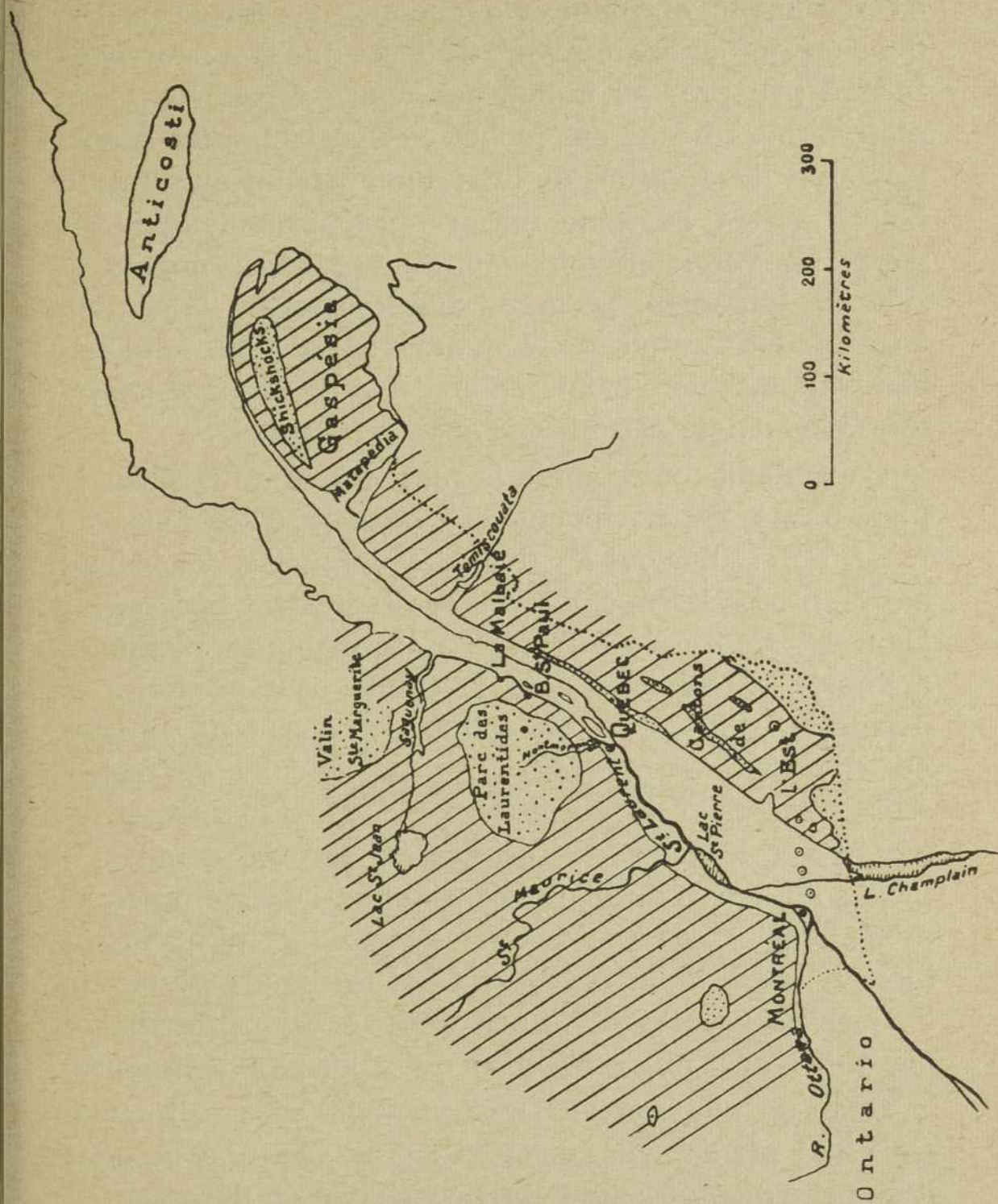
**L**E relief de la province de Québec est simple: il est formé de très vieux matériaux mais qui ont été façonnés de nouveau à une époque récente. Construit à l'aide de très vieilles roches, dont les unes, qu'on appelle précambriennes, sont parmi les plus anciennes du globe et dont les autres appartiennent à l'âge primaire, ce qui leur confère une antiquité déjà respectable, ce relief se présente en *trois plates-formes* superposées, qui sont l'œuvre d'une érosion relativement récente. Suivons-les en commençant par les formes les plus jeunes.

Donc, à la base, c'est-à-dire aux altitudes les moins considérables, nous trouvons une plate-forme que l'on peut appeler *plate-forme de Québec*. C'est elle qui constitue la plaine de Montréal; elle se continue sans interruption vers le nord-est, mais en se relevant peu à peu, ce qui semble indiquer qu'après son aplanissement elle a été affectée par un mouvement du sol, une sorte de gauchissement dont l'expression la plus considérable se trouve à Québec même. En effet la plate-forme qui dans la région de Montréal ne dépasse guère l'altitude moyenne de 100 pieds finit, par un relèvement continu, par atteindre 400 pieds dans la région de Québec, où elle comprend les plaines de Lauzon et Lévis ainsi que la colline de Québec. Cette plate-forme, qui est à coup sûr récente, et que l'on peut dater de la fin de l'époque tertiaire, a

cependant subi une modification considérable. Le fleuve Saint-Laurent, qui représente l'agent d'érosion responsable de l'aplanissement de la surface, s'est encaissé sur place tandis que la plate-forme se relevait et il a gravé ainsi une vallée dont les dimensions s'approfondissent à mesure qu'on chemine de Trois-Rivières vers Québec.

D'autre part, la partie méridionale de la plate-forme, celle qui est la plus basse, porte des protubérances montagneuses très caractéristiques. Ce sont les collines d'Oka et de Rigaud, qui représentent des témoins avancés des Laurentides; puis s'alignent les collines montérégiennes, les monts Royal, Saint-Bruno, Saint-Hilaire, Yamaska, le mont Johnson, etc., qui représentent d'anciennes bouches éruptives formées de roches plus récentes et que l'érosion n'a pas réussi à faire disparaître tandis qu'elle aplanissait le reste de la plate-forme. Il s'agit ainsi d'un archipel de collines résiduelles.

De chaque côté, au nord-ouest et au sud-est, la plate-forme de Québec est dominée elle-même par des reliefs plus considérables, qui occupent toute la région des Cantons de l'Est ainsi que les hautes terres alignées derrière l'estuaire du Saint-Laurent, et au nord du fleuve la masse que l'on appelle les Laurentides. Or si l'on compare ces diverses régions plus élevées que la plate-forme du fleuve, on s'aperçoit vite qu'il s'agit également d'une sorte de grand plateau. Dans les Laurentides, tous les sommets des collines sont tangents à une sorte de plan idéal que l'on suit à des altitudes variant de 1,300 à 1,500 pieds; il en est de même dans les Cantons de l'Est où de vastes étendues planes s'observent, en particulier au sud de la Beauce. Comme les roches qui affleurent sous ce plan sont violemment plissées, on constate que là aussi l'érosion a fait son œuvre et qu'elle a patiemment transformé une région de relief jadis agité en une véritable



plaine. Il s'agit donc de nouveau d'une plate-forme due à l'érosion, plus ancienne évidemment que celle de Québec qui a été enfoncée au travers d'elle, et que l'on peut attribuer à peu près au milieu des temps tertiaires. Cette plate-forme tranche des roches très variables, les dépôts primaires des Cantons de l'Est d'une part et au nord du Saint-Laurent l'énorme masse précambrienne qui fait partie du vaste ensemble appelé par les géologues le Bouclier Canadien. Le grand développement de ce plan à travers les Cantons de l'Est, affectés jadis par le plissement appalachien, a fait donner à cette seconde plate-forme le nom de *plate-forme appalachienne*.

Cependant, tout comme la plate-forme de Québec, la plate-forme appalachienne est bossuée d'accidents de relief; non seulement les rivières y enfoncent des vallées parfois profondes, mais des collines se dressent à la surface. Dans les Cantons de l'Est elles forment de véritables archipels pittoresques dont l'altitude peut atteindre et dépasser 3,000 pieds; ces collines représentent de nouveau des éléments plus résistants, en particulier des roches éruptives comme la serpentine, et aussi du gneiss et du granit, sur lesquelles l'érosion s'est usé les dents. De même, au-dessus du plan d'ensemble des Laurentides, se dressent quelques hautes terres, comme le Mont Tremblant derrière Saint-Jovite et aussi les boursouflures du Parc des Laurentides. Il s'agit toujours du même phénomène de roches plus résistantes qui n'ont pas été réduites.

Enfin on peut retrouver çà et là les éléments d'une *troisième plate-forme*, beaucoup plus ancienne et dont il ne reste plus que des débris épars. On en découvre au nord du lac Saint-Jean, dans les Monts de Valin, et surtout dans la forte protubérance des Monts Shickshocks en Gaspésie, dont l'altitude dépasse 4,000 pieds. Mais ces hauteurs suprêmes de la province n'ont pour l'exploitation humaine qu'un intérêt assez théorique.

Ainsi le relief de la province de Québec s'ordonne en trois grandes lignes horizontales superposées dont la plus élevée n'offre qu'un intérêt restreint, mais dont les deux autres comportent à peu près toute l'étendue exploitable de la région. En dépit des bosses qui les parsèment et des vallées qui les crèvent, la présence de ces surfaces horizontales est un avantage certain pour l'exploitation du pays. Mais il ne s'agit là que de la carcasse; il nous reste à voir la nature des sols qui ont drapé ces étendues.

#### L'INFLUENCE DES GLACIERS.

L'épisode capital de la formation du relief dans la province a été l'intervention des grands glaciers qui à l'époque quaternaire se sont avancés du Labrador vers le sud et qui, à plusieurs reprises, ont recouvert et plus ou moins labouré la région. Ils sont responsables de certaines formes caractéristiques du relief. Ainsi c'est un glacier qui a pratiqué la profonde rainure du Saguenay et qui de même a creusé la cavité du lac Saint-Jean au-dessous d'un barrage de roches, qui a subsisté à l'aval; de même un bras du glacier a buriné la vallée du fleuve entre Québec et Trois-Rivières et a enfoncé à l'aval, en roches tendres, la cuvette du lac Saint-Pierre, qui a été ainsi élaborée sur le même type que les grands lacs de l'intérieur du continent. De même le glacier a ravagé les formes des collines des Cantons de l'Est et à leur bord a creusé les emplacements des beaux lacs qui sont l'ornement de la région. Bien entendu l'action du glacier a été plus efficace encore dans la zone la plus septentrionale, c'est-à-dire dans les Laurentides, et c'est au travail des glaciers qu'il faut attribuer la présence des innombrables lacs qui découpent la surface du plateau.

Un autre résultat de l'action des glaciers a été l'apport de matériaux. Il s'agit avant tout de la moraine de fond que la glace broyait et distribuait sous son passage; c'est là l'origine de la « terre jaune » qui recouvre une grande partie du sol dans les Laurentides. De plus la moraine a été distribuée tout au long de la plate-forme de Québec et particulièrement dans la plaine de Montréal. D'autre part, çà et là on trouve des *eskers* qui indiquent le remplissage alluvial de chenaux sous-glaciaires et qui, une fois la glace disparue, gardent l'apparence de collines basses et allongées.

Mais l'influence glaciaire a été plus considérable encore dans ses effets *posthumes*, c'est-à-dire après la disparition définitive de la glace.

En effet, le poids de l'énorme masse des glaciers ayant provoqué un affaissement du continent, il s'est trouvé qu'à la disparition de l'appareil glaciaire le sol se trouvait dénivelé, plus qu'il ne l'est aujourd'hui. Aussi la mer est-elle venue prendre possession des parties les plus basses affectées par la glaciation. On a donné à cette mer postglaciaire le nom de mer Champlain. Elle remontait de l'estuaire en recouvrant largement toute la plate-forme de Québec, rejoignait à l'ouest le lac Ontario et vers le sud l'Hudson par le lac Champlain. Cette vaste mer intérieure avait d'autre part des prolongements dans toutes les vallées, par exemple par le Saguenay jusqu'au lac Saint-Jean, remontait le Saint-Maurice, le Saint-François et l'Ottawa. Dans cette mer devaient se déposer des sédiments, dans les parties profondes; il s'est ainsi accumulé des argiles très fines, de couleur brune, qui donnent les belles terres fortes de la province.

Lorsque le sol s'est relevé peu à peu, comme une poitrine qui aspire l'air, la mer s'est trouvée évacuée à mesure et a vu se restreindre ses dimensions. D'autre

part, les rebords se trouvant relevés par rapport au niveau de la mer, l'érosion plus active a dépêché vers la nappe d'eau des sédiments plus grossiers; c'est ainsi que le sable a succédé à l'argile. Des dépôts sableux apparaissent donc un peu partout, un peu plus haut que les étendues d'argile Champlain, par exemple aux débouchés des grandes rivières; c'est ainsi que le Saint-Maurice a construit un véritable delta de sable à gradins étagés qui s'avance jusqu'aux Trois-Rivières. Du même âge datent les terrasses accrochées aux collines montréalaises, telles Oka, Rigaud, à Montréal même et en avant des monts Saint-Bruno et Saint-Hilaire.

Enfin la mer se retirant de plus en plus a été graduellement remplacée par le fleuve Saint-Laurent qui se trouve ainsi son héritier. La formation du fleuve tel que nous le voyons aujourd'hui est donc extraordinairement récente; on peut dire qu'il est le fleuve le plus jeune de la terre. De là certains défauts; il ne s'est pas complètement adapté aux conditions du sol sur lequel il coule; de là vient que tantôt il se rue en rapides lorsqu'il rencontre la carcasse résistante du sous-sol, et ailleurs au contraire s'étale en véritables lacs.

Telles sont les conditions d'ensemble du relief de la province. La simplicité topographique a été nuancée par l'influence des glaces qui ont distribué çà et là des sols de valeur variable et qui, par l'intermédiaire de la mer Champlain, ont étendu dans les parties les plus déprimées de magnifiques terres argileuses qui sont les plus riches de la province.

### LE CLIMAT.

Le climat de la province de Québec n'est pas un climat de paradis terrestre. En particulier il est très rigoureux

par rapport à celui que l'on trouve sous la même latitude de l'autre côté de l'Atlantique, c'est-à-dire au climat de la France Centrale. Ainsi Montréal est à la latitude de La Rochelle, ville où il ne gèle pour ainsi dire jamais. Cependant, il est permis d'attribuer au climat du Québec de véritables qualités qui le distinguent des variétés que l'on trouve plus loin à l'intérieur du continent. On peut dire en effet qu'il présente à la fois des caractéristiques continentales et maritimes.

Parmi les traits continentaux, la rudesse de la température est l'élément capital. Il fait très froid l'hiver et cependant les étés peuvent être très chauds: ce sont là les traits du véritable climat continental. De même le climat est brusque, c'est-à-dire qu'il comporte des changements soudains et violents, qui sont assez difficiles à supporter.

Mais voici des traits différents. La province n'est pas éloignée de l'Atlantique et celui-ci exerce sur elle une influence qui, pour être moins puissante que celle du continent, n'en a pas moins des effets intéressants. Sans doute l'Atlantique à cette latitude est-il une mer froide, grâce au courant du Labrador qui descend du nord. Cependant cette mer vaut à la province des vents du quadrant Est qui peuvent apporter des pluies considérables, très utiles à la végétation. L'on peut dire en un mot que par la température le climat est continental et que par les précipitations (pluie et neige) il est océanique.

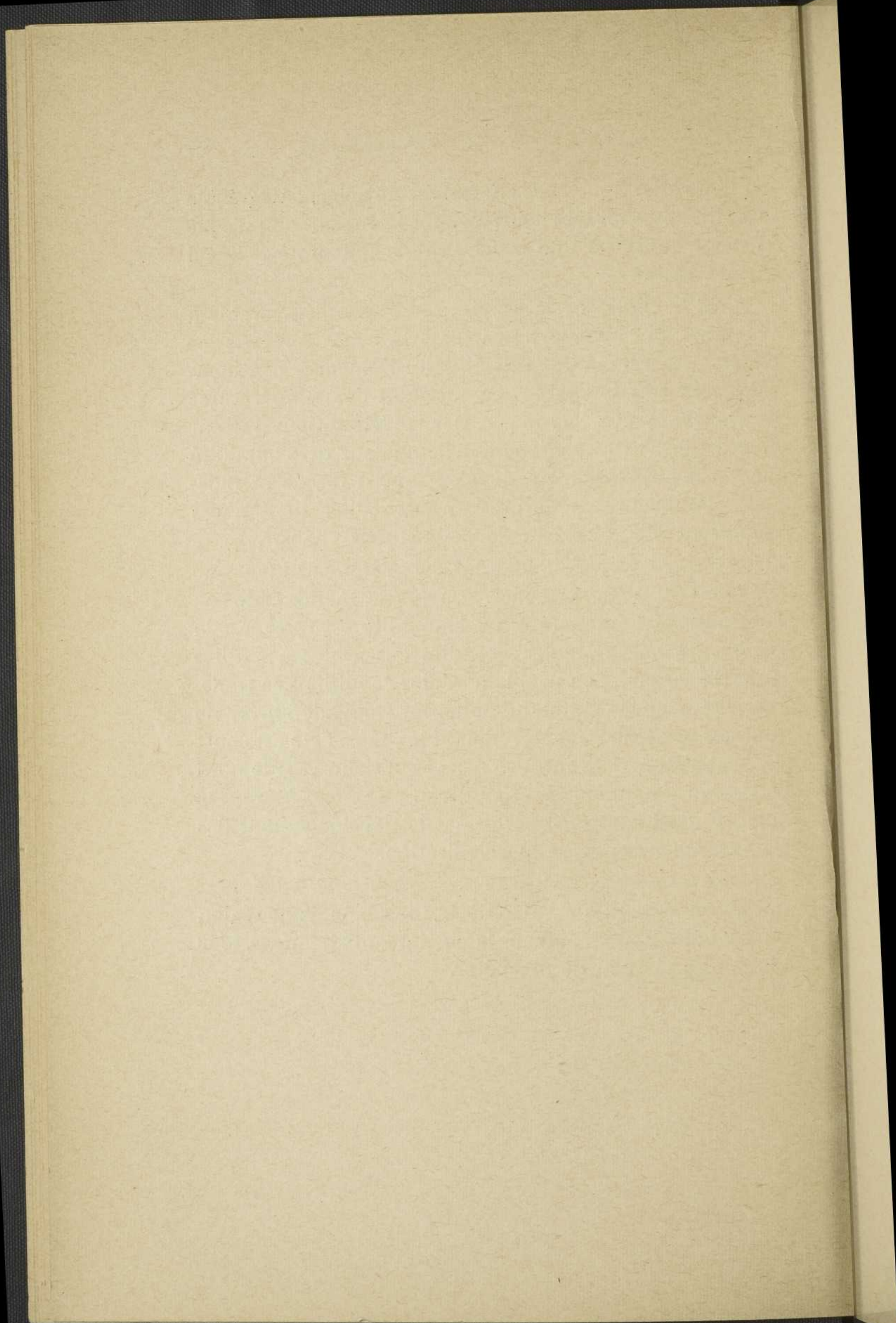
En effet, une caractéristique intéressante de la province est que les précipitations sont réparties de façon assez égale tout au long de l'année. Assurément le maximum se produit en été, ce qui indique une influence continentale; mais il y a aussi des pluies de toutes saisons et en particulier pendant l'hiver des chutes de neige qui sont

d'origine atlantique. Les effets de cette neige, désagréable aux citadins, sont très heureux pour la végétation puisque la neige constitue une couche solide qui protège le sol et les plantes.

Ainsi le climat de la province n'est pas défavorable à l'homme. Si l'hiver est très rude, la neige empêche les dégâts à la végétation. En plus les influences continentales sont très favorables en suscitant des températures puissantes à une saison où les précipitations restent abondantes; cette conjonction de chaleur et d'humidité vaut à la végétation un développement rapide et puissant. La beauté des arbres en particulier tient à ces conditions d'humidité et de poussées de chaleur.

Le climat n'est d'ailleurs pas complètement identique à travers toute la province. La partie méridionale, où l'été dure plus longtemps, où l'humidité est forte, est la région des bois francs, c'est-à-dire des arbres à feuilles caduques. Peu à peu vers le nord, les conditions se transforment. Sur les bords du Golfe, les froids de l'hiver ne sont pas particulièrement redoutables, mais l'été est court et languissant. Au contraire dans l'intérieur, vers le nord et l'ouest, autour du lac Saint-Jean ou dans l'Abitibi, la rudesse des hivers n'empêche pas le développement des plantes cultivées et de la colonisation.

Ainsi il ne s'agit pas là de ces arpents de neige dont parlait un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais bien d'une région où le climat, tout en menant la vie dure aux hommes, leur permet de vivre et de prospérer.



CHAPITRE II

LES ÉTAPES DU PEUPEMENT.

N

le dé  
ges, C  
rieurs  
déta  
arriv  
qu'un  
en di  
l'imp  
actue  
énigm  
d'hab

D'a  
Ils en  
qu'on  
en ar  
qu'ils  
péens

Ce  
pratic  
civilis  
des g  
maiso  
cultiv  
citer

## LES ÉTAPES DU PEUPLEMENT.

**N**OUS ignorons à quelle date des hommes se sont installés pour la première fois dans la province; en tout cas, ils ne pouvaient y avoir pénétré qu'après le départ des glaciers. Mais ces peuplements par les Sauvages, qu'on peut appeler précolombiens, c'est-à-dire antérieurs à l'arrivée des Blancs, nous n'en connaissons pas le détail. Ce que l'on constate, c'est que quand les Blancs sont arrivés ils n'ont trouvé dans le territoire de la province qu'un très petit nombre d'Indiens. D'après ce que nous en disent Cartier, Champlain et les missionnaires, on a l'impression qu'il n'y avait peut-être pas sur le territoire actuel plus de 50,000 Sauvages. C'est là une des grandes énigmes de la préhistoire américaine: Pourquoi si peu d'habitants sur des territoires pourtant bien doués?

D'autre part, ces Sauvages étaient très peu évolués. Ils en étaient à peu près exactement aux débuts de ce qu'on appelle en Europe le Néolithique. Ils étaient ainsi en arrière de quinze siècles sur l'Europe en même temps qu'ils étaient infiniment moins nombreux que les Européens.

Ces Indiens de la province formaient trois groupes pratiquant chacun un genre de vie spécial. Les plus civilisés étaient déjà à peu près sédentaires, c'est-à-dire des gens installés sur un territoire où ils possédaient des maisons et vivaient d'agriculture. Ils faisaient du maïs, cultivaient déjà le tabac. Parmi ces sédentaires, il faut citer en première ligne les Iroquois.

A côté vivaient des demi-sédentaires, stationnant pendant plusieurs mois en un endroit et se transportant ensuite vers un autre pour une durée à peu près équivalente. C'est le cas des Abénaquis qui vivaient pendant l'hiver sur les côtes du Maine et du New Hampshire et, pour l'été, se transportaient le long des rives du Saint-Laurent. Ils y pratiquaient une agriculture extrêmement rudimentaire et s'occupaient surtout de chasse.

Enfin un troisième groupe était de purs nomades circulant toute l'année pour pratiquer la chasse et la cueillette. C'était le cas des gens du nord et en particulier des Montagnais, avec lesquels les missionnaires se sont toujours fort bien entendus. La grande spécialité de ces nomades était la prise au piège des animaux à fourrure. Des rapports réciproques s'étaient liés entre les nomades du nord, les demi-sédentaires et les sédentaires du centre, ceux-ci vendant du maïs, du tabac et des poteries aux Sauvages du nord qui en échange leur négociaient des fourrures. Ainsi s'était constitué un commerce étendu, effectué par de véritables courtiers faisant la navette entre les foires tenues dans le nord, par exemple celle de Nekoubau près du lac Mistassini et les réunions du cours du fleuve, Tadoussac, Québec, Trois-Rivières et Montréal.

Ce commerce avait fait cristalliser sur les bords du fleuve de véritables agglomérations indiennes. Cartier a fréquenté sur la colline de Québec une bourgade qui s'appelait Stadacona. Une bourgade indienne fonctionnait aux Trois-Rivières, où le Père Jésuite Le Jeune en a trouvé les traces en 1634; enfin Cartier a visité sur l'île de Montréal une vraie bourgade indienne, Hochelega, dont il donne une description très précise, cinquante grandes cabanes contenant chacune environ soixante-dix personnes.

Nous savons aussi que cette civilisation indienne était très instable. C'est ainsi que Champlain n'a rien retrouvé des bourgades décrites par Cartier; elles s'étaient pour ainsi dire évaporées. Le résultat de ce développement si médiocre de la vie indienne a été d'ailleurs très considérable pour les Blancs. Ceux-ci en effet trouvaient devant eux des populations peu nombreuses et mal armées, ce qui a permis une poussée rapide et relativement aisée de la colonisation européenne.

Les premiers Blancs à aborder la province de Québec étaient des pêcheurs français, qui d'ailleurs se livraient en même temps, de façon discrète, à la traite des fourrures. Ils y gagnaient beaucoup d'argent et c'était là une raison pour dissimuler le plus possible leurs fructueux voyages. Il est donc possible que leur venue sur le littoral ait été fort ancienne et peut-être antérieure aux voyages de Christophe Colomb. En tout cas, lorsque Cartier a longé en 1534 la côte nord du golfe du Saint-Laurent, il y a rencontré des bateaux français qui avaient l'air très familiers avec ces rivages.

Il ne s'agissait au début que d'établissements littoraux, destinés à la pêche et au commerce, et il a fallu attendre Champlain pour trouver du nouveau: l'évangélisation des Sauvages et l'implantation de véritables colons cultivant la terre. Le progrès est d'ailleurs longtemps très lent; si Québec est de 1608, Trois-Rivières n'est fondée qu'en 1634 et Montréal en 1642. C'est seulement à partir de cette date qu'on voit se disperser autour de ces trois piliers de la nouvelle colonisation un peuplement qui prend vraiment possession du pays.

Cette première colonisation est d'abord strictement fluviale, car il n'y a pas de vraie communication par l'intérieur jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Et même, la colonisation ne s'implante d'abord que sur la rive

gauche, de la côte de Beaupré à Montréal, peut-être parce que les Iroquois venaient du sud. Jusqu'à la fin de la période française, le peuplement a donc étroitement collé aux rives du Saint-Laurent et s'est à peine propagé le long de ses principaux affluents.

C'est le XIXe siècle qui marque la grande période d'expansion. D'abord se produit la conquête des Cantons de l'Est, complètement vides en 1760, et que le nouveau gouvernement anglais voulait garder comme une marge entre la Nouvelle-Angleterre et les vieux établissements français. C'est presque contre son gré que les loyalistes américains y ont pénétré à la fin de la Guerre de l'Indépendance; et seulement alors le gouvernement a permis à des colons britanniques et irlandais de s'y installer. Mais les Canadiens-Français, que l'on ne désirait pas, que l'on écartait même, se sont présentés spontanément, remontant de la Beauce, des paroisses des bords de l'eau, de la région de Montréal; ils se sont peu à peu infiltrés dans toute la région au cours du XIXe siècle et se sont ainsi assurés une énorme majorité.

Il en était de même dans la plaine de Montréal où des éléments britanniques venus du sud ont été rapidement encerclés et amoindris par une poussée irrésistible des Français. A la même époque la conquête des Laurentides, inspirée par des conducteurs d'hommes comme l'abbé Brassard et le curé Labelle, s'est effectuée dans toute la deuxième partie du XIXe siècle et a complètement noyé la région sous un flot de colonisation française.

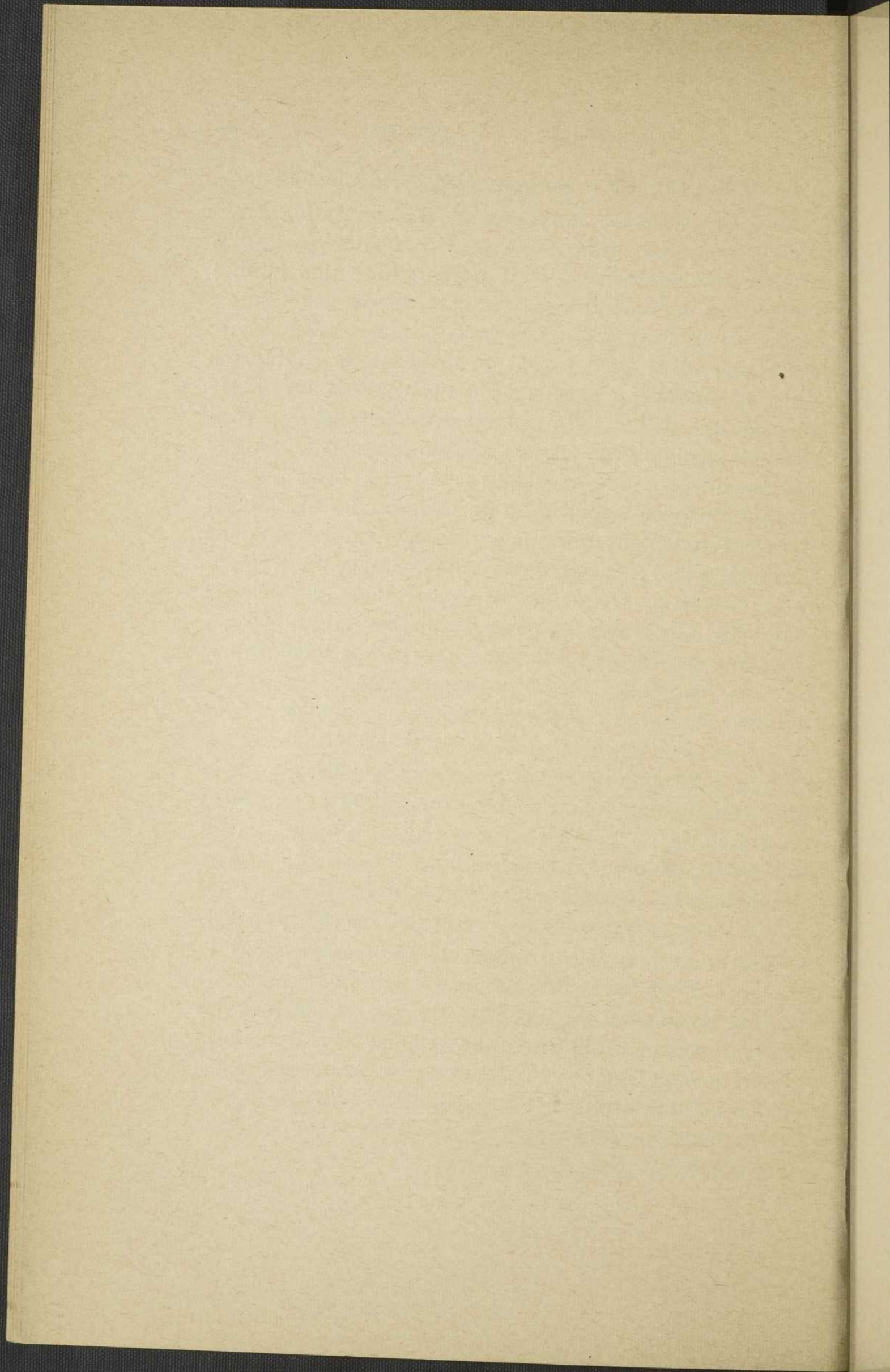
Vers la même date, à partir de 1840, les gens de la rive droite de l'estuaire ont remonté le Saguenay tandis que les habitants de Charlevoix pénétraient sur les bords du lac Saint-Jean. Enfin au XXe siècle une nouvelle poussée, non moins puissante, s'est dirigée vers le nord-ouest, occupant le Témiscamingue et l'Abitibi et créant

ainsi de toutes pièces une nouvelle province canadienne.

Ces remarquables conquêtes de la colonisation canadienne-française auraient été plus merveilleuses encore si en même temps ne s'était pas produite une intense émigration vers l'extérieur. En effet, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, un grand nombre de Canadiens estimaient qu'ils pouvaient aller gagner de l'argent aux Etats-Unis plus facilement que chez eux et ils sont partis avec l'idée bien arrêtée d'aller faire une ou deux saisons de travail dans ce pays de gros salaires afin de rapporter chez eux un peu d'argent pour s'acheter une terre. Mais pareille tentative expose l'émigrant à de très grandes tentations; il est naturellement entraîné à prolonger ses séjours dans une région où l'on gagne gros. Ainsi l'émigration temporaire s'est trop fréquemment transformée en départs définitifs. Ainsi des milliers et des milliers de Canadiens français sont allés s'installer aux Etats-Unis; il est probable que le nombre de leurs descendants y dépasse le million. D'où une perte sèche pour la province.

Il n'en reste pas moins que ce petit groupe d'hommes, de huit à dix mille Français transplantés d'Europe sur la terre canadienne, vivant sous un dur climat et au milieu de difficultés de toutes sortes, a réussi à se dilater en une masse de plus de trois millions d'âmes, qui atteint probablement quatre à cinq millions avec tous ceux qui sont allés se perdre dans le creuset des Etats-Unis.

Tels sont les traits d'ensemble qui caractérisent la province de Québec. Il nous reste à examiner sa grande variété, en passant en revue les rivages du nord-est, les bords de l'estuaire, le Saguenay et le Lac Saint-Jean, la vieille capitale Québec, la région du fleuve entre Québec et Sorel, les Cantons de l'Est, les Laurentides, la plaine de Montréal, la grande métropole de Montréal, enfin le nord-ouest.



CHAPITRE III

LE NORD-EST.

**E**N  
presqu'  
depuis  
pays ru  
d'ailleurs

La G  
et la baie  
et le cap  
territoire  
d'un gra  
1.000 p  
falaises.  
vers le  
une ma  
shocks,  
pieds, l  
sente la  
lourde m  
du rivag  
partout  
d'eau, en

## GASPÉSIE ET CÔTE NORD.

**E**N avant-garde vers le nord-est, sur les bords du golfe du Saint-Laurent, la province de Québec présente deux groupes régionaux très différents du reste: la presqu'île de Gaspé d'une part, de l'autre la Côte Nord depuis le Saguenay jusqu'à Blanc Sablon. Ce sont des pays rudes, rivés étroitement au rivage et d'une valeur d'ailleurs très différente.

### LA GASPÉSIE.

La Gaspésie est une presqu'île massive entre le Golfe et la baie des Chaleurs, longue de 155 milles entre Matane et le cap Gaspé, large de 87 dans sa partie centrale; un territoire de 9,000 milles carrés de superficie. Il s'agit d'un grand plateau dont l'altitude varie entre 1,600 et 1,000 pieds et qui presque partout tombe sur la mer en falaises. Sur ce plateau, qui représente la continuation vers le nord de la plate-forme appalachienne, est assise une masse montagneuse plus élevée encore, les Shick-shocks, dont l'altitude se hausse au-dessus de 4,000 pieds, lourdes montagnes dont le sommet aplani représente la plate-forme la plus ancienne. Le contact de cette lourde masse avec la mer est peu favorable à l'indentation du rivage; la côte est donc fort peu découpée; presque partout les baies ne sont que l'embouchure des cours d'eau, entravée par un cordon littoral. Ce n'est que tout

à l'est qu'entre deux masses rocheuses s'enfonce le large golfe de Gaspé et que la côte présente quelques découpures vraiment pittoresques, comme l'île et le cap de Percé. D'autre part le relèvement de la côte qui s'est produit depuis la fin de l'époque glaciaire a suscité la formation de terrasses, accrochées au rivage en gradins et qui obstruent souvent l'entrée des vallées. Ce ne sont pas là des conditions très favorables.

De son côté, le climat est rude. Non que les hivers soient plus durs qu'ailleurs; la neige ne tient en général que de la fin de novembre jusqu'au 15 avril. Mais l'été manque d'ardeur, à cause de l'influence marine. Il y a d'ailleurs quelques différences entre les rives de la baie des Chaleurs et celles qui regardent le Golfe; la croissance des plantes est plus rapide sur le rivage méridional et le gel de la mer y est moins accentué.

Ces types de formes et de climat conviennent particulièrement à la forêt; on peut dire que la Gaspésie n'est qu'une vaste forêt. La présence de cette masse épaisse de beaux arbres semble ainsi refouler les hommes vers la mer, d'autant que le relief entrave la colonisation intérieure. C'est bien en effet ce qui s'est produit: la Gaspésie en est restée réduite jusqu'à nos jours à un peuplement strictement périphérique.

Ce peuplement est à la fois ancien et récent. Des pêcheurs français étaient établis dès la fin du XVIIe siècle dans la région de Percé; les guerres les en ont plus tard écartés. Dans la seconde partie du XVIIIe siècle des Acadiens fugitifs se sont établis le long de la baie des Chaleurs et bientôt, avec eux, des loyalistes de Nouvelle-Angleterre suivis par des pêcheurs de Jersey. La côte septentrionale restait déserte et fréquentée seulement l'été par des pêcheurs du haut estuaire. C'est à partir de 1800 que les populations de Montmagny, Bellechasse,

Cloridorme  
C de Vallée  
La Madeleine  
C de Vallée  
Ancie  
Rivière  
à Percé  
Montmagny  
C de Vallée  
Pogues Monts

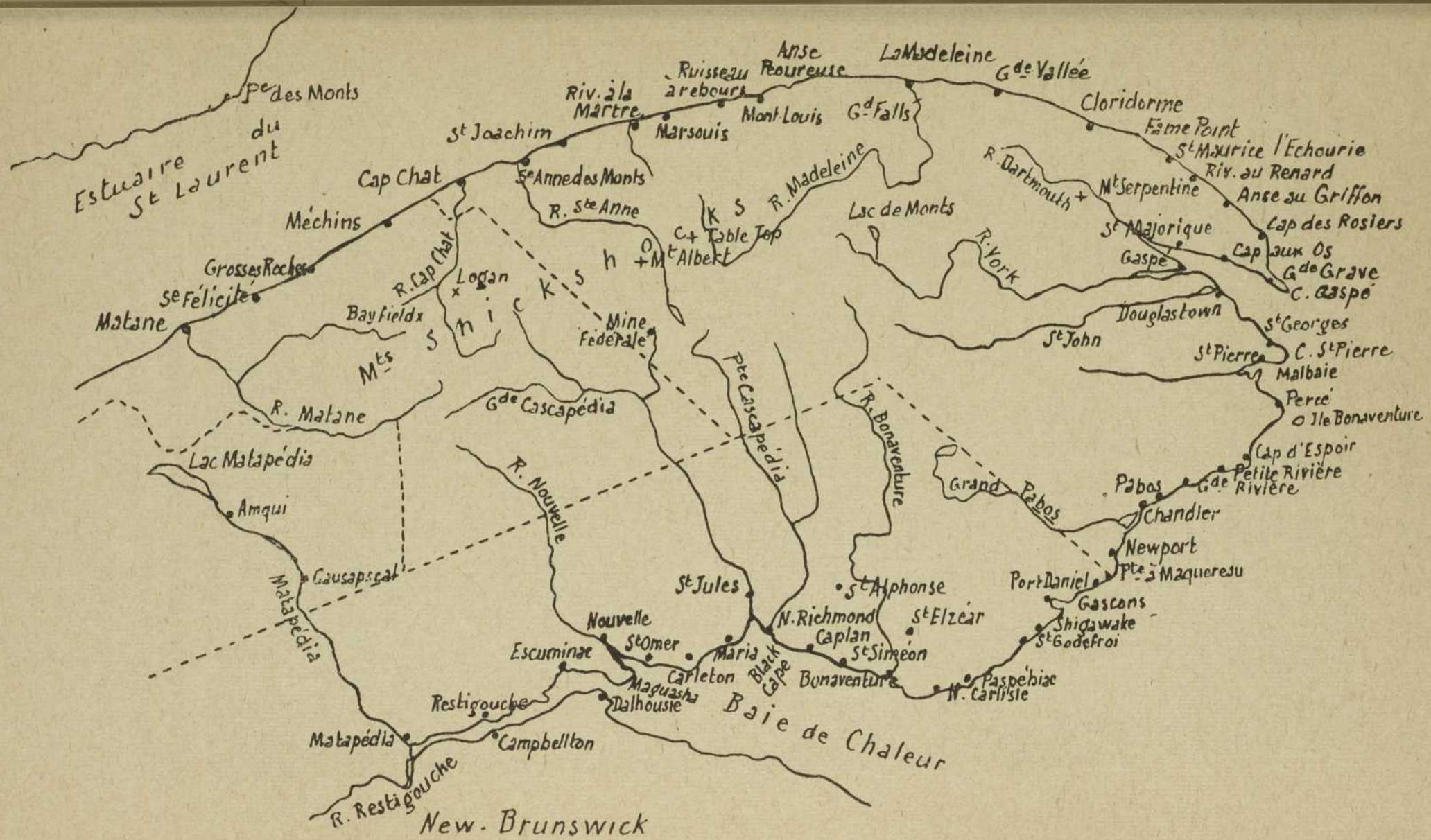


Fig. 2. — Carte-esquisse de la Gaspésie. Limites des comtés.

l'Islet, Rimouski, se sont peu à peu installées sur le rivage et l'ont entièrement colonisé jusqu'à Gaspé. La population reste d'ailleurs peu abondante; pour la Gaspésie tout entière, dont nous excluons la Matapédia, 100,000 habitants en 1941.

Ces habitants, strictement limités au littoral, ont été d'abord des pêcheurs. L'agriculture n'a jamais été pour eux qu'une occupation accessoire. Mais depuis près d'un siècle, ils se sont tournés avec prédilection vers les besognes du bois.

La pêche a été longtemps la grande ressource de la Gaspésie: pêche de la morue, mais aussi du hareng, du maquereau, de l'éperlan, du saumon. Cette pêche a été longtemps une besogne misérable, sous l'influence de sociétés capitalistes qui exploitaient cruellement les pêcheurs, en les tenant sous leur dépendance par la fourniture de l'outillage nécessaire et par la vente obligatoire à leurs comptoirs. Il a fallu de grands efforts et une propagande tenace pour faire disparaître ces pratiques abusives en libérant le pêcheur de cette véritable servitude; mais il a fallu aussi à une date plus récente lui apprendre la technique et l'initier aux coopératives qui seules peuvent lui donner une honnête rémunération. De grands progrès ont été ainsi réalisés à une date récente; mais dans l'intervalle beaucoup de pêcheurs s'étaient détournés de ce genre de vie traditionnel.

Ce n'est pourtant pas l'agriculture qui les attirait particulièrement. Sur la plus grande partie du littoral, le travail des champs n'est qu'un accessoire dédaigné des autres besognes; il est fréquemment abandonné aux femmes et permet tout juste de recueillir quelques provisions. La seule partie où l'agriculture ne soit pas indifférente est la côte méridionale, en particulier sous l'influence des éléments britanniques qui y sont installés depuis longtemps.



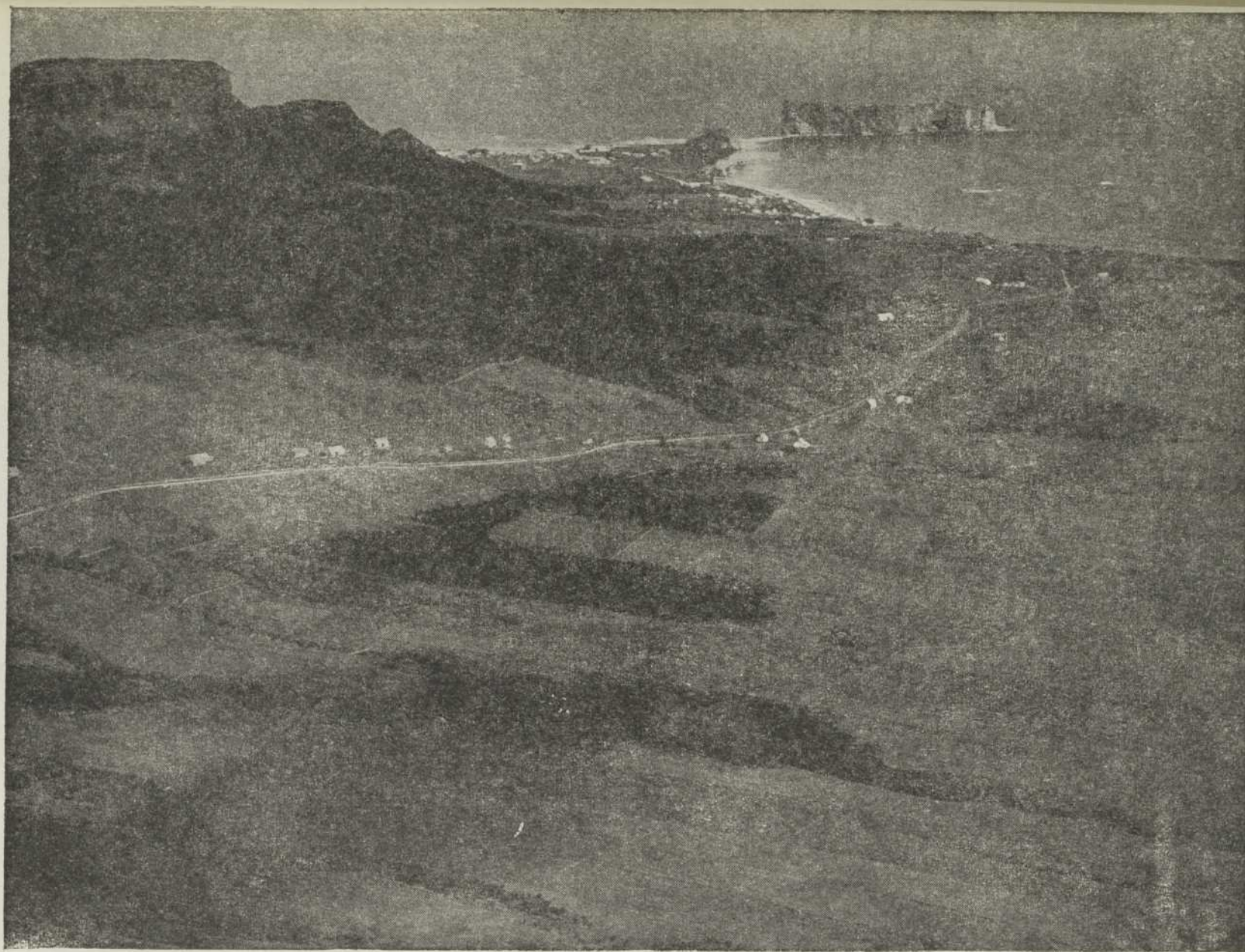
Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.

PL. I. — Cap Chat. Au fond, les Shickshocks, dressés en falaise au-dessus du plateau inférieur. Embouchure de la rivière Cap Chat, obstruée par des cordons littoraux. Six niveaux de terrasses visibles. A l'estuaire, le grand pont couvert; un « moulin », environné de tas de bois.



Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.

Pl. II. — Anse Pleureuse, près Mont Louis, côte Nord. Vallée d'aspect glaciaire enfoncée dans le plateau inférieur. A droite, terrasses.



PL. III. — Percé, vu du S. O. A gauche, montagne de Percé; à droite, l'îlot de Percé; au centre, le village. Semis ordinaire des maisons rurales.

Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.



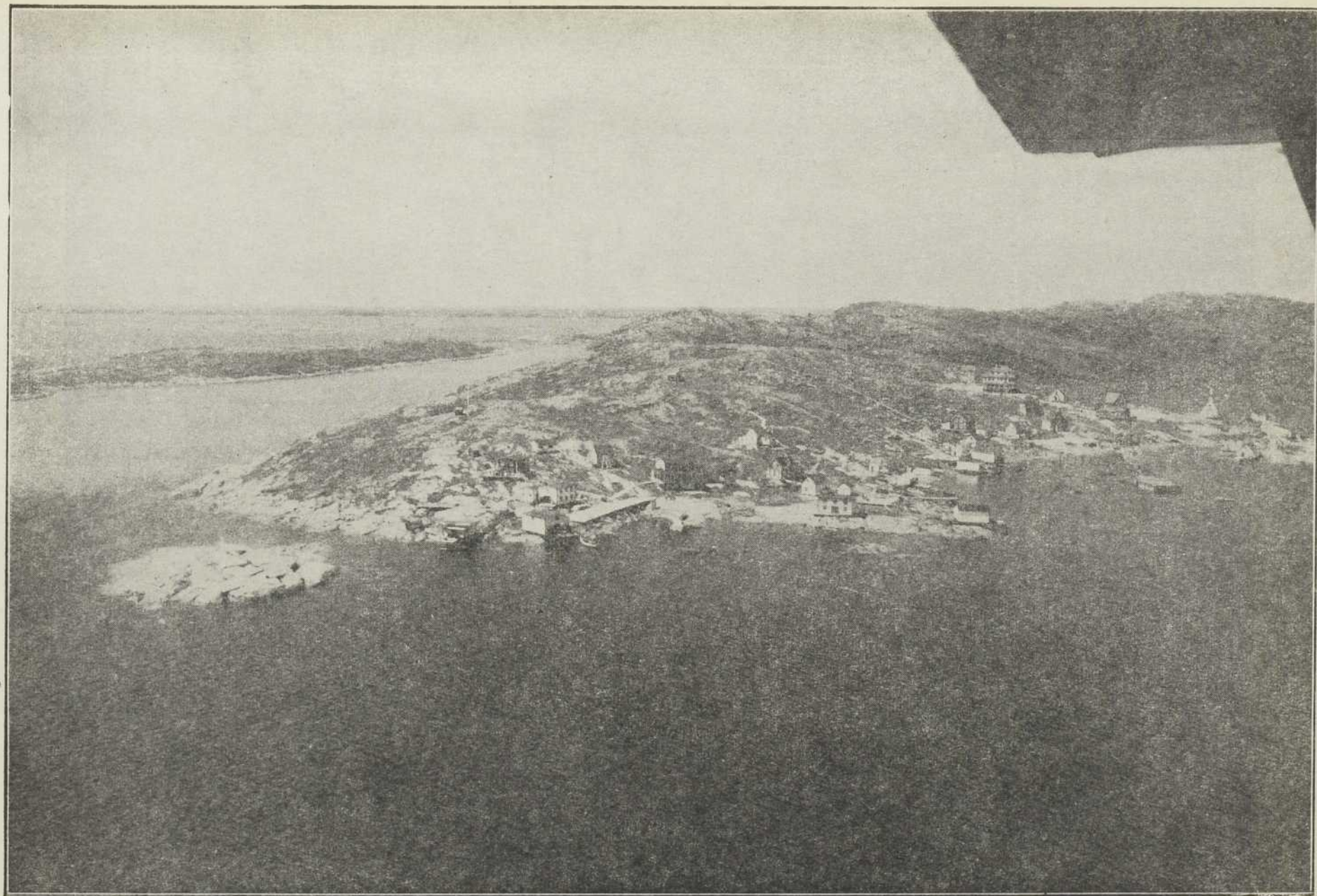
PL. IV. — Gaspé-Bassin, port en eau profonde, vu du S.-E. Entrée de l'estuaire de la York River.  
A gauche, la gare; au centre, entrepôts, hôtels, cottages, un vaste établissement religieux.

Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.



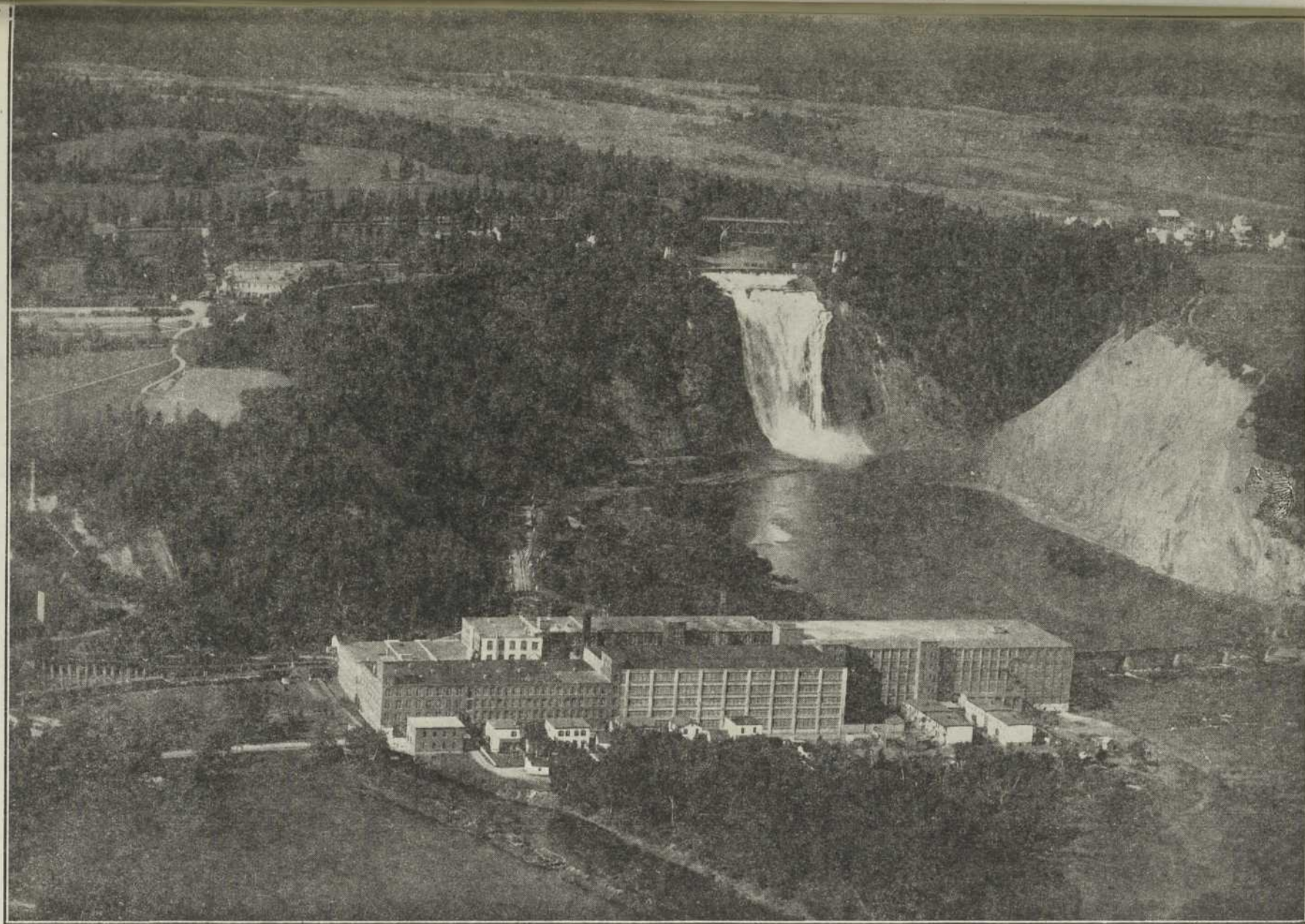
Cliché Service des Arpentages, Province de Québec.

PL. V. — Pentecôte. Lagune de la rivière Pentecôte derrière un cordon littoral. Haute terrasse bien visible à gauche; basse terrasse à droite; la rivière dégringole de la haute terrasse par des rapides.



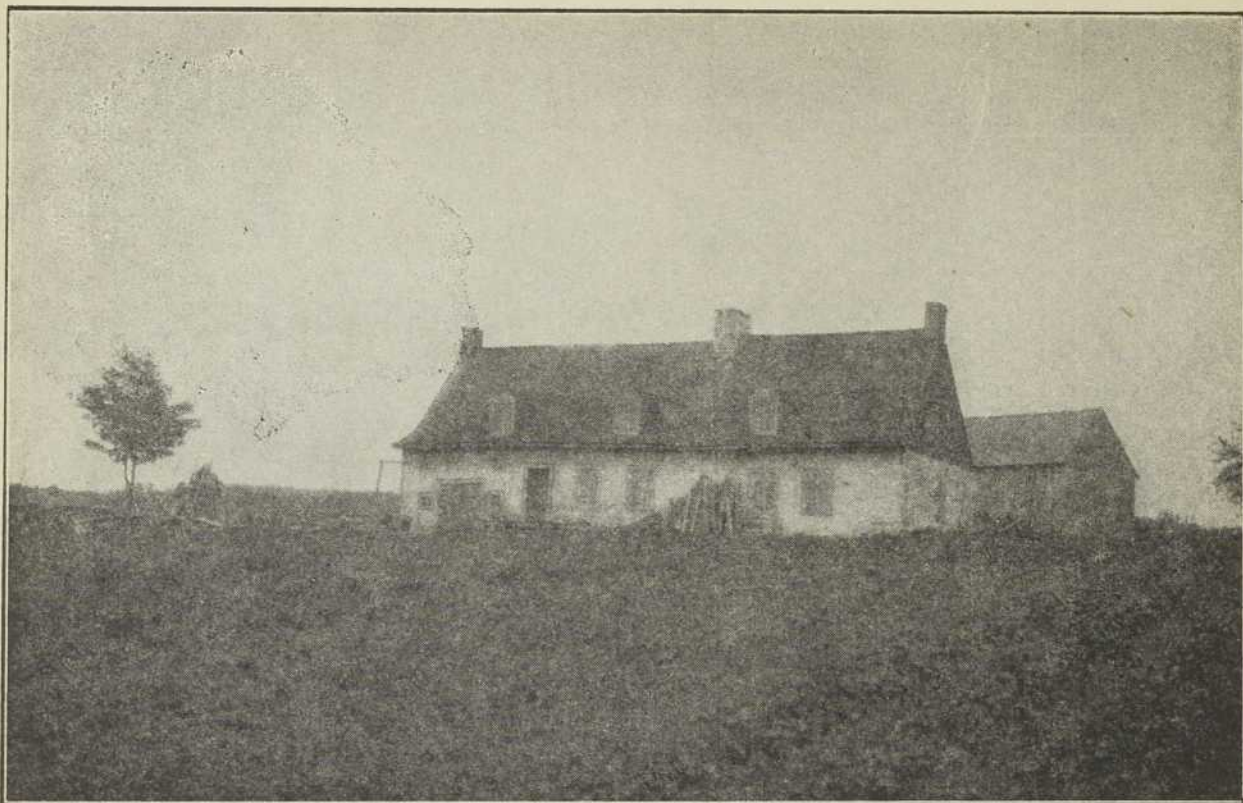
Cliché Royal Canadian Air Force.

PL. VI. — Harrington, capitale d'été du Labrador méridional. Absence totale d'arbres sur l'île. Nombreux bâtiments destinés aux opérations de la pêche. Maisons de bois confortables.



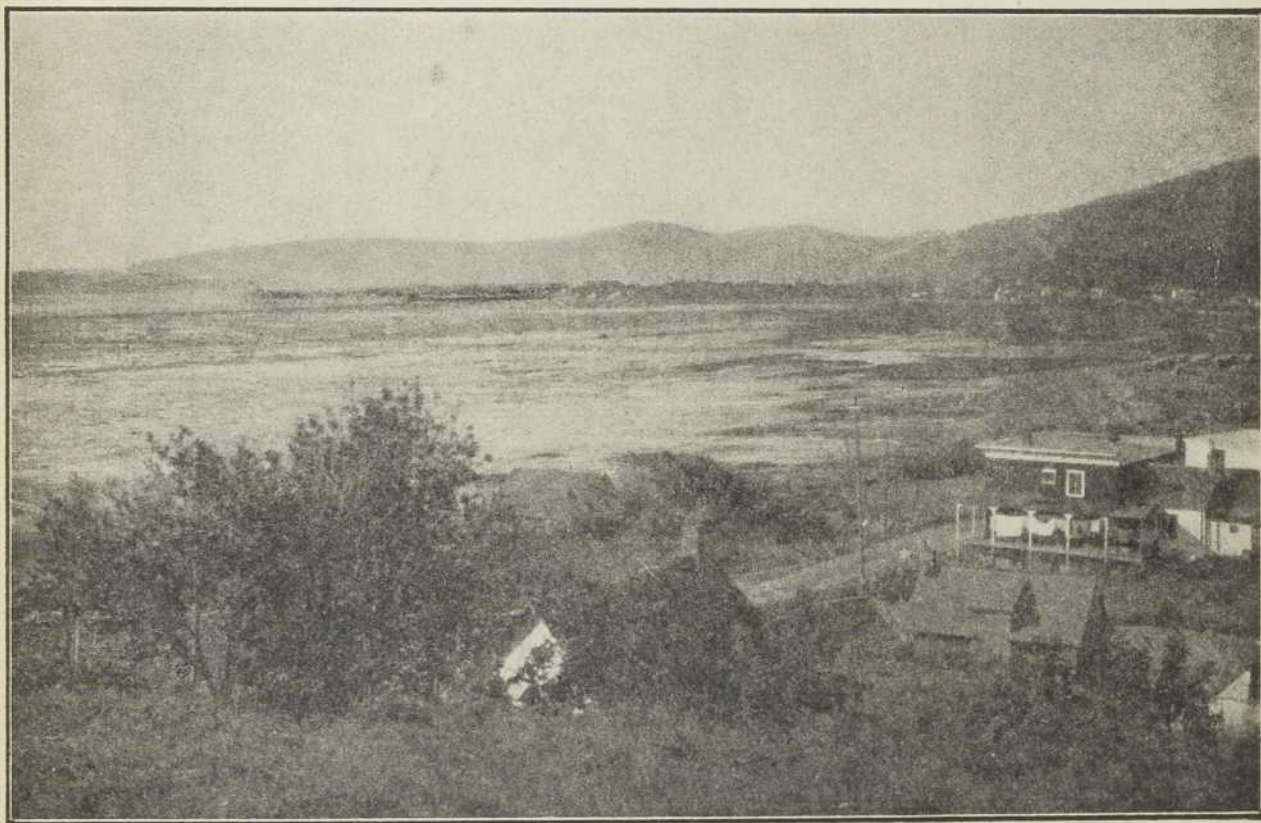
Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.

PL. VII. — Chutes Montmorency. A droite, falaise éboulée dans les calcaires ordoviciens friables, remaniés en terrasses;  
au-dessus, premières maisons de Boischâtel, sur la grande route. Mince étendue des territoires défrichés à l'arrière.  
Au premier plan, grande usine de coton du Saut.



Cliché P. Bourret.

PL. VIII. — Vieille maison de pierre de l'époque française, à Sainte-Famille (île d'Orléans). En arrière, la grange.



Cliché P. Bourret.

PL. IX. — La côte aux Eboulements-Bas; vaste plage sans profondeurs. Une basse terrasse. A gauche, formes douces de l'île aux Coudres, contrastant avec les formes raides du plateau intermédiaire.

Finalement, c'est le travail du bois qui a connu depuis cinquante ans l'activité la plus rémunératrice. L'hiver, les hommes partent dans les chantiers, soit à l'intérieur de la presqu'île, soit de l'autre côté du Golfe. En été, un grand nombre d'entre eux se consacrent au travail des moulins, c'est-à-dire des scieries qui sont très nombreuses le long du littoral. Il s'est même créé une véritable usine, celle de Chandler, pour la fabrication de la pulpe chimique. Mais les fluctuations violentes par lesquelles est passé le trafic du bois depuis vingt ans n'ont pas été sans troubler dangereusement l'économie gaspésienne.

Ainsi la Gaspésie, pays certainement un des plus pittoresques de la province, n'a pas encore conquis un véritable équilibre. L'émigration y a constamment sévi et continue d'y exercer ses ravages; on trouve des Gaspésiens établis un peu partout dans la province. Il existe cependant des indices favorables: le renouveau de la pêche, suscité par d'intelligentes bonnes volontés, et aussi le développement du tourisme, attiré par l'indiscutable pittoresque du pays.

#### LA CÔTE NORD.

En face de la Gaspésie, de l'autre côté du Golfe, la Côte Nord est encore plus strictement littorale que la presqu'île gaspésienne. L'intérieur est vide d'habitants, sauf quelques centaines d'Indiens qui le parcourent pendant l'hiver à la recherche de fourrures. Mais il n'y a d'établissements permanents que sur le rivage; le village le plus éloigné du littoral, Clarke City, n'en est qu'à cinq milles. Il ne s'agit donc que d'une ligne discontinue de petits établissements côtiers.

Le rivage est un peu plus découpé que celui de la Gaspésie, surtout vers le nord-est. Là une plate-forme de roches résistantes vient s'enfoncer doucement dans

la mer qui la frange d'une foule d'îlots, de pointes et de petites baies, d'ailleurs très peu profondes. La baie des Sept Iles est convenablement protégée. Mais à l'arrière de cette côte, toute exploitation est à peu près impossible, au moins dans l'état actuel des communications. L'obstacle vient moins du climat que de la forêt et du relief. Le climat n'est pas plus rigoureux en hiver que celui de la Gaspésie et même que celui de Québec parce que l'influence marine se fait sentir. En revanche cet adoucissement des températures d'hiver comporte aussi un affaiblissement des ardeurs de l'été et c'est cette absence de chaleur qui est le principal obstacle au développement des cultures.

De semblables conditions, tout comme en Gaspésie, prédisposent la Côte Nord à n'être qu'un rendez-vous de pêcheurs. En effet, pendant longtemps, elle n'a été fréquentée que par des gens venant du haut estuaire ou des Provinces Maritimes qui la quittaient à l'automne. Ce n'est que peu à peu qu'un semis de population permanente s'est installé le long du rivage en des emplacements très éloignés les uns des autres. Mais ces habitants se partagent aujourd'hui en deux groupes très différents. Vers l'est il ne s'agit que de pêcheurs, à l'ouest que de travailleurs du bois.

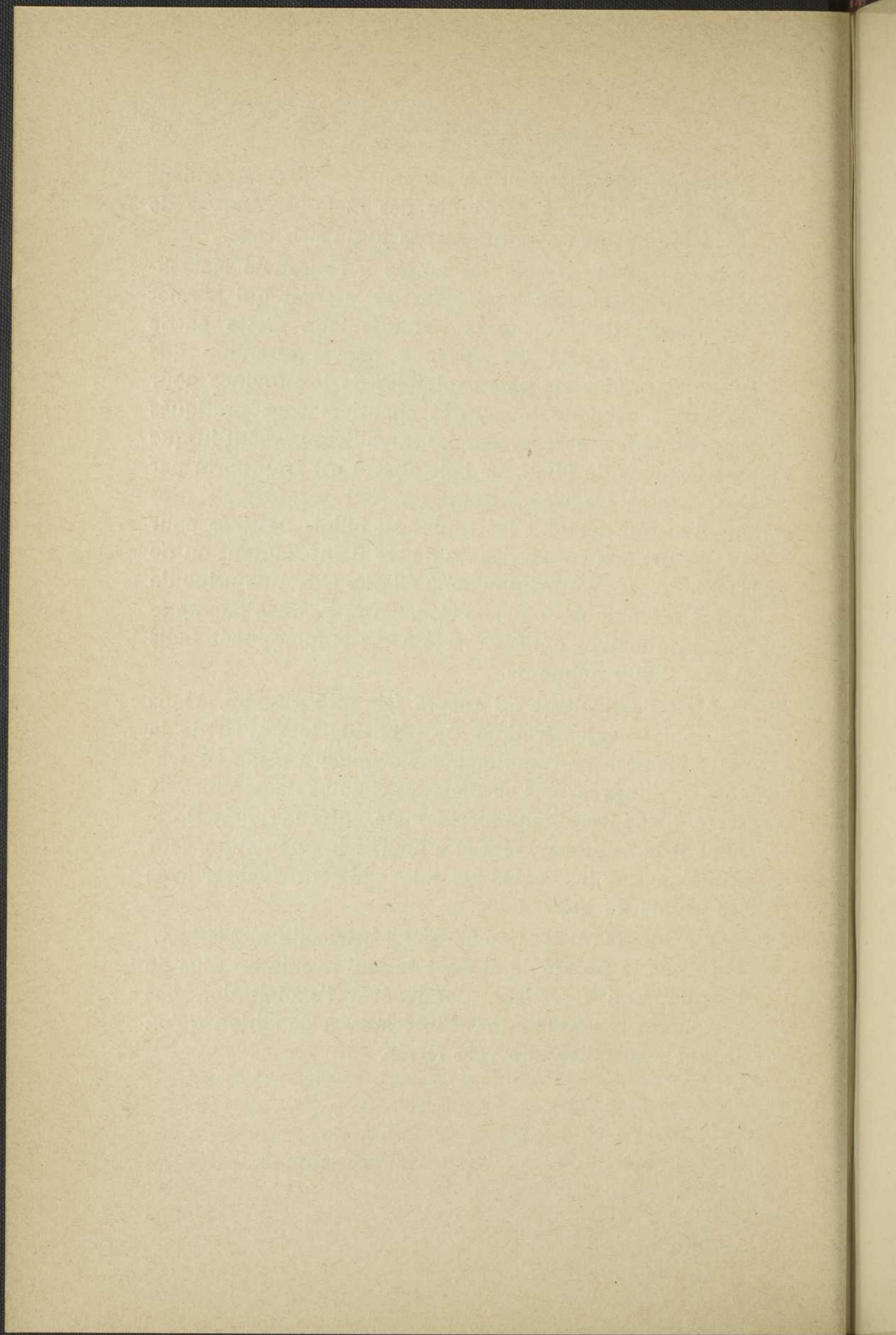
Les pêcheurs ne sont guère établis qu'à partir de Natashquan; en effet au-delà la forêt s'abâtardit, les arbres sont rabougris et comme toute agriculture est impossible faute de terre végétale et faute d'un climat assez chaud en été, la pêche seule est possible, avec la chasse. Il faut avouer qu'il s'agit de très faibles effectifs. Le nombre d'habitants au-delà de Natashquan n'atteint pas 2,000 âmes, dispersées en des petits groupes de quelques familles dont le nombre est limité par la pénurie d'eau douce. Ces hameaux du rivage ont d'ailleurs dans l'inté-

rieur un autre hameau où les gens se retirent pendant l'hiver pour être à proximité des maigres réserves de bois, la forêt ne s'aventurant pas jusqu'au rivage.

Le peuplement est plus ample à l'ouest de Natashquan, grâce au développement de la forêt qui permet un travail du bois assez rémunérateur. Cette partie de la Côte Nord est devenue depuis quarante ans une des parties les plus exploitées de la province pour son bois. Chaque hiver, des chantiers sont pratiqués dans l'intérieur et reçoivent des travailleurs venant jusque des Cantons de l'Est. Le bois abattu est transporté par les rivières jusqu'au littoral où sont installés de gros moulins qui débitent les troncs en billots destinés pour la plupart aux papeteries du fleuve Saint-Laurent ou de l'Ontario. Il s'est même créé à Clarke City une usine de pulpe mécanique et à Baie Comeau une grosse papeterie qui en quelques années a fixé à cet emplacement jadis désert 2,500 habitants.

Mais l'agriculture ici encore fait piètre figure. Dans toutes les agglomérations de pêcheurs le travail de la terre est presque complètement négligé; à peine trouve-t-on quelques jardins et quelques champs de pommes de terre. Seule l'extrémité méridionale, entre la rivière Portneuf et le Saguenay, réussit à nourrir la population, sans d'ailleurs que les ventes agricoles puissent rivaliser avec les profits du bois.

La Côte Nord est une Gaspésie beaucoup moins favorisée que la presqu'île et dont le seul avenir, en plus de l'exploitation forestière, paraît être l'exploitation des ressources minérales dans l'intérieur, à condition qu'on puisse y installer une voie ferrée.



CHAPITRE IV

LES RÉGIONS DE L'ESTUAIRE.

A  
un  
de  
du  
gu  
M  
na  
  
L  
  
son  
qu  
na  
qu  
riv  
un  
la  
Qu  
s'e  
pe  
à l  
de  
dé  
ric  
nu

## LES RÉGIONS DE L'ESTUAIRE.

A mesure que l'estuaire va se rétrécissant vers le sud, les régions qui l'avoisinent, plus accessibles, colonisées à une date plus ancienne, présentent un développement économique intéressant et une densité de peuplement beaucoup plus considérable que les bords du Golfe du Saint-Laurent. Ces phénomènes se distinguent d'une part le long de la rive sud de l'estuaire, de Matane à Lauzon, et d'autre part sur la rive septentrionale, de Québec au Saguenay.

### LE REBORD SUD DE L'ESTUAIRE DU SAINT-LAURENT.

La grande différence entre la péninsule de Gaspé et son prolongement méridional le long de l'estuaire, c'est qu'une véritable région nouvelle s'interpose entre la nappe d'eau et les hautes terres de l'intérieur. Tandis qu'en Gaspésie le plateau dominait immédiatement le rivage, ici on voit se prononcer et s'élargir vers le sud une bande littorale de faible altitude qui n'est autre que la continuation septentrionale de la plate-forme de Québec, mais déjà fortement lacérée par l'érosion. Là s'est développé à une date déjà ancienne le groupe qu'on peut appeler celui des vieilles paroisses du littoral. Mais à l'arrière, et séparé de cette zone basse par un chapelet de hauteurs parfois accentuées, un vaste plateau d'altitude déjà considérable descend avec lenteur vers l'état américain du Maine. Il s'agit de l'équivalent et de la continuation de la plate-forme gaspésienne, équivalent que

nous retrouverons dans la plate-forme appalachienne des Cantons de l'Est.

*Les vieilles paroisses littorales.* Sur une largeur d'ailleurs variable qui va de 15 à 25 milles, s'allonge en bordure de l'estuaire une région basse, mais fort accidentée. L'érosion qui s'est attaquée à la plate-forme de Québec a sculpté dans les bandes de roches tendres de larges dépressions, mais a laissé en relief des crêtes parfois aiguës, faites de roches dures comme les quartzites de Kamouraska. La bande littorale est ainsi décomposée en une foule de compartiments souvent pittoresques, où l'égalisation vient des terrasses de la mer Champlain qui ont comblé une partie des creux et accumulé sur les bords des collines les escaliers mous d'une série de gradins. Ce sont là des conditions de sol favorables; la région dans l'ensemble est fertile. Le climat de son côté est plus doux qu'en Gaspésie; la neige disparaît plus tôt et revient plus tard.

La côte au long de l'estuaire apparaît découpée, au moins sur la carte. Ces découpures sont dues aux bandes étroites et serrées de roches différentes qui abordent obliquement le rivage. Malheureusement, les qualités nautiques de ce littoral ne répondent pas à ce dessin capricieux. Les fonds sont très peu considérables au bord de la côte et la plupart des baies sont envasées; on ne peut guère y pénétrer qu'à marée haute. Au large, de vastes battures flanquent le littoral et gênent la navigation. Suffisante pour les besoins du passé, cette côte s'est révélée très peu utile pour les bateaux de l'âge moderne.

Cependant la proximité de Québec, la fertilité du sol, la possibilité d'accès que fournissait l'estuaire, expliquent la précocité du peuplement. Dès la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, des colons sont installés sur le rivage; au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce peuplement littoral s'étend jusqu'à la

région de Matane. De bonne heure la congestion de population est telle que les colons poussent vers l'intérieur jusqu'à la barrière des collines. Au milieu du XIXe siècle, les basses paroisses littorales comptent près de 100,000 habitants; il y en a là aujourd'hui environ 120,000.

Ces colons ont été à la fois des pêcheurs et des agriculteurs. Il se sont passionnés longtemps pour la pêche à travers l'estuaire et le golfe et ce sont eux qui ont peuplé la côte nord de Gaspé. En même temps ils exterminaient les forêts pour s'ouvrir des clairières et ils ont de bonne heure vendu du bois. Mais la principale occupation a été de bonne heure l'agriculture et c'est ce type d'existence qui l'a définitivement emporté à notre époque. Les vieilles paroisses littorales sont donc avant tout une région rurale. Si la culture des céréales y a beaucoup décru, sauf celle de l'avoine, les grandes spécialités sont, d'une part, les pommes de terre sur les étendues sableuses de la région de Rimouski et autour de l'Islet et, d'autre part, la production des plantes fourragères pour le bétail. Le gros bétail est très abondant, au taux d'environ une tête par personne, et le bénéfice qu'on en tire est avant tout la production de beurre et de fromage. Cette agriculture d'ailleurs porte encore la trace d'un passé routinier, en dépit des progrès qui s'annoncent sensibles depuis une vingtaine d'années.

En revanche la vie maritime s'est à peu près évanouie. Il n'y a plus de pêcheurs; la navigation, jadis si active, a presque complètement disparu. Ce qui anime le littoral en été, c'est avant tout le tourisme pratiqué dans un grand nombre de petits centres de villégiature, Cap St-Ignace, St-Jean-Port-Joli, Kamouraska, Notre-Dame du Portage, Cacouna, le Bic, Métis Beach. Quant à l'industrie, elle ne trouvait pas dans la région des conditions

particulièrement favorables. Les usines hydroélectriques sont peu puissantes; il n'y a donc que quelques grosses scieries, en particulier celles de Priceville; ni Montmagny, ni Rivière-du-Loup, ni Rimouski ne sont vraiment des villes industrielles. Il s'agit donc d'une aimable et paisible contrée rurale, qui manque un peu d'animation et a perdu beaucoup d'habitants par émigration.

*Les paroisses de l'intérieur.* Au delà des collines qui dominant d'une ligne presque continue les terres basses de l'estuaire et qui s'élèvent quelquefois jusqu'à 2,600 pieds d'altitude, se tend vers l'intérieur un grand plateau qui descend paisiblement vers l'est. Il s'agit donc dans l'ensemble de hautes terres, au climat plus rude que celui des bords de l'estuaire, moins bien pourvues de voies de communication et qui par suite ont été habitées beaucoup plus tard. Cependant le plateau est crevé de deux dépressions déjà profondes, arrondies vers le nord-ouest, communiquant ainsi facilement avec le Saint-Laurent, les creux du Témiscouata et de la Matapédia, plus propres à attirer et à retenir des hommes que les hautes terres, d'autant qu'on y a fait passer de bonne heure des routes et des voies ferrées. Il y a donc parmi ces paroisses de l'intérieur de vrais contrastes dans la densité du peuplement; la Matapédia groupe plus de 25,000 âmes, le Témiscouata plus de 30,000, tandis que le reste de la région, soit quatre cinquièmes de son étendue, n'en a pas 20,000. Certains coins sont restés presque totalement inhabités.

La région est recouverte d'une immense forêt qui ne s'éclaircit un peu que dans les deux grandes dépressions. C'est donc le travail du bois qui s'est imposé aux colons dès qu'ils ont pénétré dans la région. Des scieries se sont installées partout; la plus grosse, en Témiscouata, emploie 400 ouvriers. Les hommes, qui trouvent à s'occuper dans ces scieries en été, partent à l'automne pour les chantiers;

on peut dire que dans la plupart des paroisses tous les hommes prennent part à cette migration. Les paroisses éloignées du littoral restent un des paradis du bois de la province de Québec.

Il en résulte que l'agriculture demeure une activité subordonnée. Les hommes sont trop attirés vers les moulins et les chantiers pour accorder aux travaux de la terre plus qu'une attention distraite. Une très faible superficie du sol est exploitée: de 5 à 17%, suivant les divers comtés. Les rendements sont très maigres, faute de restitutions; les animaux sont mal soignés parce qu'on n'a pas de quoi les nourrir suffisamment pendant l'hiver. Il y a des paroisses qui sont entièrement industrielles et dont la plupart des habitants, des journaliers, ne possèdent même pas un potager. C'est le cas de Val Brillant ou Sayabec en Matapédia, de Cabano ou Escourt en Témiscouata. D'autres commencent seulement les travaux agricoles ou ne s'y consacrent qu'avec une véritable langueur; enfin il y a çà et là quelques belles paroisses où sans s'abstenir des travaux du bois, on commence à s'occuper de vendre à l'extérieur du beurre, du fromage, des animaux, de la volaille. Il reste donc beaucoup à faire; par malheur la population manque de stabilité. On a même calculé avec certitude qu'entre 1921 et 1931 elle a perdu par émigration environ 8,000 personnes. La tâche reste donc pressante de donner à ces régions de colonisation récente la stabilité nécessaire.

#### LE REBORD NORD: QUÉBEC-SAGUENAY.

Un parallélisme s'observe entre le littoral du nord de l'estuaire et celui du sud. Nous retrouvons en effet de Québec au Saguenay une zone basse contiguë à l'estuaire et en arrière un plateau qui occupe la plus grande partie de la surface. Ces deux termes doivent être exami-

nés séparément. Mais nous avons à observer que la zone basse est plus variée que celle du sud et il faut y distinguer: d'une part la côte de Beaupré et l'Ile d'Orléans, d'autre part les basses paroisses de Charlevoix.

*Côte de Beaupré et Ile d'Orléans.* Il s'agit d'une frange beaucoup moins large que celle des terres basses du sud de l'estuaire. La côte de Beaupré est un étroit lambeau collé à un haut plateau qui plus loin, au cap Tourmente, vient baigner son versant dans l'estuaire. L'Ile d'Orléans est un peu plus vaste, elle ne représente cependant qu'une médiocre superficie de 94 milles carrés.

Mais ce domaine peu étendu présentait de grands avantages. Tout d'abord il était très proche du grand centre de dispersion de la population originelle, Québec. Les relations avec la ville s'effectuaient aisément par l'estuaire. Le long de la côte de Beaupré, une rangée de prairies fertiles et à l'arrière, le long du plateau, des terrasses heureusement exposées au sud, présentaient une situation favorable; le sol de l'Ile d'Orléans, tout en pentes douces, en surfaces peu ondulées, est fertile, comme l'atteste la superbe végétation qui avait déjà frappé Cartier et Champlain. L'Ile d'Orléans a l'air d'une corbeille de verdure lorsqu'on la voit émerger des eaux en venant de Québec. On s'explique donc que dès le milieu du XVIIe siècle les colons sont à l'œuvre sur les deux territoires, pratiquant une agriculture prospère, et se livrant à une activité maritime intense ainsi qu'à une industrie active de pêcheries.

L'avènement des nouveaux modes de communication a introduit dans cette petite région d'assez profondes différences. La côte de Beaupré qui s'est trouvée reliée à Québec par des routes et une voie ferrée s'est outillée pour devenir une banlieue de la capitale, banlieue qui s'adonne peu à l'agriculture, mais qui constitue un sec-

teur de résidence pour Québec et a même acclimaté l'industrie: de là les usines du Sault Montmorency (filature de coton), la grande fabrique de pâte chimique et papier de Notre-Dame de Beaupré, le travail de carrières et de briqueteries; enfin le tourisme amène sur ce littoral de véritables foules, en particulier pour le grand pèlerinage de Sainte-Anne qui attire 500 à 600,000 personnes chaque année.

Au contraire, l'Île d'Orléans s'est repliée sur une prospère agriculture. Elle a abandonné la vie maritime, si intense jadis; elle n'est plus que vastes champs cultivés. Il s'agit moins d'ailleurs des cultures traditionnelles que des pommes de terre, des légumes, des fruits (pommes et poires), puis des fraises et des framboises et même des fleurs. L'île y a gagné une solide prospérité rurale qui en fait une des parties les plus aisées de la province. Malheureusement sa population est en diminution constante par l'émigration, tandis que la côte de Beaupré accroît ses effectifs grâce à l'industrie et au tourisme.

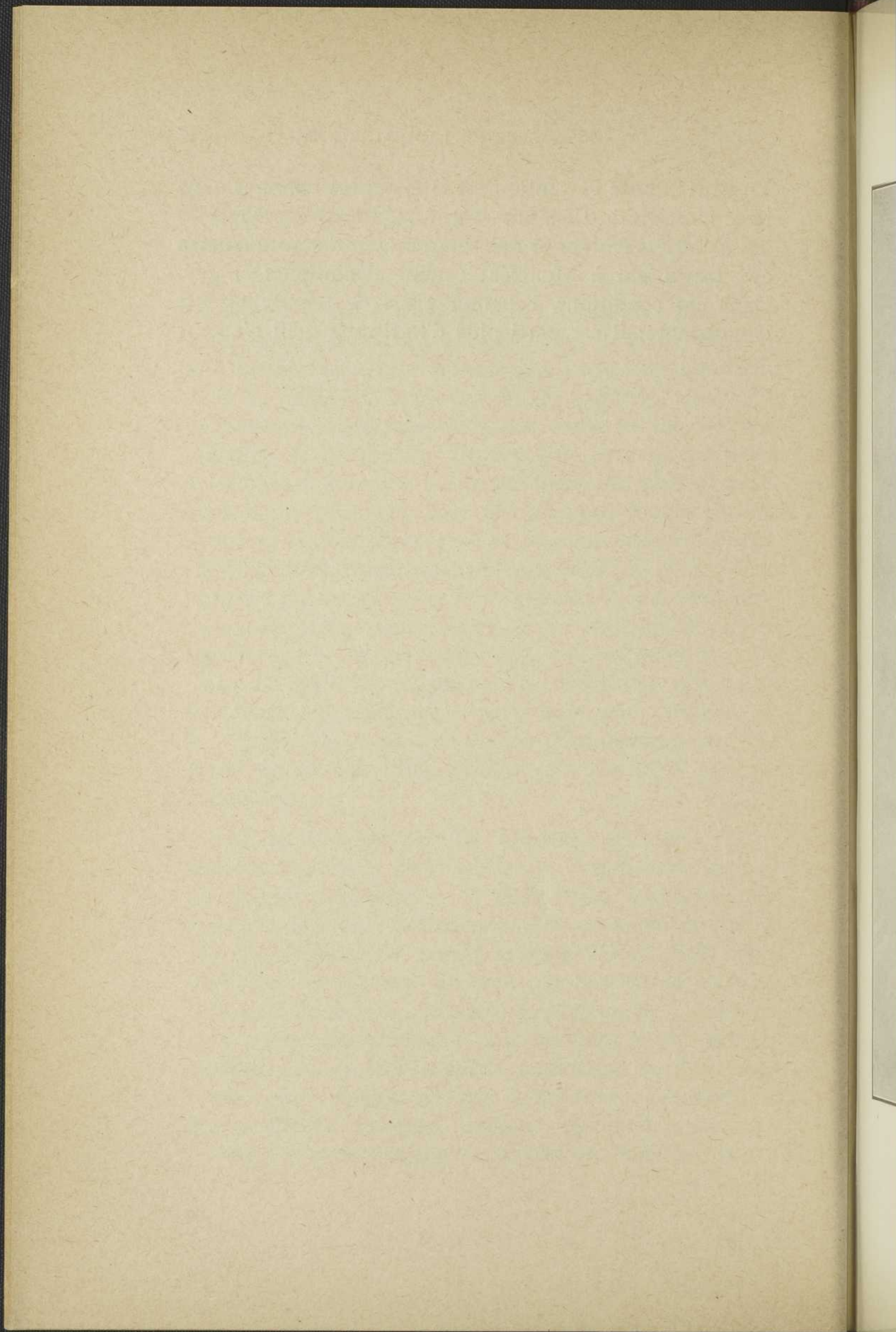
*Les basses paroisses de Charlevoix.* Au delà du cap Tourmente, dont la lourde masse fait hernie dans l'estuaire, on retrouve des terres basses en fragments complètement séparés les uns des autres: dans l'estuaire, l'Île-aux-Coudres; ailleurs, les dépressions de Baie Saint-Paul et de La Malbaie, qui représentent des fosses d'effondrement où des bandes de roches tendres se sont conservées au travers du môle laurentien; enfin des franges littorales installées sur des terrasses à Petite Rivière, les Eboulements, St-Irénée. Ces compartiments isolés n'ont été longtemps accessibles que par eau et ont dû à cette circonstance un caractère prononcé d'isolement. Il en est resté quelque chose. Ces basses paroisses de Charlevoix sont demeurées fidèles aux anciens usages, aux vieux types d'exploitation et aussi à l'antique esprit

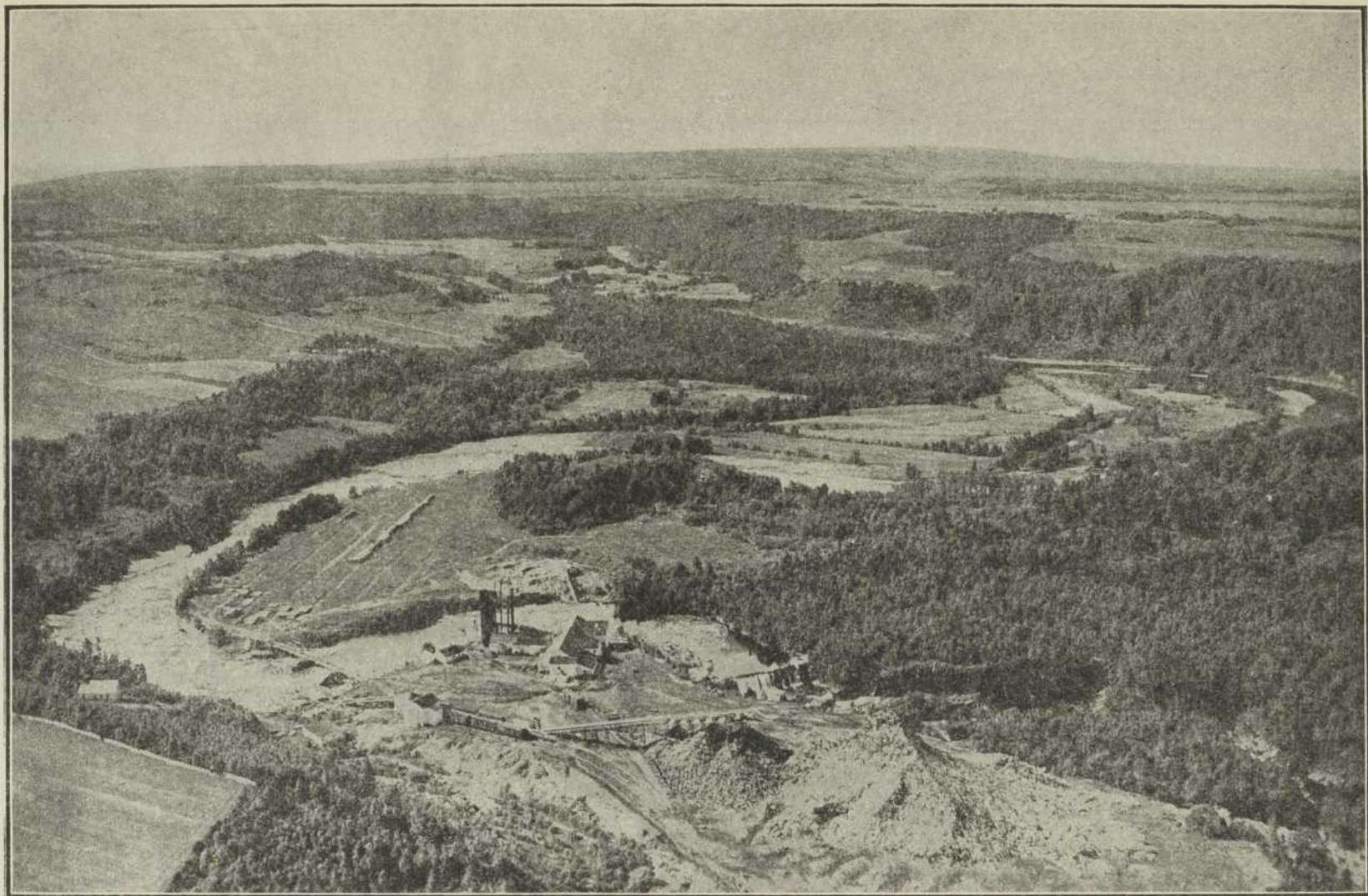
d'épargne du paysan. Cela ne les empêche pas de s'essayer au progrès moderne. Il ressort de ces divers traits un savoureux mélange du passé et du présent.

On continue donc à faire du bois, comme jadis; mais en même temps il s'est bâti à La Malbaie une usine moderne de pâte de bois. L'agriculture est restée attachée aux vieilles formes, qui ne sont pas fameuses; cependant, voici du nouveau: la production des pommes, une vente de pommes de terre et de tabac; enfin un élevage très prospère de la volaille. Le tourisme s'est ajouté à ces possibilités: la région est en effet une des plus pittoresques de la province, avec les horizons majestueux et apaisants de l'estuaire, avec la rondeur des pentes d'arrière habillées d'une superbe végétation; le climat d'été tempéré par les eaux est fort agréable. Il y a donc longtemps qu'on fréquente ces sites; La Malbaie, St-Irénée, Les Eboulements sont des résidences estivales très fréquentées. Ainsi l'économie est fort suffisante; cependant la population n'augmente pas, tarie par l'émigration; il y a des paroisses comme Les Eboulements qui ont perdu depuis une cinquantaine d'années 30% de leur population.

*Les paroisses du plateau.* Derrière ces étendues restreintes des bords de l'estuaire se dresse avec vigueur un plateau identique à la plate-forme appalachienne mais plus bousculé, probablement dénivelé par des failles et à des altitudes qui varient entre 1,000 et 1,900 pieds. C'est donc de nouveau un haut pays, de climat rude, où la fertilité du sol, assurée par la terre jaune de la moraine, n'est guère que moyenne. Les hommes y ont pénétré tardivement, au XIXe siècle seulement, et ils y sont restés assez longtemps peu nombreux. L'agriculture donne d'assez maigres revenus: quelques ventes de pommes de terre, d'agneaux, de volailles; enfin les bleuets

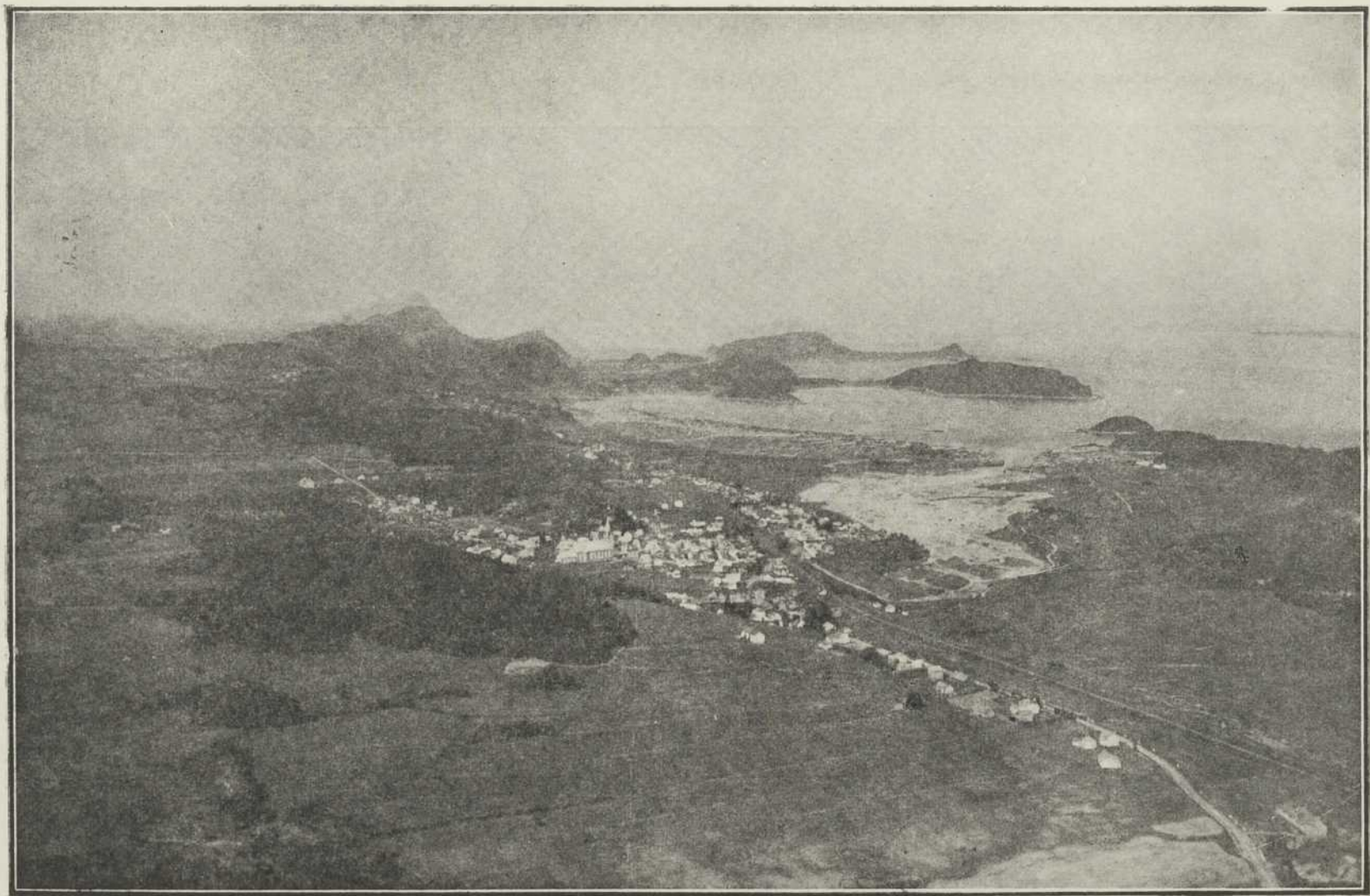
En vérité, toute l'attention est ailleurs; les hommes dans la proportion du tiers aux trois-quarts sont des habitués des chantiers d'hiver et même un certain nombre d'entre eux travaillent à Montréal comme débardeurs en été. Dans ces conditions, l'augmentation de population est languissante; il est parti plus d'habitants qu'il n'en est resté.





Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne

PL. X. — Vallée de la Boisbouscache, près Trois-Pistoles. Terrasses, aux rebords garnis de bois.  
Chutes de la rivière au voisinage de l'estuaire; emplacement d'une scierie.



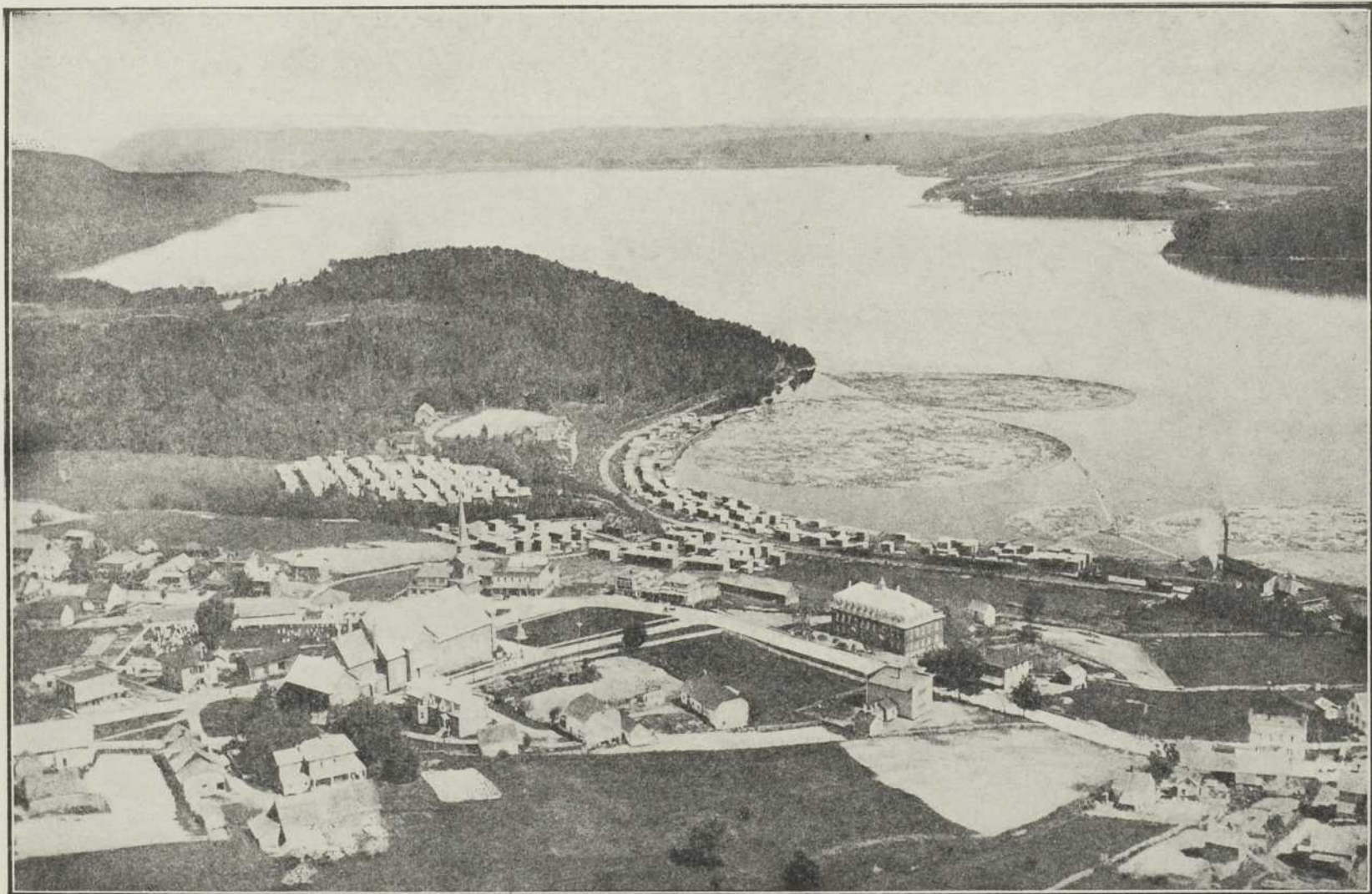
Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.

PL. XI. — Le Bic. Crêtes parallèles de quartzites et de conglomérats, obliques à l'estuaire, entre lesquelles se glissent des baies, en partie découvertes à marée basse.



Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.

PL. — XII. — Rimouski. La ville, disposée en ordre lâche sur deux terrasses. Sur la plus haute, évêché, séminaire, couvents. A l'embouchure de la rivière, un grand moulin. La baie envasée. Au fond, collines du Bic.



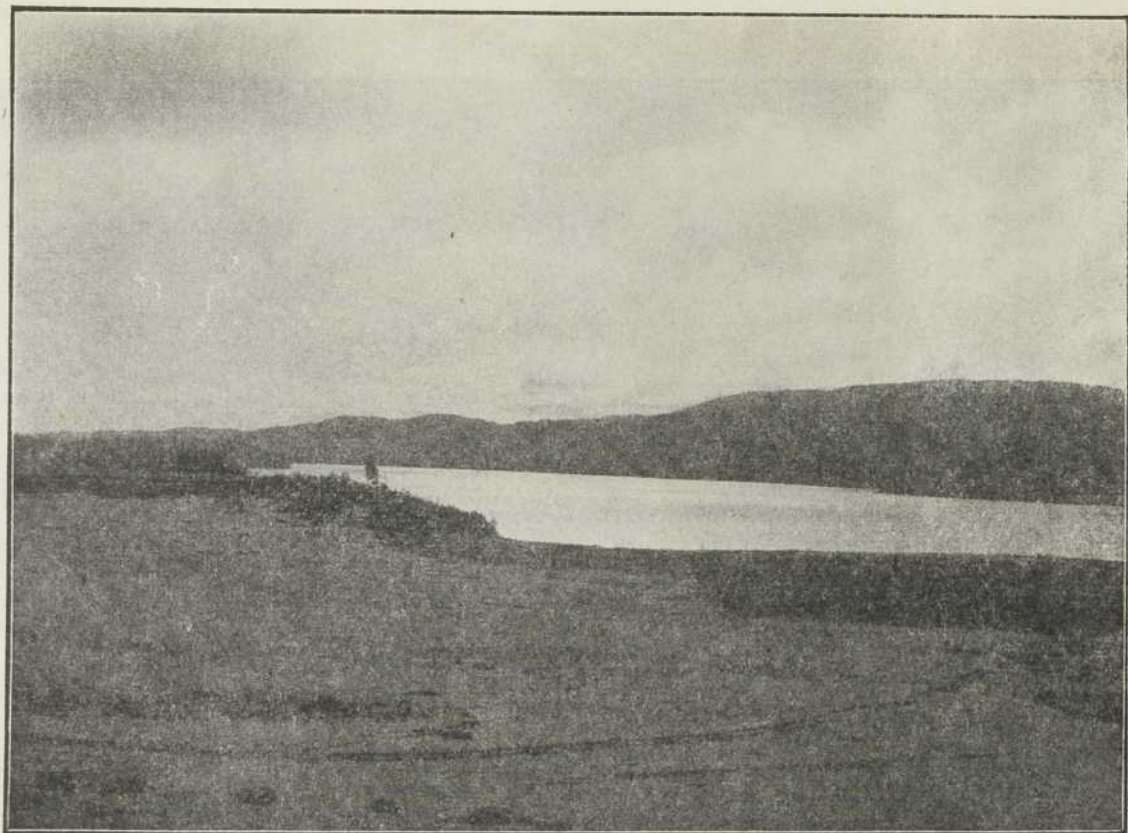
Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.

PL. XIII. — Notre-Dame du Lac (Témiscouata). A l'arrière-plan, la péninsule. Au bord du lac, un « moulin », avec ses tas réguliers de planches; dans le lac, stocks de billots attendant l'utilisation par la scierie.



Cliché Canada Steamship Lines.

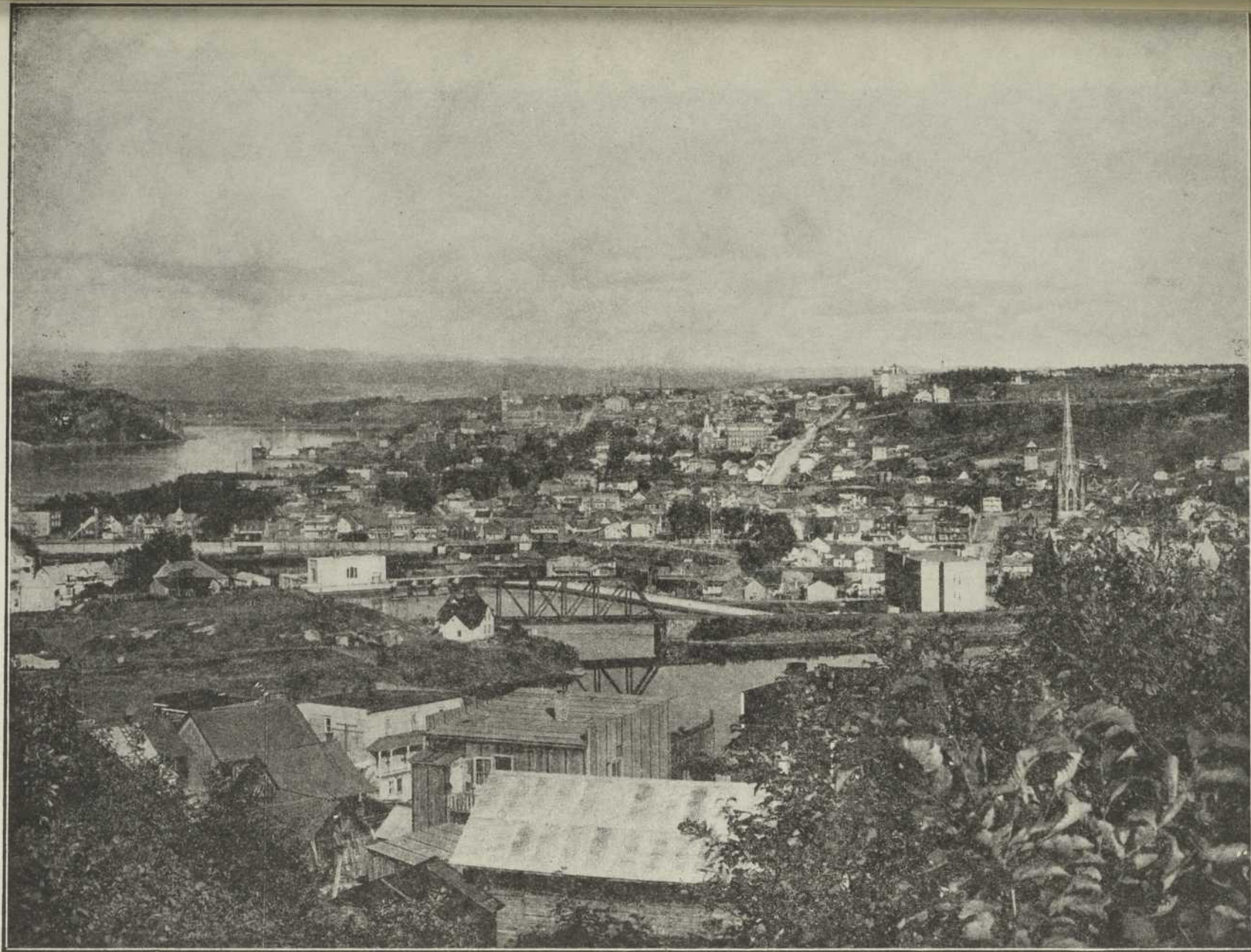
Pl. XIV. — La pénéplaine inférieure, tranchée par l'auge de la rivière Eternité, débouchant dans le Saguenay  
sous le cap Trinité (premier plan).



PL. XV. — Extrémité O. du lac Kénogami, contenue par une digue.  
Allure de fjord. Cliché Raoul Blanchard.



PL. XVI. — La Grande Décharge s'engageant dans le horst Kénogami,  
à l'Est d'Alma. Cliché B. Denis.



Cliché Canada Steamship Lines.

PL. XVII. — Chicoutimi, vu de l'O. Au centre, la rivière Chicoutimi à l'amont de la première chute; à gauche, Le Saguenay. Au fond, lignes superposées des deux pénéplaines.



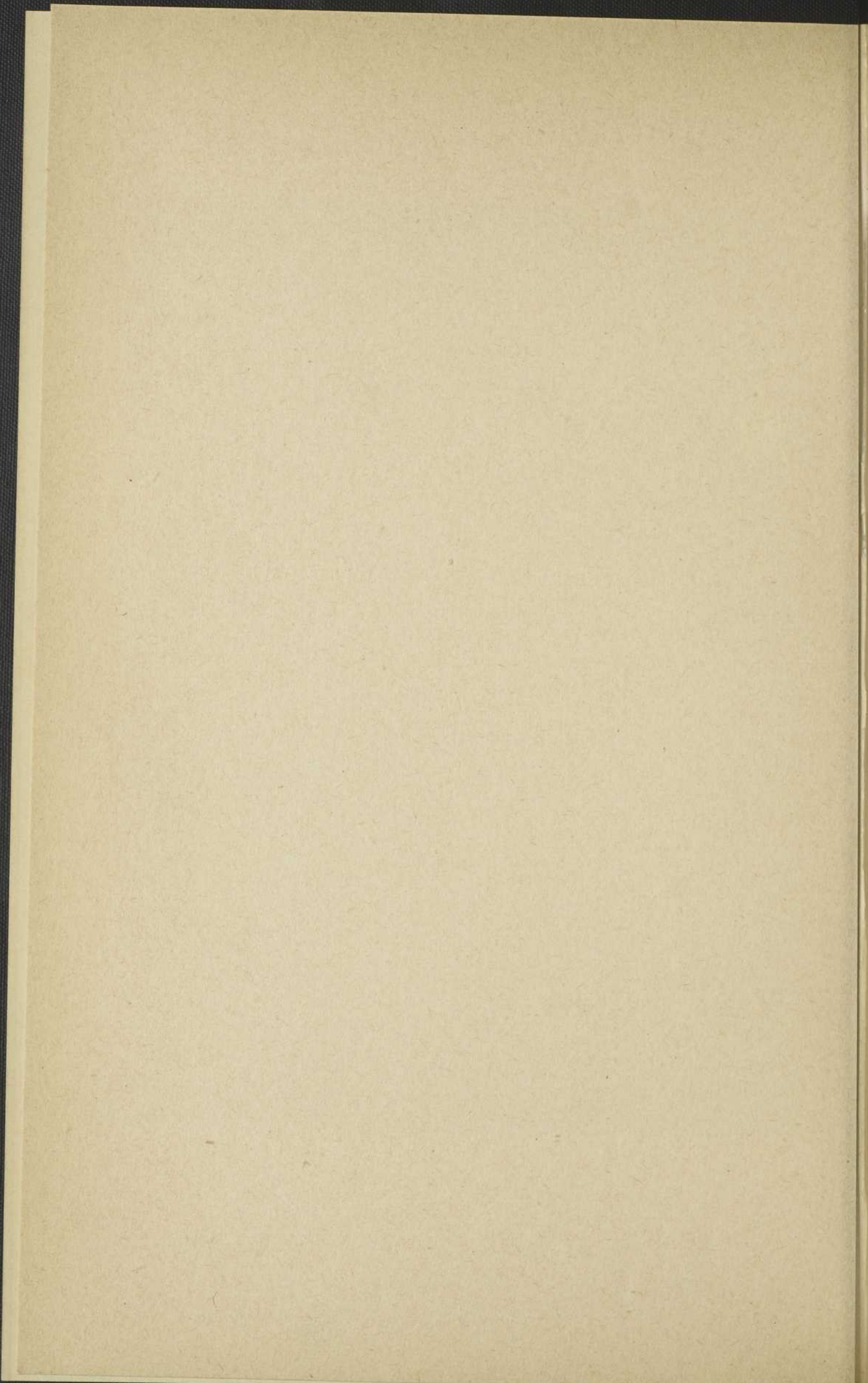
R. SERRES I  
PL. XVIII  
41

Cliché Service des Arpentages.

PL. XVIII. — Jonquière et Kénogami. Au centre, la Rivière aux Sables: usines sur les bords.

CHAPITRE V

LE SAGUENAY ET LE LAC SAINT-JEAN.



**H**

pa  
ré  
la  
pa  
at  
cl  
pl  
pa  
te

du  
un

g  
fa  
no  
en  
il  
éc  
d  
é  
pa  
sa  
q

## LE SAGUENAY ET LE LAC SAINT-JEAN.

**E**N arrière des plates-formes appalachiennes qui dominant les terres exploitées de la rive gauche de l'estuaire, on découvre avec surprise tout un pays neuf qui forme une véritable oasis au delà d'une région à peu près inhabitée. Il s'agit de la cuvette du lac Saint-Jean continuée par la rainure du Saguenay; pays singulier qui était vide il y a cent dix ans et qui abrite 143,000 personnes en 1941; donc un vrai miracle, une sorte de génération spontanée. Ce miracle s'explique par les traits spéciaux du relief, du climat et aussi par les qualités des hommes qui ont peuplé ces nouveaux territoires.

*Le relief.* Il s'agit avant tout d'une vaste cuvette, celle du lac Saint-Jean, continuée par une rainure fluviale et un estuaire.

La cuvette du lac Saint-Jean est une dépression d'origine tectonique, c'est-à-dire qui s'est affaissée le long de failles. On peut observer que ces failles, dirigées du nord-ouest au sud-est, sont identiques à celles qui ont engendré les fosses de Baie Saint-Paul et La Malbaie; il s'agit donc d'un phénomène général, reproduit ici sur une échelle un peu plus grande. Le principal résultat du jeu de ces failles a été de conserver dans la fosse ainsi ébauchée des roches tendres que l'érosion a éliminées partout ailleurs sur le plateau qui limite la zone d'affaissement. Ce sont des dépôts primaires, moins résistants que la carcasse de roches précambriennes qui forment

le plateau. Lorsque l'érosion a pu se mettre au travail dans la région, elle a concentré toute son efficacité sur ces emplacements de roches tendres et elle y a déblayé la cuvette du lac Saint-Jean; plus loin vers l'est, au delà des obstacles de roches dures respectées par les failles et que nous pouvons appeler le horst Kénogami, le travail des eaux a également déblayé la dépression de Chicoutimi et la rainure du Saguenay.

Les glaciers ont parachevé le travail des rivières qui les avaient précédés. Ils ont fortement excavé la cuvette du lac Saint-Jean, vers laquelle se trouve attiré un réseau hydrographique très étendu qui ne mesure pas moins de 50,000 milles carrés. Cette cuvette approfondie est limitée vers l'est par la cloison du horst Kénogami, que le glacier a transformé en un *verrou glaciaire* crevé de deux encoches au nord et au sud, par où ont pu s'écouler les eaux; l'une est encore occupée par le lac Kénogami, l'autre voit passer les Décharges qui constituent le Saguenay. Enfin au delà, le glacier a transformé la rainure du Saguenay en une véritable vallée glaciaire de type alpestre ou alaskien, avec falaises d'une grande hauteur, lit très profond et inégal où parfois la profondeur de l'eau est de 882 pieds tandis qu'au débouché sur le Saint-Laurent on ne jauge que 70 pieds. Ce sont là exactement des allures de fjord, et en effet le Saguenay est un *fjord typique*, semblable à ceux de Norvège ou de Colombie Britannique.

Enfin, après le départ du glacier, la mer Champlain, comme partout dans la province, a pénétré dans les dépressions ainsi creusées; elle s'est avancée jusque dans la cuvette du lac Saint-Jean et a accumulé de magnifiques terrasses de sable et d'argile qui font aujourd'hui la fertilité de la région.

*Le climat.* De même que les conditions du relief sont très spéciales, celles du climat sont du plus vif intérêt.

En fait, si le climat du lac Saint-Jean est favorable aux hommes, c'est parce qu'il est plus rude que le climat de l'estuaire. Ce dernier présente des traits teintés de caractéristiques maritimes; ainsi contaminé, il apporte un hiver moins rude qu'on ne l'attendrait, mais aussi un été sans vigueur et qui nuit à la végétation. Au contraire, aux bords du lac Saint-Jean, c'est-à-dire loin vers l'intérieur, les hivers sont très durs; chaque année les températures varient de moins 40 à moins 54, ce qui n'a d'ailleurs pas grande importance car la terre est protégée par une forte couche de neige. En revanche l'été, à partir de la fin d'avril, présente une montée de température d'une rapidité extrême et qui peut aller vers des maxima de 100 degrés. Cet été sans doute est bref, mais il est décisif; il permet de cultiver à peu près toutes les plantes qui peuvent s'accommoder d'un cycle un peu rapide. Si les arbres fruitiers ne peuvent y vivre, la plupart des produits agricoles de la province sont susceptibles de s'y développer.

*La prise de possession.* L'entrain des Canadiens-Français a joué également son rôle dans la rapide fortune du lac Saint-Jean. Pendant des siècles la région n'a vu s'effectuer que le trafic des fourrures, d'abord par des caravanes d'Indiens, puis par les compagnies de fourrures dont les postes étaient établis de Tadoussac jusqu'au lac Mistassini. Ces compagnies interdisaient aux colons de s'installer dans ces territoires, dont elles avaient fait une sorte de chasse réservée. Ce monopole a persisté jusqu'en 1842, entravant toute espèce de pénétration.

Cependant en 1838, c'est-à-dire un peu avant la fin du monopole, une première tentative fut montée par les gens de Charlevoix sous le couvert de la coupe du bois. Une Société des « Vingt et un » a introduit cette année-là un certain nombre de bûcherons venus couper du bois à Grande-Baie; ils essaient en même temps quelques

timides défrichements. La venue d'industriels comme Price, puis McLeod, a d'ailleurs freiné ce défrichement et menacé de le transformer en une simple entreprise de coupe de bois; Price avait même réussi à faire construire sur la Petite Décharge une glissoire qui lui permettait d'étendre ses entreprises jusque sur les bords du lac. Ainsi la colonisation commençait mal; heureusement elle fut redressée avec vigueur sous l'action de l'abbé Hébert, un curé de la rive sud de l'estuaire, qui fonde en 1849 une Société de l'Islet-Kamouraska, laquelle a pour objectif essentiel le défrichement en vue de l'agriculture. Passant par le lac Kénogami et s'installant à Hébertville, les colons de l'abbé Hébert commencent la grande colonisation agricole du lac Saint-Jean; ils l'ont activement poussée le long de la rive sud du lac; au bout de trente ans d'efforts, ils étaient déjà sur la Mistassini et bientôt encerclaient complètement la nappe d'eau de leurs établissements.

Il ne restait plus qu'à établir des communications capables de faire vivre cette région si hardiment ouverte. Continuant le chemin de Kénogami venu de Grande-Baie, on installa une route tout autour du lac; puis en 1893 on établit une voie ferrée entre Québec et Chambord, d'où des embranchements se dirigent vers Dolbeau au nord, puis Chicoutimi et Port-Alfred à l'est. Enfin les chemins branchés vers Québec étaient peu à peu améliorés: chemins de Sainte-Agnès, de Saint-Urbain, du Parc des Laurentides. La région était ouverte, voyons quels résultats ont été obtenus.

*L'industrie.* La colonisation ayant commencé par le travail du bois, il en est resté quelque chose et l'industrie est à l'origine de la plupart des traits caractéristiques de la région. Mais il ne s'agit plus d'une simple industrie du bois comme celle des rives du Golfe du Saint-Laurent.

Et d'abord on a tiré un parti remarquable des forces

hydrauliques. Profitant de la présence de la cuvette du lac Saint-Jean, on en a fait une sorte d'immense réservoir, ce qui a permis d'atténuer l'irrégularité du débit. Pour cela on a construit sur les Décharges des barrages relevant le plan d'eau du lac, qui assurent un débit régulier, le même à toutes saisons, permettant aux usines hydrauliques de fonctionner elles-mêmes avec une régularité complète. L'usine qui a été la première à utiliser ce débit a été construite sur la Grande Décharge; c'est celle de l'Île Maligne, installée pour 495,000 c. v. On a de même barré le lac Kénogami pour régulariser les usines de la région de Chicoutimi; puis sur le Saguenay moyen, on a édifié successivement l'usine de La Chute à Caron et enfin celle de Shipshaw qui fournit une énergie de 1,000,000 de chevaux. Enfin, tout autour des lacs d'autres rivières ont été harnachées pour mettre en marche des usines; l'énergie du lac Saint-Jean est la plus puissante de la province.

Si une fraction de cette énergie est expédiée vers le sud, on en emploie une partie sur place. On a commencé par des fabriques de pulpe à Chicoutimi et à Kénogami-Jonquière, puis par des papeteries dans les mêmes localités, à Port-Alfred, à Dolbeau, à Alma; donc un ensemble si puissant qu'il n'est dépassé que par celui de Trois-Rivières. Enfin, l'énorme pouvoir de la Shipshaw actionne les cuves à aluminium de l'usine d'Arvida, la plus puissante du monde pour cette fabrication, produisant de 60,000 à 80,000 tonnes par an, employant plusieurs milliers d'ouvriers.

Une si puissante industrie ne peut manquer d'exercer quelque influence sur l'agriculture qui l'avoisine. Et pourtant l'agriculture du lac Saint-Jean ne manque pas d'intérêt.

*L'agriculture.* Nous savons que les conditions sont favorables : les sols fertiles des terrasses de la mer

Champlain, restés vierges jusqu'à une date récente; un climat qui permet une agriculture robuste; d'autre part des cultivateurs qui n'ont pas peur des nouveautés et qui ont gardé les qualités rurales de leurs ancêtres de Charlevoix. Enfin, cette agriculture qui a l'air d'être jetée en flèche dans un désert et d'être ainsi éloignée des marchés de la province, en réalité possède à sa disposition un marché vraiment intéressant: les grandes usines et les agglomérations urbaines; ajoutons-y les chantiers, car on fait du bois tout autour du lac Saint-Jean. L'avantage ne va pas d'ailleurs sans quelque danger; la conquête de ce marché est presque trop facile et peut entraîner les agriculteurs à moins de vigilance.

On produit donc beaucoup d'avoine, parce que les chantiers en ont besoin pour leurs chevaux. Le bétail est abondant et permet une copieuse production de fromage. Ce sont là les traits essentiels; il ne faut pourtant pas oublier la cueillette des bleuets, susceptible en certaines saisons de surpasser les profits de l'agriculture.

*Les résultats.* Bien que l'agriculture appelle quelques réserves, le progrès d'ensemble de la région nous met en présence d'une véritable prospérité rurale, ne serait-ce que par les progrès du peuplement manifestés par la création de nouvelles paroisses qui mordent de toutes parts sur les rebords de la région. D'autre part l'industrie est en plein développement comme le montre la croissance des agglomérations urbaines: en dix ans, Chicoutimi est passée de 12,000 à 16,000 habitants, Kénogami-Jonquière de 14,000 à 20,000, Alma de 4,000 à 6,000; Arvida de quelques centaines à une dizaine de mille. Ce sont là de gros succès et qui paraissent fondés sur des bases solides. La région lac Saint-Jean-Saguenay est un édifice soutenu par plusieurs colonnes et dont la stabilité peut être considérée avec optimisme.

CHAPITRE VI

LA VILLE DE QUÉBEC.

P  
de  
c  
mique  
largem  
vite re  
Trois-  
d'étud  
visitées  
Tro  
graphi  
et mai  
de l'éc  
enfin

L'on  
la situ  
La  
tions p  
Québe  
d'un d  
conten  
d'énor  
Québe  
où une  
mariti  
nients

## LA VILLE DE QUÉBEC.

**P**OUR toutes les régions jusqu'ici examinées de l'est de la province, le centre, le point de ralliement, c'est Québec plus que Montréal. L'influence économique et administrative de la vieille capitale s'étend largement dans ces régions orientales tandis qu'elle est vite restreinte du côté de l'ouest par le barrage que font Trois-Rivières et Montréal. Il est donc tout naturel d'étudier Québec à la suite des régions précédemment visitées.

Trois problèmes se proposent à toute étude de géographie urbaine: les facteurs physiques qui ont pu fixer et maintenir les habitants à cet endroit; puis l'évolution de l'économie en fonction des événements historiques, enfin l'état actuel de la cité.

### LES CONDITIONS PHYSIQUES.

L'on a ici à distinguer les conditions que l'on appelle la situation générale et celles qui sont purement locales.

*La situation.* Le terme de situation désigne les conditions physiques d'ensemble. L'on s'aperçoit de suite que Québec représente le contact entre le fleuve et l'estuaire; d'un côté une rainure fluviale sans doute large mais contenue par des rives proches; de l'autre une nappe d'énormes dimensions et de profondeur considérable. Québec est ainsi une *tête d'estuaire*, c'est-à-dire le lieu où une navigation fluviale doit succéder à la navigation maritime. Cela présente des avantages et des inconvénients; ce port de mer se trouve très enfoncé dans l'inté-

rieur des terres, ce qui favorise largement le trafic; quant au désavantage, c'est qu'il existe en amont un rival possible, qui est Montréal.

Le deuxième trait de la situation, et qui est intéressant, c'est la présence d'un croisement de routes en un point où le fleuve est très rétréci, soit le rocher de Québec. D'une part des routes du nord se dirigeant vers le lac Saint-Jean ou vers les vallées de la Sainte-Anne et de la Batiscan; puis les routes du sud et particulièrement la route de la Chaudière menant vers les Etats-Unis.

Cependant les éléments du site ont plus d'intérêt encore.

*Le site.* Il s'agit des éléments purement locaux, capables d'être utilisés par les hommes. Le premier de ces éléments est la colline de Québec, plate-forme de 250 à 350 pieds au-dessus des eaux, limitée par de redoutables falaises, et ainsi aisée à défendre. D'autre part, au nord de la colline, une large dépression presque au niveau du Saint-Laurent et qui semble avoir été jadis un bras du fleuve; une rivière insignifiante, le Saint-Charles, y déploie ses méandres.

Ce sont là les deux éléments capitaux du site. D'une part une véritable forteresse dressée à l'endroit où l'on pouvait maîtriser la navigation sur une rivière brusquement rétrécie à quelques centaines de yards; donc un remarquable emplacement de forteresse. Or cette forteresse était habitable; elle possède des nappes d'eau que l'on peut atteindre par des puits et présente même des sources. D'autre part, sous la forteresse, on avait la possibilité d'un port à installer dans le petit estuaire du Saint-Charles. Sans doute l'entrée de ce havre où Cartier a abrité sa petite flottille était gênée par les écueils. Mais juste sous la colline, dans l'estuaire même, les bateaux avaient une excellente situation pour les ancres et étaient

protégés contre les vagues et la houle. Le vrai port de Québec, c'était sa rade.

Ainsi le site de Québec présente des qualités plus remarquables encore que la situation, ou plutôt ces qualités s'adaptent admirablement à ce que la situation semble indiquer. Des hommes à l'esprit vif, Champlain et plus tard Frontenac, ont eu le grand mérite de comprendre et d'exprimer toute la valeur de ces avantages.

### L'ÉVOLUTION URBAINE.

Il est remarquable que les Indiens eux-mêmes s'étaient rendus compte des qualités de Québec puisqu'ils avaient fondé là une bourgade, phénomène si rare dans ces sociétés primitives. Il s'agit du Stadacona, que Cartier a décrit. Mais la bourgade indienne avait disparu au XVII<sup>e</sup> siècle; la véritable existence de Québec n'a commencé qu'en 1608 et va nous présenter trois phases.

*La forteresse: 1608-1790.* En fait, Champlain en s'installant ne crée pas une ville fortifiée, mais une *Habitation* qu'il plante en bas, sur l'emplacement actuel de la basse ville. Il ne s'agit alors que d'un poste de traite de fourrures. Mais dès 1620, pour répondre à l'insécurité vite chronique, Champlain édifie sur la colline *le Fort*, qui est devenu le noyau de la future ville.

Il y a donc deux organes qui coexistent: le poste de commerce en bas et de l'autre un oppidum consacré à la défense des gens de Québec et bientôt conçu pour maîtriser l'entrée du Canada tout entier. C'est l'oppidum qui l'emporte pendant toute cette première période, d'abord à cause des Indiens, ensuite à cause des Anglais; Québec n'a jamais cessé d'être la forteresse qui interdit l'accès du Canada à l'envahisseur venu de la mer. C'est pour cela qu'on a dressé, à plusieurs reprises, des fortifications encore visibles, qui ont surtout servi aux Anglais

en brisant net l'assaut américain de Montgomery. Au fond, le rôle de forteresse n'a pas été très brillant; Québec en a surtout imposé par son allure sur la colline, dominant l'estuaire, par la présence de la citadelle du Cap Diamant, par cet air de Gibraltar de l'Amérique du Nord, dont on a si souvent parlé.

*La prospérité du port: 1790-1870.* Vers 1790 commence une nouvelle période que caractérise la prépondérance du port. Québec devient un grand port, ce qu'elle n'a jamais été sous le régime français. Cette croissance du port s'exprime de plusieurs façons. D'abord par le commerce du bois qui descend de toutes les rivières d'amont et vient se faire charger à Québec pour l'Europe. A Québec même, la construction des navires fait de la ville le grand chantier naval du Canada: en cent ans, de 1797 à 1897, on a lancé à Québec 2,542 navires. Les chantiers, situés pour la plupart sur les rives du Saint-Charles, employaient alors près de la moitié de la population active. Il en a été ainsi jusqu'à l'ouverture du canal de Suez, favorisant les navires à vapeur construits en fer, ce qui a fait désertier les chantiers de Québec consacrés aux voiliers. Enfin, le port recevait de l'extérieur de véritables flottes; de 1861 à 1865 une moyenne de 1,341 navires par an, et jusqu'à 116 en un même jour dans le port.

De cette activité si considérable, les Anglais sont les animateurs. Ce sont eux qui reçoivent et expédient le bois, qui possèdent les chantiers navals, qui tiennent les maisons de commerce. Leur chiffre s'est tellement accru dans la ville qu'en 1861 les citoyens de langue anglaise représentent 40% de la population, dont la plupart d'ailleurs étaient des Irlandais.

Mais depuis 1860 le déclin se précise. Les progrès de Montréal creusant le chenal du fleuve, irradiant des voies



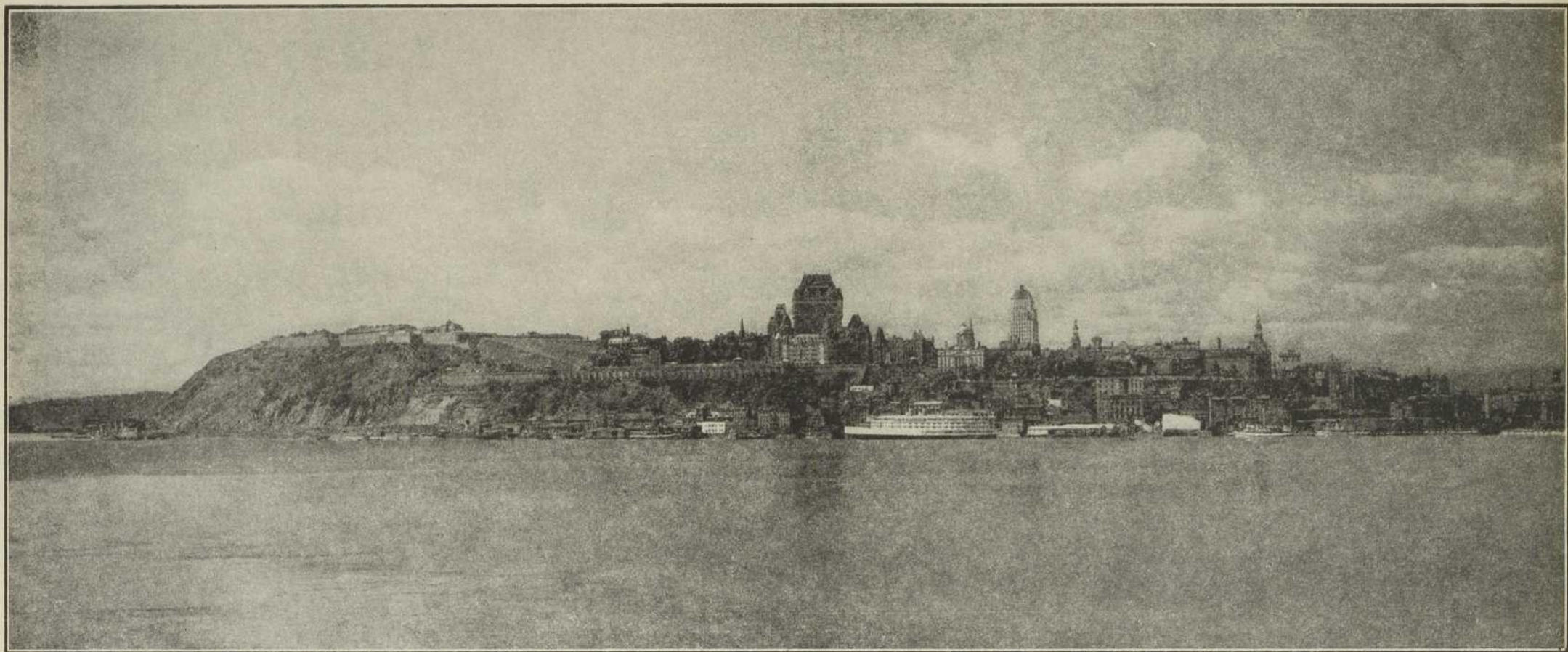
ferrées dans toutes les directions; la décadence des chantiers navals et du trafic du bois; tout contribue à limiter la prospérité du port. La population reste stationnaire. Il est temps qu'une nouvelle forme d'activité se dessine.

*L'industrie.* Ce n'est guère qu'à partir de 1860 qu'apparaissent des entreprises industrielles, curieusement lancées par les Canadiens français, et faisant déjà travailler plus de 7,000 personnes en 1870. On commence par l'industrie mécanique de la chaussure; puis vient la confection. Québec prend ainsi l'allure industrielle qui va être désormais sa caractéristique essentielle. Cependant l'élément français, désormais responsable des destinées de la ville, ne renonce pas au port et après 1880 commence la construction de nouveaux bassins et quais à l'entrée de l'estuaire du Saint-Charles. On y construit même un élévateur à grain qui symbolise la rivalité avec Montréal. Cette dernière période est vraiment une période française où l'élément canadien-français reprend hardiment la tête de toute l'activité québécoise.

#### LA VILLE ACTUELLE.

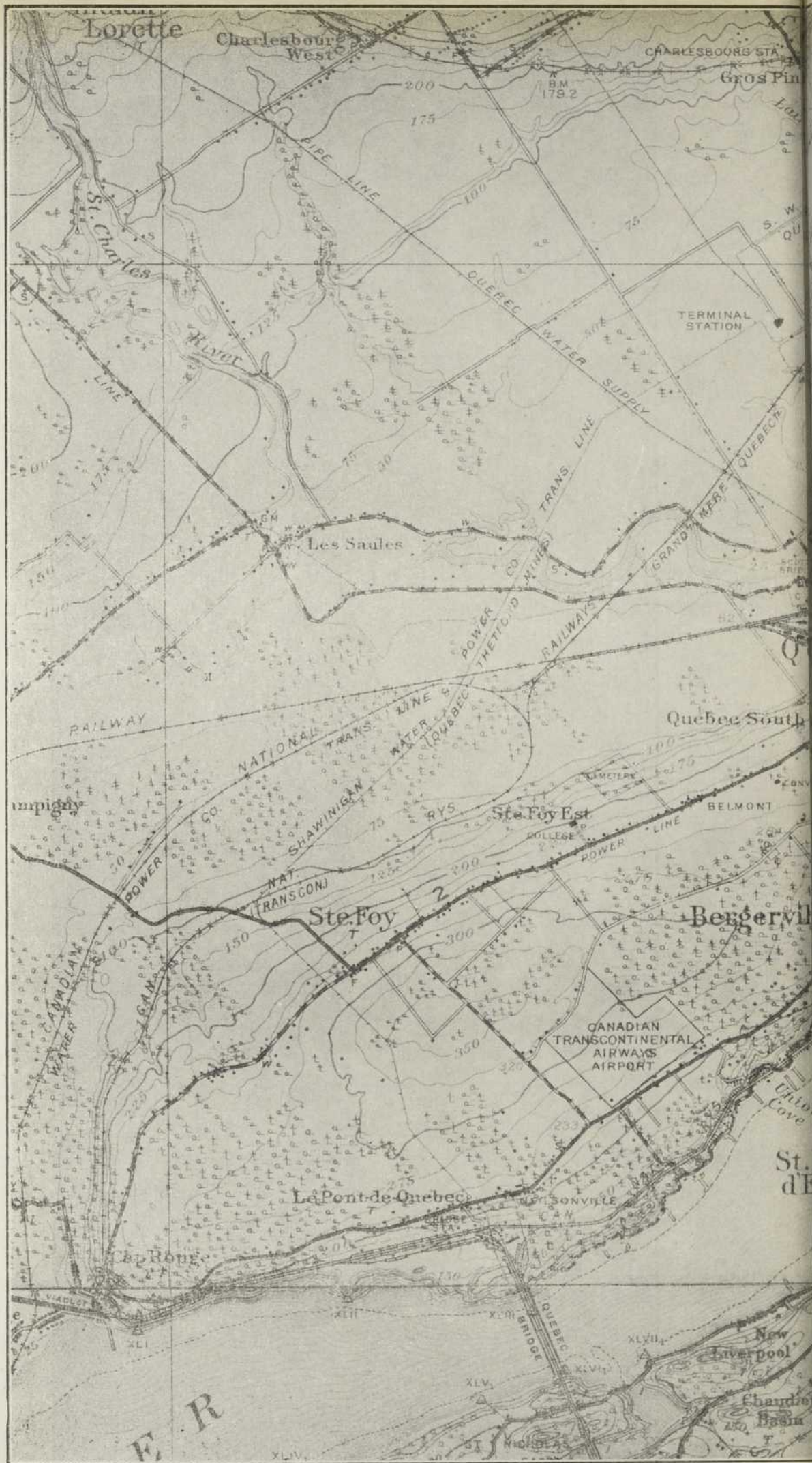
Dans le Québec d'aujourd'hui c'est *l'industrie* qui fait vivre la plus grande partie de la population. Le personnel des manufactures et des petites industries représente en effet 43% de la population active de la cité. Ces industries sont curieusement semblables à celles de Montréal. En tête vient la cordonnerie mécanique, la confection, puis les tanneries, le travail des fourrures, la construction mécanique, la papeterie. Toutes ces industries sont du type dit de main-d'œuvre; ce ne sont pas les matières premières locales qui les favorisent, mais bien la présence d'une main-d'œuvre adroite, docile et peu exigeante.

Après l'industrie vient le *trafic*. D'abord celui du port,

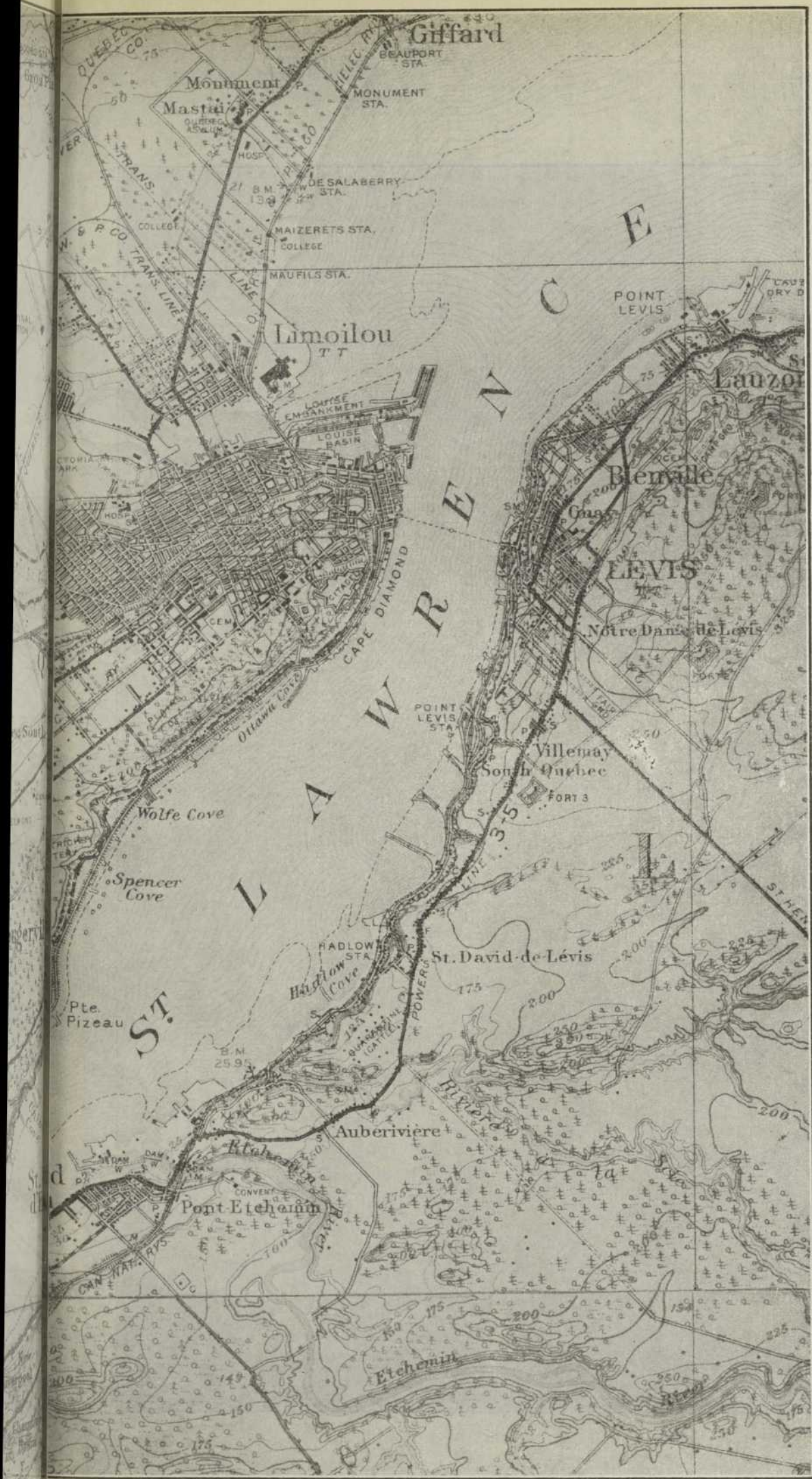


Cliché W. B. Edwards.

PL. XIX. — La "ligne" de Québec, vue de l'estuaire. De gauche à droite, la citadelle, le Frontenac, la Poste le building Price, la cathédrale, l'Université.  
Dessous, la Basse Ville.



PL. XX. — Le  
 (Reproduction de la carte dite

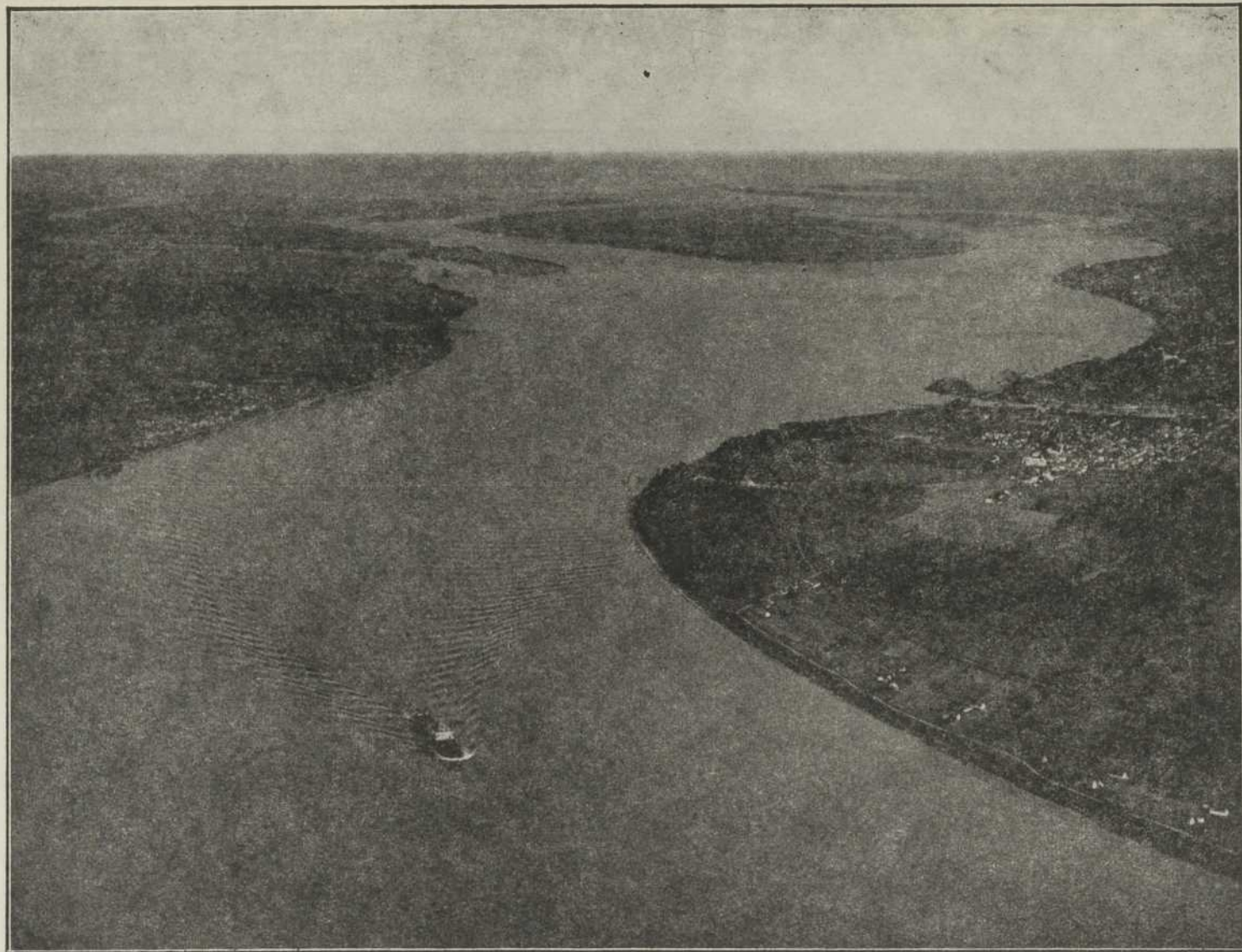


Québec.  
 Carte [214], à 1: 63.360e.)



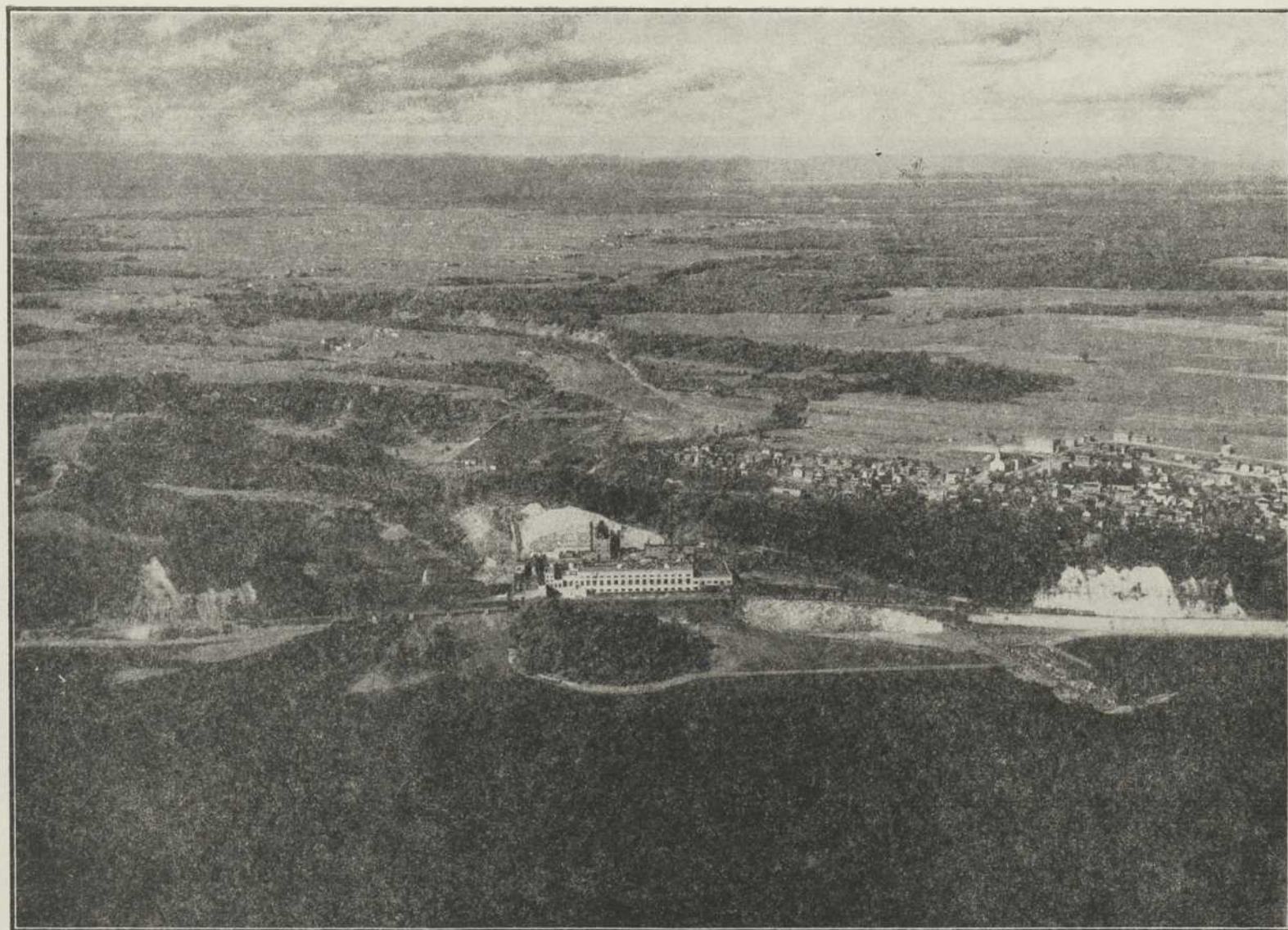
Cliché Cie Aérienne Franco-Canadienne.

Pt. XXI. — La pointe Est de la colline de Québec, avec ses falaises. Au premier plan, terre-plein, alors en construction, du quai du Canadien Pacifique.



Cliché Canadian Pacific

Pl. XXII. — Entrée amont du delta laurentien du lac Saint-Pierre. Les îles de Sorel;  
à droite, Sorel (l'élevateur n'est pas encore bâti).



Cliché Canadian Airways.

PL. XXIII. — Donnacona, vu du fleuve. L'usine, à l'embouchure de la Jacques-Cartier; le village sur une terrasse. Au fond, les Laurentides.



Cliché Canadian Pacific.

PL. XXIV. — Trois-Rivières. Rue Notre-Dame et bord du fleuve. Au fond, la plate-forme de Québec.



Cliché Canadian Pacific.

PL. XXV. — Cap de la Madeleine: la grande papeterie; à gauche, le sanctuaire.  
Au fond, le Saint-Maurice et les îles.

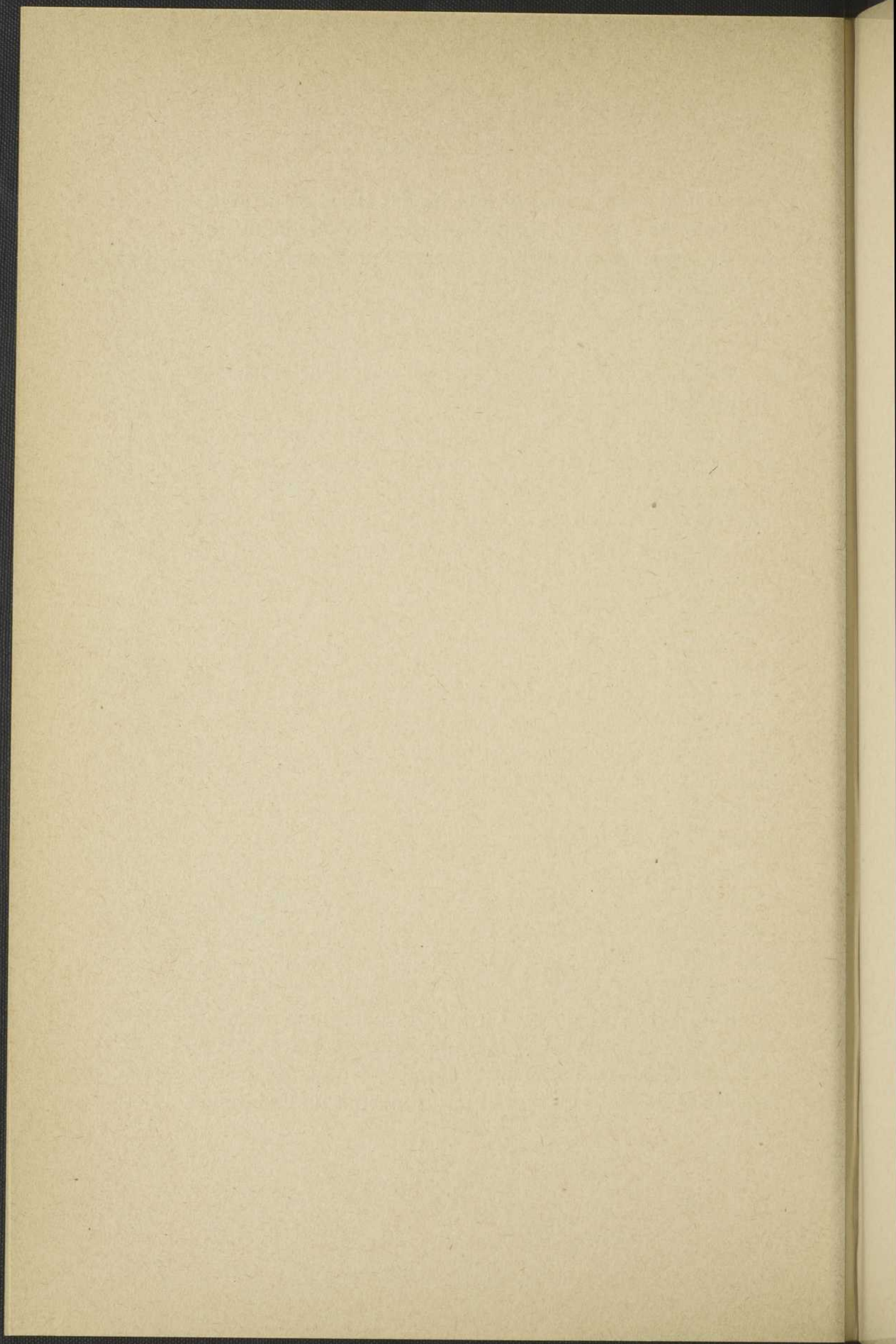
qui  
comm  
der  
Mor  
les  
tout  
la V  
Amé  
Il  
de  
font  
déra  
inté  
ress  
rap  
L  
ville  
est  
qui  
Sain  
tient  
à pr  
dése  
D  
la p  
piéte  
sont  
sent  
avan  
âmes  
de 2  
bien

qui est très varié mais un peu menu; il est vrai qu'il se complète du quai des transatlantiques où viennent aborder les gros navires qui ne peuvent remonter jusqu'à Montréal. En outre du commerce de détail qui satisfait les besoins des régions voisines, on peut placer là le tourisme qui est très développé à cause de l'attrait que la ville présente pour les visiteurs, en particulier les Américains.

Il faut ajouter le rôle administratif qui n'est pas peu de chose, grâce à la présence d'un grand nombre de fonctionnaires; le rôle religieux qui est non moins considérable; enfin le rôle intellectuel qui n'est pas sans intérêt. Bref Québec se présente comme une ville de ressources variées, ce qui lui permet un développement rapide de population.

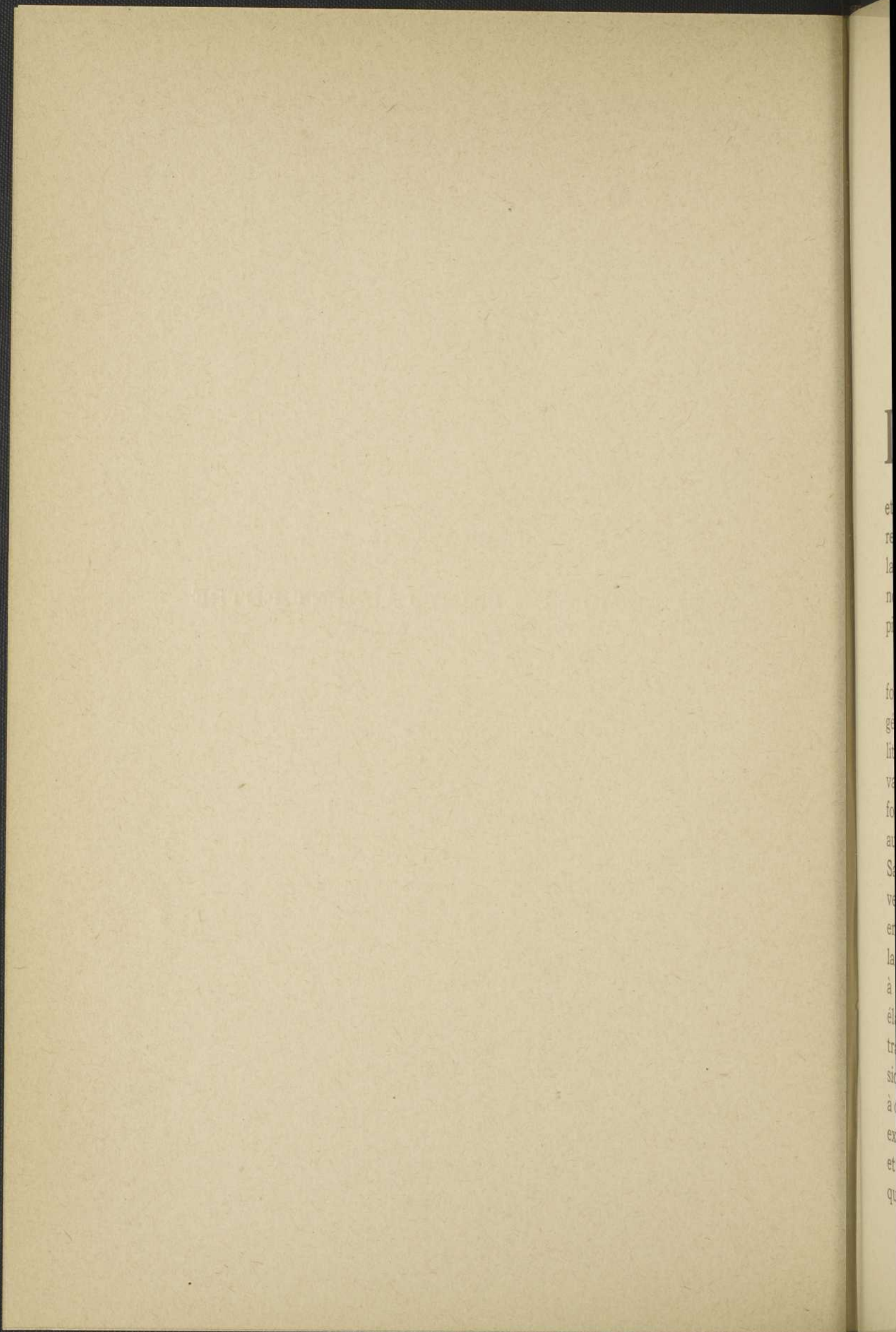
L'aspect de la ville lui-même est varié. Il y a la basse ville au bord de l'estuaire; au-dessus, la haute ville, qui est l'ancienne ville fortifiée; puis le quartier de la colline, qui est le plus distingué; enfin en bas les quartiers du Saint-Charles, de beaucoup les plus peuplés et qui contiennent 60% de la population totale. L'ancien Québec a pris les caractéristiques d'une City que ses habitants désertent pour la plupart chaque soir.

Dans cette ville si variée et forte de 160,000 habitants, la proportion entre Français et Britanniques s'est complètement transformée depuis un siècle. Ces derniers ne sont plus que 7% du total tandis que les Français représentent 92%. Il en est de même dans la banlieue, peuplée avant tout de Canadiens et qui représente encore 60,000 âmes à ajouter au total de la ville; soit une agglomération de 220,000 habitants, résultat fort honorable qui justifie bien les idées du fondateur et les pronostics de Frontenac.



CHAPITRE VII

LA RÉGION DU SAINT-LAURENT ENTRE  
QUÉBEC ET SOREL



LA RÉGION DU SAINT-LAURENT ENTRE QUÉBEC  
ET SOREL.

**D**E Sorel à Québec, le Saint-Laurent parcourt une région qu'on peut considérer comme basse et plate, du moins par rapport au paysage de collines et de plateaux qui l'avoisine au nord et au sud, les Laurentides et les hauteurs appalachiennes. Il s'agit ici de la plate-forme de Québec, légèrement relevée vers le nord-est et s'abaissant ainsi de l'est à l'ouest, de 300 pieds d'altitude à moins de 100.

Des roches variées apparaissent le long de cette plate-forme; elle est même parcourue par un grand accident géologique, la faille Champlain. Cependant, l'horizontalité de la plate-forme est presque totale en dépit de la variété des affleurements rocheux; c'est là la preuve formelle qu'il s'agit d'une *surface d'érosion*, pratiquée au départ d'un puissant cours d'eau ancêtre du fleuve Saint-Laurent. Plus tard, cette plate-forme a été relevée vers l'est par un véritable gauchissement; le fleuve s'est enfoncé à travers cette surface relevée et y a pratiqué la rainure dans laquelle il coule aujourd'hui. Les glaciers à leur tour ont contribué à sculpter ces formes, en élargissant la rainure, puis en enfonçant à l'amont à travers des schistes peu résistants une profonde dépression fermée de tous côtés et dont le creux peut être évalué à des centaines de pieds; le lac Saint-Pierre est la dernière expression de cette cuvette approfondie en pleine roche et qui mérite d'être appelée une crypto-dépression, puisque son fond s'enfonce au-dessous du niveau de la mer.

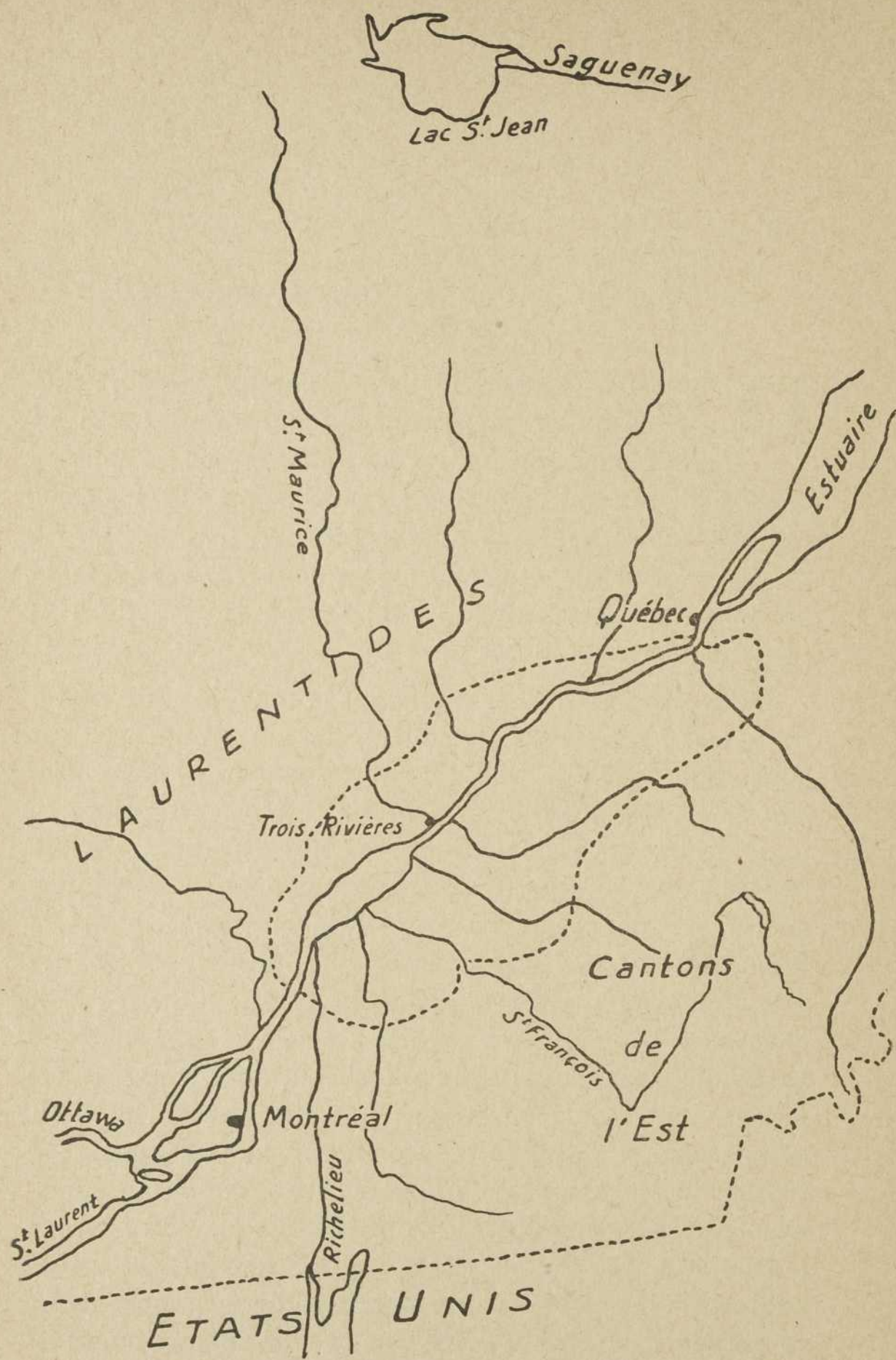


FIG. 4. — La région du Saint-Laurent dans la Province de Québec.  
Echelle de 1:2.500.000e.

Enfin, la mer Champlain a achevé la mise en place des formes et des sols. Par dessus les apports morainiques dus aux glaciers elle a déposé des argiles et des sables; les argiles, de préférence à l'amont, dans la partie la plus basse de la région; les sables, au débouché du Saint-Maurice et sur la partie relevée de la plate-forme, au nord-est.

De là, la possibilité de distinguer quatre types de paysages et d'exploitation: la région basse qui entoure le lac Saint-Pierre, la partie relevée de la plate-forme au sud du fleuve, la vallée même du Saint-Laurent de Trois-Rivières à Québec, qu'on appelle avec beaucoup de bonheur les Paroisses du bord de l'eau; enfin, la petite région de Trois-Rivières.

#### LA RÉGION DU LAC ST-PIERRE

Les terres basses qui entourent le lac Saint-Pierre représentent une des parties les plus favorisées de la province. Le climat y est déjà moins rude que celui de Québec; cependant, il est plus nerveux parce qu'il subit moins l'influence maritime. Ainsi, les chaleurs sont plus élevées, les récoltes plus précoces et la neige disparaît plus tôt. Le sol de son côté est plat et rappelle fréquemment les polders de Hollande. Or, cette terre aisée à parcourir est une magnifique argile déposée dans les eaux de la mer Champlain, une terre forte, difficile à travailler, mais produisant de superbes récoltes. Il est nécessaire, il est vrai, d'effectuer un drainage, car certaines savanes étaient trop gorgées d'humidité; mais à ce prix on voit se dérouler dans ces paroisses quelques-unes des plus belles terres de la province. La végétation est déjà celle des Bois Francs avec de beaux arbres à feuilles caduques; le gibier abondait dans le territoire et la chasse comme la pêche ont été intensifs dès les débuts Les communi-

cations étaient aisées grâce à la convergence vers la dépression du lac d'un réseau fluvial fort étendu; des routes ont été précocement ouvertes. Toutes ces conditions font que le peuplement français s'est organisé de bonne heure; dès le XVIIe siècle, il était déjà dense et la plupart des paroisses sont centenaires.

*L'agriculture.* Les premiers colons se sont mis d'abord au défrichage et ont utilisé les cendres des arbres brûlés à la production de potasse et de perlasse. Ils ont si bien fait que les bois sont aujourd'hui très clairsemés; mais la culture était si indiquée sur ces sols bien doués que l'on ne peut le regretter.

La période agricole a débuté par les céréales, d'abord le blé, puis l'avoine, accompagnées par les pois. Il en a été ainsi jusque vers 1880 où la production laitière a commencé à prendre la tête; la première beurrerie a été créée en 1875 à la Baie-du-Febvre. Jusque vers 1900, le bétail a été sans cesse en augmentant et l'on pouvait croire que le destin rural de la région était fixé. Mais la possibilité de vendre à bon prix le foin récolté en abondance, écoulé vers les villes et les Etats-Unis, a amené les habitants à augmenter de plus en plus les prairies, à restreindre les têtes de bétail et à éliminer les champs. Il s'agissait, en effet, d'une spéculation longtemps avantageuse et qui dispensait à peu près de tout labour agricole. Le paysans enrichis renouvelèrent leurs bâtiments, leur outillage, et achetèrent avec frénésie toutes les terres disponibles. Malheureusement, depuis 1928, la vente du foin a connu les pires infortunes; il a donc fallu adopter d'autres procédés. C'est de nouveau l'élevage du bétail qui reprend faveur; par malheur, la « fièvre du foin » a engendré quelque retard dans les procédés et les rendements.

Or, l'agriculture est l'essentiel de l'activité régionale; ni le trafic ni l'industrie n'occupent beaucoup de personnel.

*Trafic et industrie.* La remarquable étoile de rivières autour du lac Saint-Pierre semblait de nature à engendrer un intense trafic. Ce fut le cas jadis lorsque, par le Richelieu, le Saint-François et bien d'autres affluents du fleuve, des bateaux à voiles, puis à vapeur parcouraient la région et en desservaient toutes les paroisses. Le déclin est venu depuis que les chemins de fer ont pénétré le territoire et que la navigation du Saint-Laurent est passée aux navires océaniques. Il n'y a qu'une exception, Sorel, où le Richelieu forme pour l'hiver un abri très apprécié pour les bateaux, et où d'autre part le port joue l'été le rôle d'une sorte d'avant-port de Montréal avec un élévateur déjà fort utilisé.

L'industrie n'a pas connu dans cette contrée tout agricole un développement intensif. C'est uniquement la présence dans certains petits centres d'une main-d'œuvre suffisamment abondante qui l'a suscitée. C'est ainsi que Berthier a toujours eu quelques usines, comme celle d'Eddy's Match; Louiseville a possédé jadis la scierie Tourville et ses établissements de l'Empire Shirt et son tissage de soie groupent mille personnes. Sorel, ici encore, présente l'activité la plus notable: fabrication de bateaux, travail de métaux, confection. C'est cette petite industrie qui anime les rares bourgades, auxquelles il faut adjoindre Nicolet, petit centre administratif; seule Sorel se détache un peu de cette médiocrité avec ses douze mille habitants.

*La population.* Il est affligeant de constater que cette riche région a perdu beaucoup d'habitants. La population a diminué de 18% entre 1891 et 1931; il existe même des paroisses où la natalité se révèle très faible. Cependant, l'origine de cette décroissance doit être avant tout cherchée dans l'émigration. Celle-ci a été énorme de tout temps et s'est encore précipitée lors de la chute du foin; on peut estimer qu'en cinquante ans la plaine du lac

Saint-Pierre a perdu un habitant sur deux, partis pour les Etats-Unis ou vers les villes. Il faut espérer que cette riche contrée retrouvera dans une agriculture rénovée la prospérité qu'elle mérite.

#### LA HAUTE PLATE-FORME.

Au sud du Saint-Laurent s'élève peu à peu vers le nord-est la large plate-forme qui constitue avec ses 1,500 milles carrés la partie la plus étendue de la région du Saint-Laurent. Il s'agit d'un pauvre pays, récemment colonisé à cause de ses graves défauts physiques.

*Les obstacles à l'occupation.* L'on a affaire à un sol pauvre où prédomine le sable; la pente étant très réduite, d'immenses savanes s'étendent comme une lèpre à la surface. Les premiers chemins à travers les solitudes ont été abominables à ouvrir et sont restés longtemps un sujet d'effroi. Le climat, d'autre part, est plus dur qu'aux bords du lac Saint-Pierre; la neige tient plus longtemps. D'épaisses forêts recouvraient toute la région; elles ont été d'ailleurs soumises à une exploitation excessive. Aucune voie d'eau n'était utilisable, parce que les rivières buttent souvent sur les roches dures du sous-sol et sont coupées de rapides. Aussi, le peuplement ne s'est-il effectué qu'avec lenteur et n'a-t-il commencé qu'après 1850; on peut dire qu'il n'est pas encore terminé.

*L'utilisation.* Les premiers colons, bien entendu, étaient aux prises avec le bois et leurs premières récoltes étaient le sucre des érables et la potasse des troncs brûlés. Une épidémie de chantiers et de moulins à scie s'est abattue plus tard sur la plate-forme; elle y a laissé comme traces de son passage des brûlés, des forêts dévastées et des ruines industrielles. L'industrie n'est fixée qu'en un seul point, au droit des chutes de la rivière Chaudière, à Charny. L'agriculture n'occupe encore que des étendues



restreintes. Elle se consacre avant tout à l'industrie laitière et à la production de pommes de terre. La ressource la plus appréciable de la partie centrale, la plus médiocre et la dernière colonisée, c'est la récolte des bleuets. La région est donc très peu peuplée et n'a guère que 50,000 habitants répartis en très minces paroisses. Et cependant, on peut calculer que plus de 20,000 personnes ont déjà quitté la région pour émigrer ailleurs.

#### LE BORD DE L'EAU.

C'est une consolation, au sortir de ces étendues quasi-désertes, que de trouver l'aimable rainure où le grand fleuve déploie ses méandres et où une population plus dense et plus aisée est installée depuis longtemps.

La grande voie du fleuve est responsable de la précocité de cette colonisation, installée dès le XVIIe siècle. Une foule de villages charmants occupent le haut des versants ou les terrasses qui descendent vers la nappe d'eau; aux siècles passés, une active navigation, en effet, animait ces parages, non seulement des bateaux venus d'amont ou d'aval, mais des embarcations appartenant aux villes riveraines et qui se livraient à un trafic animé; jusqu'à la fin du XIXe siècle, les habitants des deux rives vivaient dans une véritable intimité fondée sur le trafic. Le chemin de fer, et surtout le camion, ont tué ces échanges locaux; le fleuve n'est plus guère hanté aujourd'hui que par le passage des grands navires qui ne s'arrêtent pas.

Cette navigation avait engendré une industrie qui n'était pas indifférente. Sa disparition a entraîné également le déclin de ce type d'activité. Les briqueteries de Deschaillons sont bien déchuës; il ne reste guère d'établissements industriels que dans le comté de Portneuf, avec les carrières de Saint-Marc, les papeteries de Portneuf, Pont-Rouge, Saint-Basile, enfin la grosse usine de Donnacona.

Ainsi, l'agriculture seule a dû se charger de faire vivre et prospérer les habitants. Elle y a réussi d'une façon fort honorable. Le climat, qu'adoucit la présence du fleuve, est favorable aux vergers et à la culture des légumes; l'industrie laitière est florissante. Les paysans, d'autre part, ont appris leur métier; ils utilisent les engrais chimiques, pratiquent les assolements, ont compris les bienfaits de la coopération. Des villages comme Les Ecureuils, Saint-Pierre-les-Becquets, donnent le spectacle prometteur d'exploitations de faible étendue faisant vivre largement une famille. L'aisance est générale le long de ce charmant pays et si l'émigration y a été jadis intense, il reste une honorable densité de 55 hommes au mille carré qui fait du bord de l'eau une avenue animée.

#### LA RÉGION DE TROIS-RIVIÈRES.

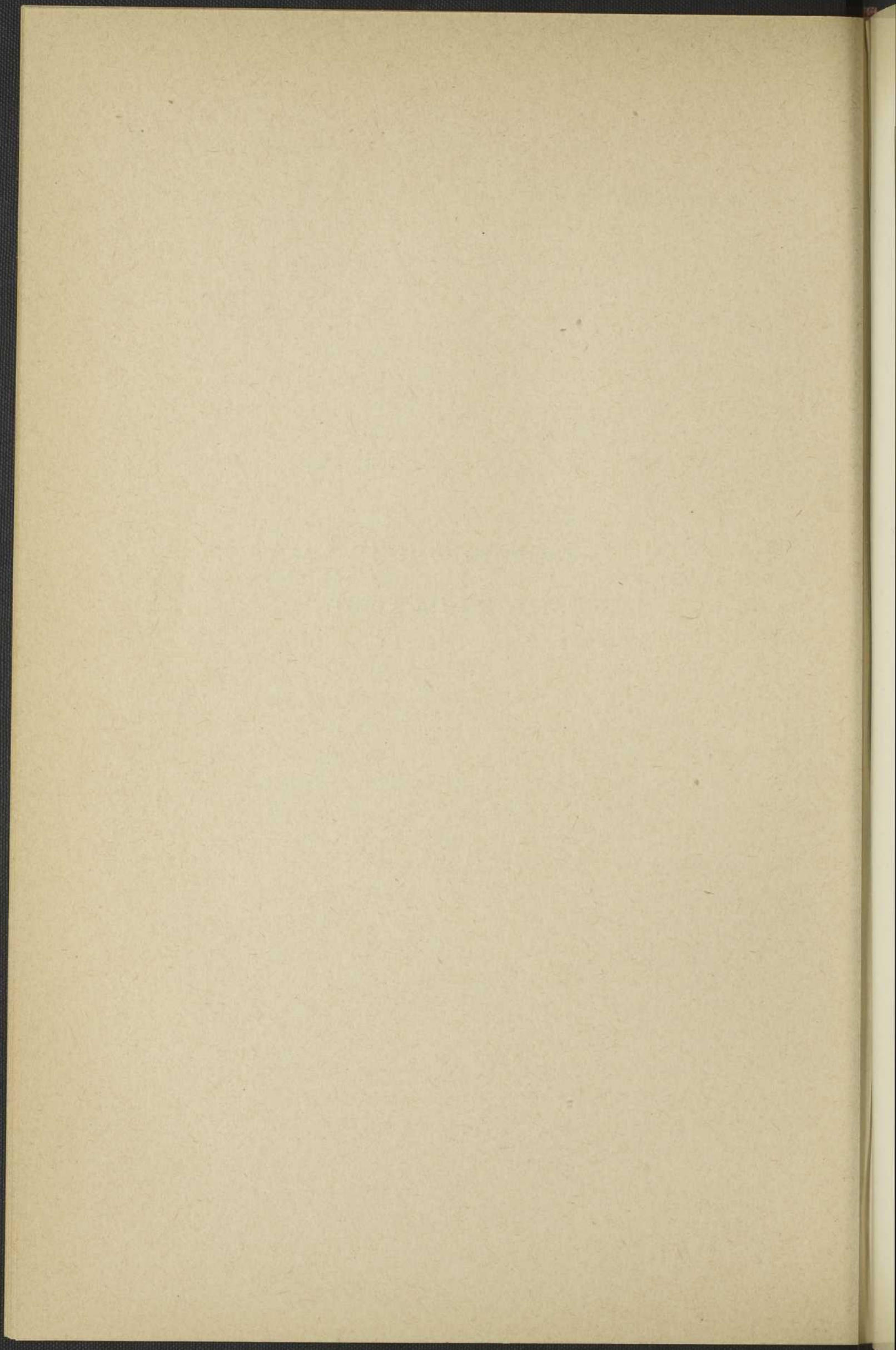
Bien que descendant jusqu'au fleuve, le territoire qui s'étend en arrière de Trois-Rivières est très à part aussi bien du Bord de l'eau que du lac Saint-Pierre. Il s'agit en effet d'une vaste étendue de sables descendant en terrasses successives vers le fleuve et qui ainsi présente un sol beaucoup plus médiocre que celui des deux autres régions. L'agriculture a donc toujours été médiocre; si aujourd'hui elle se tire à peu près d'affaire, c'est l'industrie qui a toujours représenté l'élément essentiel. Là, la présence de lits ferrugineux dans les sables a entraîné l'extraction du minerai de fer que l'on traitait en utilisant le bois comme combustible et la force motrice des ruisseaux. Les Vieilles Forges ont été ainsi en opération de 1737 à 1883; d'autres lui ont succédé au Mont-Carmel, puis à Radnor (1854-1908). Aujourd'hui encore, l'industrie n'est pas absente; on a aménagé sur le Saint-Maurice la grande centrale hydro-électrique des Grès, forte de 152,000 chevaux. Enfin, le territoire renferme

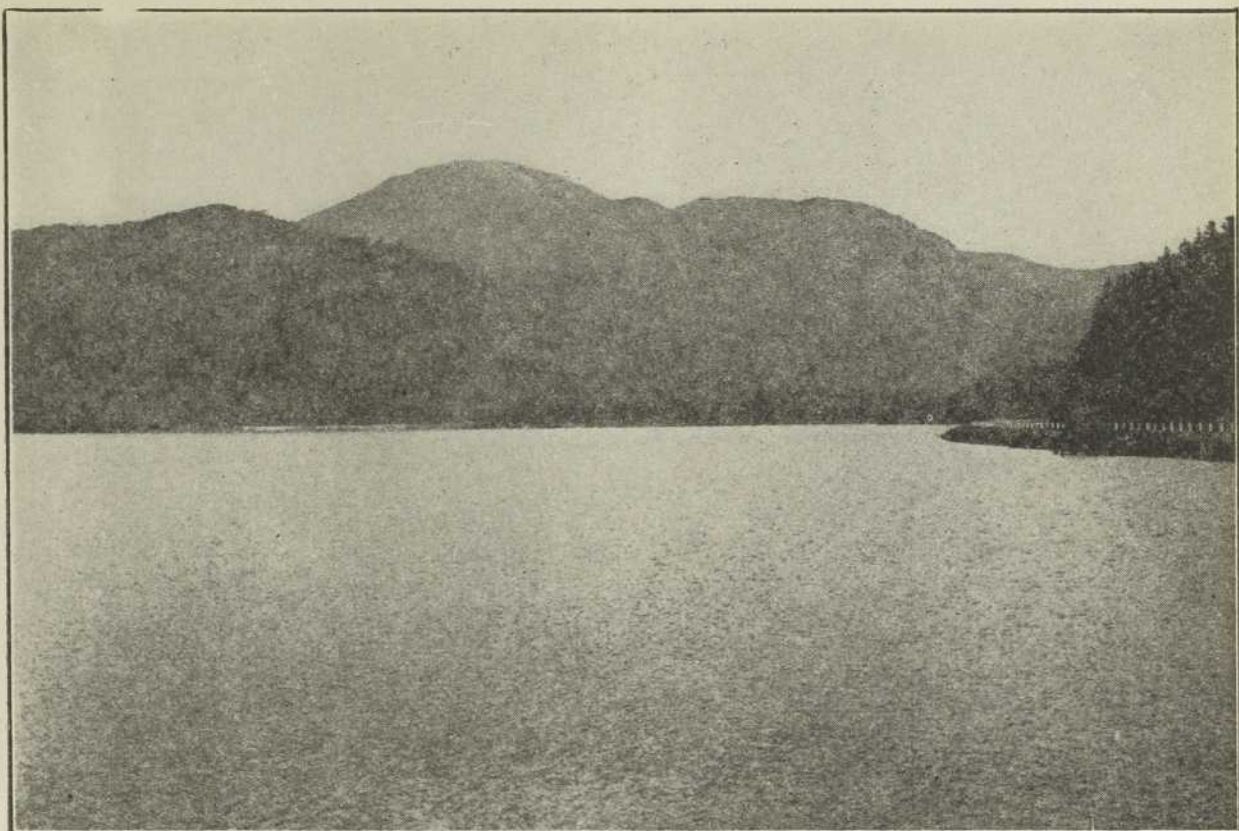
la seule ville véritable de la région du Saint-Laurent, Trois-Rivières.

*Trois-Rivières.* Un groupe de 54,000 habitants, comprenant avec Trois-Rivières son faubourg de Cap-à-la-Madeleine, illustre la présence d'une confluence pleine d'intérêt, celle du Saint-Maurice et du fleuve. Trois-Rivières est essentiellement le débouché de *la Mauricie* sur le Saint-Laurent. La valeur de cette confluence avait été reconnue par les Indiens qui y avaient un établissement avant l'arrivée des Blancs. De même Champlain jugea en 1634 qu'il serait utile d'y créer un poste de traite, ce que fit sous ses ordres le Sire de Laviolette. La ville s'établit ainsi au bord du fleuve sur la basse terrasse du Platon. Mais la présence de Montréal à l'amont, puis le détournement du trafic de la haute Mauricie au bénéfice du Saguenay, tarirent la prospérité naissante, et Trois-Rivières demeura dans une sorte de léthargie qui dura deux siècles; elle n'avait que 3,000 habitants en 1844. C'est l'ouverture de la Mauricie en 1852 qui réveilla la ville endormie; chaque phase de l'aménagement du bassin retentit sur les possibilités de Trois-Rivières. Ce débouché de la Mauricie est avant tout une ville d'industrie qui utilise les produits et l'énergie de la vallée. Il s'agit d'abord de quatre papeteries susceptibles de sortir 1,835 tonnes par jour et qui font de Trois-Rivières le premier centre papetier du monde; puis, d'usines textiles occupant plus de 2,000 personnes; puis, d'industries métallurgiques qui en utilisent 500. On estime à 80% de la population active l'effectif industriel de la ville. En même temps, le port reste actif, s'est pourvu d'un élévateur et effectue un trafic régional. Trois-Rivières revigorée est en même temps devenue plus française que jamais puisque 95% de sa population se réclame de la race canadienne-française.

CHAPITRE VIII

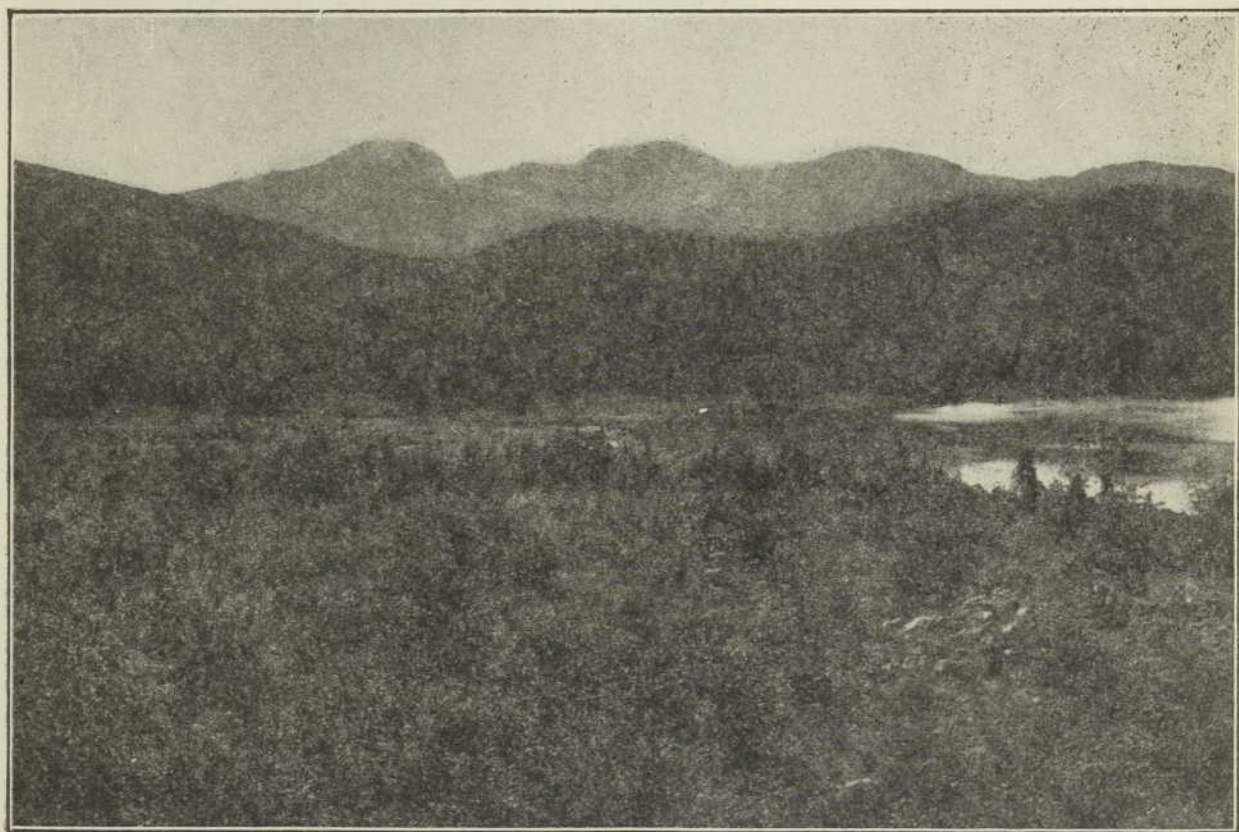
LES CANTONS DE L'EST.





Cliché Raoul Blanchard.

PL. XXVI. Le Serpentine Belt. Mont Orford, du Sud-Ouest, et le lac Orford.



Cliché Raoul Blanchard.

PL. XXVII — Le Serpentine Belt. Mont Caribou; extrémité Sud du lac Noir, près Coleraine. Raideur des pentes.



Cliché Canadien National.

Pl. XXVIII. — Rive Ouest du lac Memphremagog; l'Owl Head.



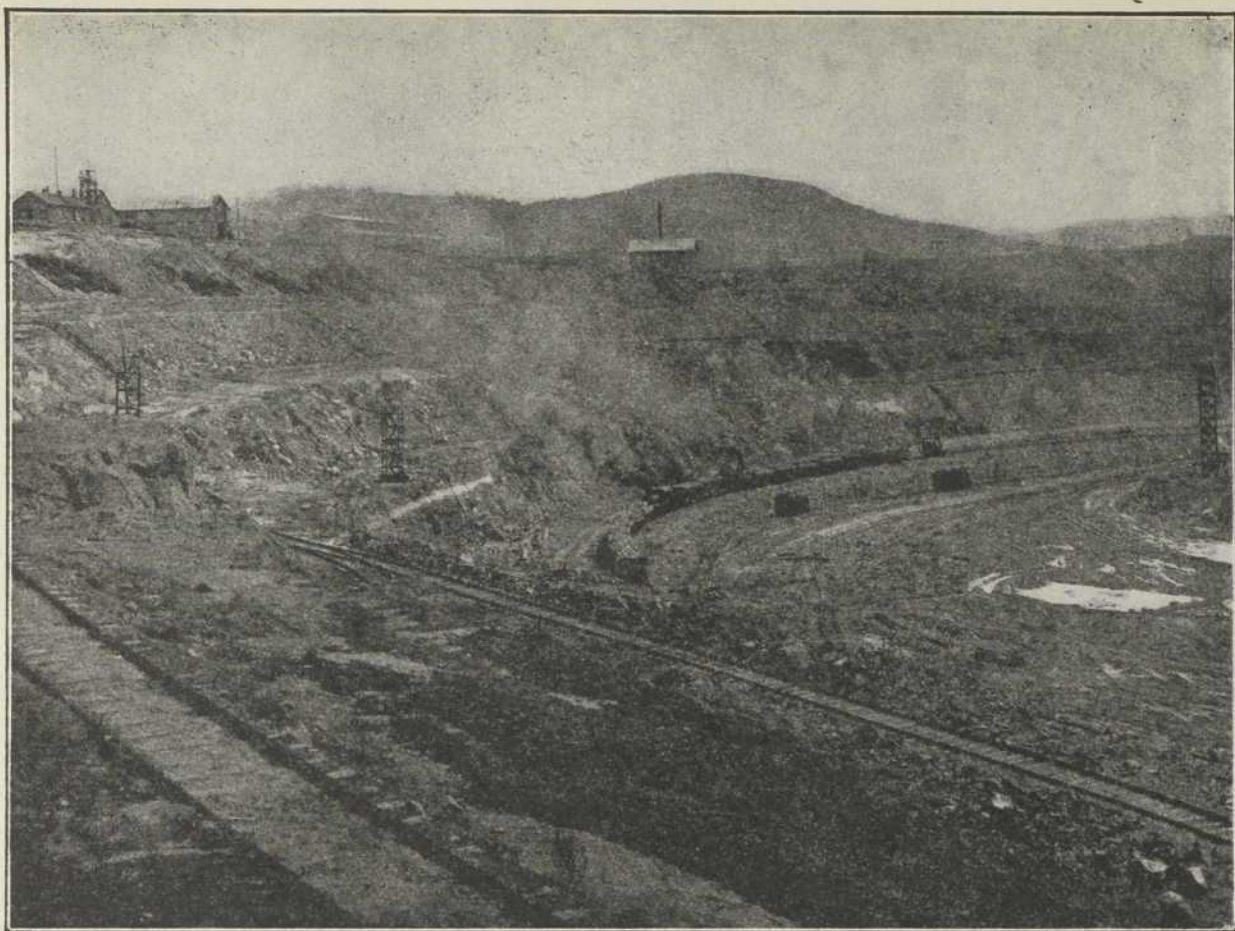
Cliché Canadian Pacific.

PL. XXIX. — Nord Hatley. Collines de la rive Ouest du lac Massawippi.  
Maisons de tourisme.



Cliché Canadian Pacific.

PL. XXX. — Le flottage du bois sur le Saint-François.



Cliché Canadian Pacific.

PL. XXXI. — La grande carrière d'amiante à Asbestos.



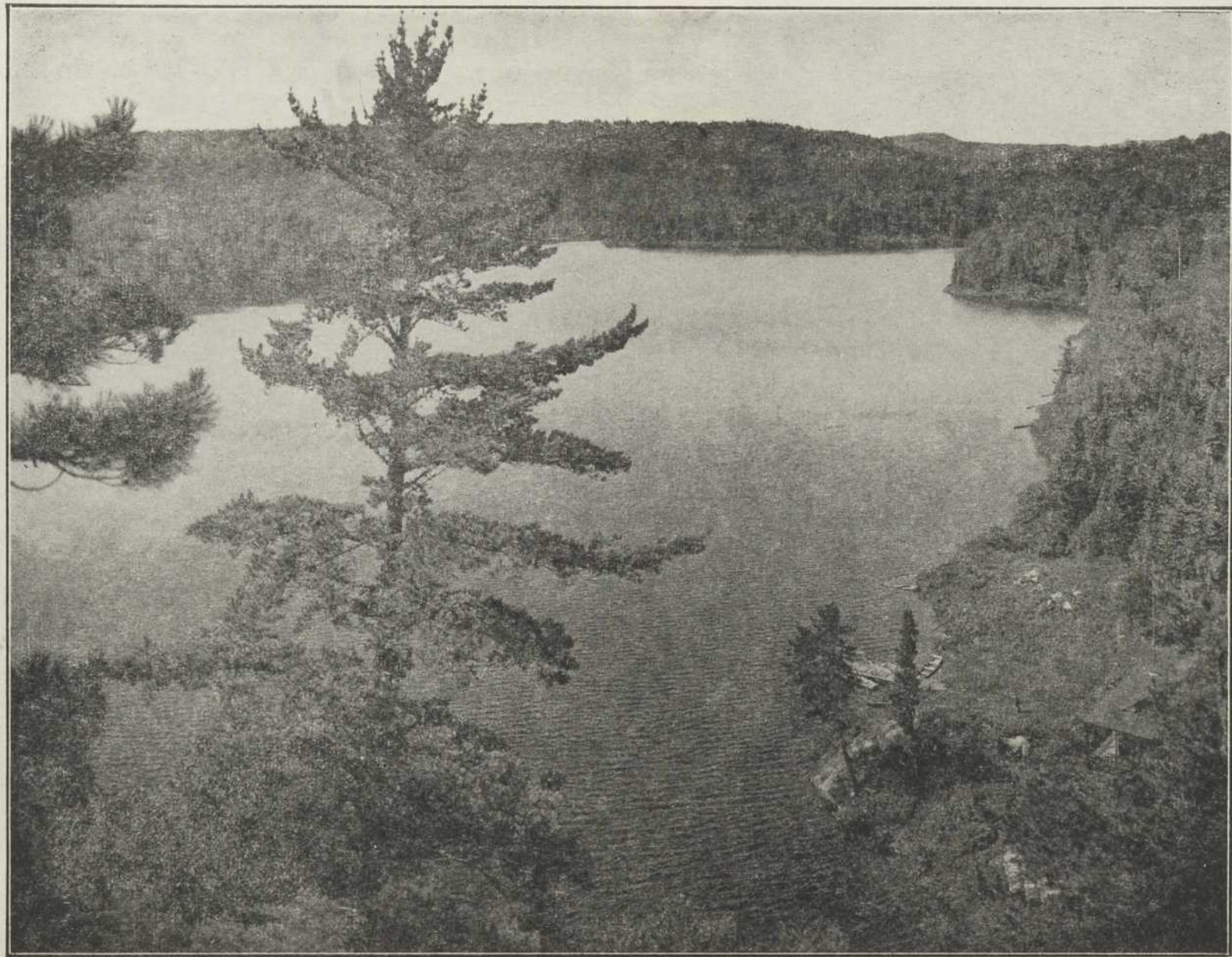
Cliché Canadian Pacific.

PL. XXXII. — Sherbrooke. Descente de la rue King vers le Saint-François,  
au carrefour de la rue Wellington.



Cliché Livernols (Québec).

PL. XXXIII. — L'auge de la Jacques-Cartier à Tewkesbury, enfoncée dans la plate-forme et engorgée de terrasses.



Cliché S. J. Hayward (Montréal).

PL. XXXIV. — Un lac de la Mauricie, enfoncé dans la plate-forme. Forêt épaisse: club de pêche.



Cliché Interprovincial Airways.

PL. XXXV. — La Tuque. Au premier plan, bosse du verrou et chute. La ville et l'usine sur une haute terrasse; en arrière, la plate-forme appalachienne.



Cliché Canadian Airways.

Pl. XXXVI. — Shawinigan en 1927. Au premier plan, le verrou et ses encoches; dessous, la Centrale  
On distingue les deux quartiers superposés

## LES CANTONS DE L'EST.

**S**UR la rive droite du Saint-Laurent, au-delà des étendues un peu mornes de la plate-forme de Québec, le sud-est de la province est une région originale par son relief varié, son pittoresque, son activité à la fois agricole et industrielle, enfin par la concurrence que s'y sont livrée les deux races qui peuplent le Canada. Il s'agit des Cantons de l'Est, c'est-à-dire de l'ensemble de comtés qui vont des frontières américaines à la plaine du fleuve, de Missisquoi à la Beauce et à Dorchester, ceux-ci étant compris dans la région dont ils font partie à tous les points de vue.

*Le relief.* Le trait principal de ce relief, c'est la présence d'une nouvelle plate-forme sensiblement plus élevée que celle de Québec et qu'on peut appeler la plate-forme appalachienne puisqu'elle s'étend sur les plis qui sont la prolongation des Appalaches américaines. Cette plate-forme représente elle aussi une surface d'érosion, c'est-à-dire qu'elle a été façonnée par les eaux courantes tout comme la plate-forme de Québec; mais elle est sensiblement plus ancienne que cette dernière. Remarquablement développée vers l'est, du côté de l'ouest elle est souvent accidentée de collines.

Ces collines s'ordonnent suivant une orientation rubannée qui évoque d'anciens plis parallèles. Il s'agit en effet des anciens plis appalachiens; les parties restées en saillie représentent des rubans de roches dures épargnées par l'érosion. Les collines sont donc un relief résiduel, c'est-à-dire résultant de la dénudation de hauteurs beaucoup plus élevées jadis. Elles sont disposées en plusieurs

rangées: une rangée occidentale qui domine la plate-forme de Québec, une rangée de roches très résistantes qu'on appelle le « Serpentine Belt » et qui donnent un relief de Québec: vallées de la Chaudière, de l'Etchemin, du centre qui forme une longue crête de granit; un groupe de l'est, qui se coagule sur la frontière du Maine en une épaisse cloison montagneuse; là est le mont Gosford, 3,875 pieds, le plus haut sommet de la région. Enfin, vers le sud, des protubérances d'origine éruptive, continuation des collines montréalaises, forment le mont Brome et le mont Mégantic.

D'autre part, la plate-forme appalachienne est crevée de vallées qui se raccordent au niveau de la plate-forme de Québec: vallée de la Chaudière, de l'Etchemin, du Saint-François et de ses affluents. Enfin, le contact des Cantons de l'Est et des pays du Saint-Laurent s'effectue par une petite bande fortement disséquée, une houle de collines empâtées de moraine et de dépôts fluviaux: c'est le *Piedmont*, région de transition qui offre à l'homme des ressources variées.

L'influence des glaciers n'a pas manqué de s'exercer sur cet ensemble de reliefs. Ils ont déposé à la surface de la plate-forme et dans les vallées des épaisseurs plus ou moins considérables de moraine qui donnent souvent des terres fertiles grâce à la composition variée du sous-sol auquel ces éléments ont été arrachés. Aux abords des collines, ils ont fortement creusé des excavations dans lesquelles nichent aujourd'hui les charmants lacs qui parsèment leurs abords: lacs Memphremagog, Massawipi, Brome, Orford, etc. Enfin, lors de l'invasion de la mer Champlain, des dépôts d'alluvions se sont étalés dans les vallées, formant les fertiles « terres de pointes ».

Ces conditions ne sont pas défavorables. Le relief fait que les marais sont rares. Les sols comportent une

moraine de fond variée, peu de sable; les terres de pointes sont excellentes. Enfin, le long du piedmont, un heureux mélange de sols donne d'excellentes conditions agricoles.

Or, les conditions climatiques ne sont pas non plus restrictives. Il peut faire très froid l'hiver, mais les étés sont chauds; la période végétative dure de 125 à 150 jours, ce qui assure la maturation de plantes déjà délicates. Les précipitations sont abondantes et bien réparties; un épais manteau de neige protège l'hiver les plantes contre le gel. Les Cantons de l'Est sont le domaine d'une superbe végétation, celle des Bois Francs. A tous points de vue, ils apparaissent comme une région bien douée.

#### L'AGRICULTURE.

Il était heureux que le pays présentât ainsi des ressources, car sur lui pesait la difficulté de communications malaisées. Les rivières coupées de rapides ne sont pas navigables et les lignes de collines présentent des obstacles au passage. Il est curieux que cette région bien douée soit restée complètement vide jusque vers la fin du XVIIIe siècle.

L'agriculture qui débutait dans ce territoire isolé ne pouvait demander ses premières ressources qu'au bois. Les cendres des arbres brûlés fournissaient le *salt* que l'on transportait à dos d'homme vers le Saint-Laurent; le sucre d'érable a été de bonne heure une production de choix. Il est remarquable que les Cantons de l'Est soient restés de beaucoup le premier producteur de sucre de la province, surtout en Beauce; on peut même dire: le premier producteur d'Amérique. La vente du bois, d'autre part, continue; elle reste active dans la plupart des comtés. Cependant, l'essentiel de l'agriculture moderne est représenté par les spéculations sur les animaux. Cet élevage a été inauguré par les Anglais exploitant

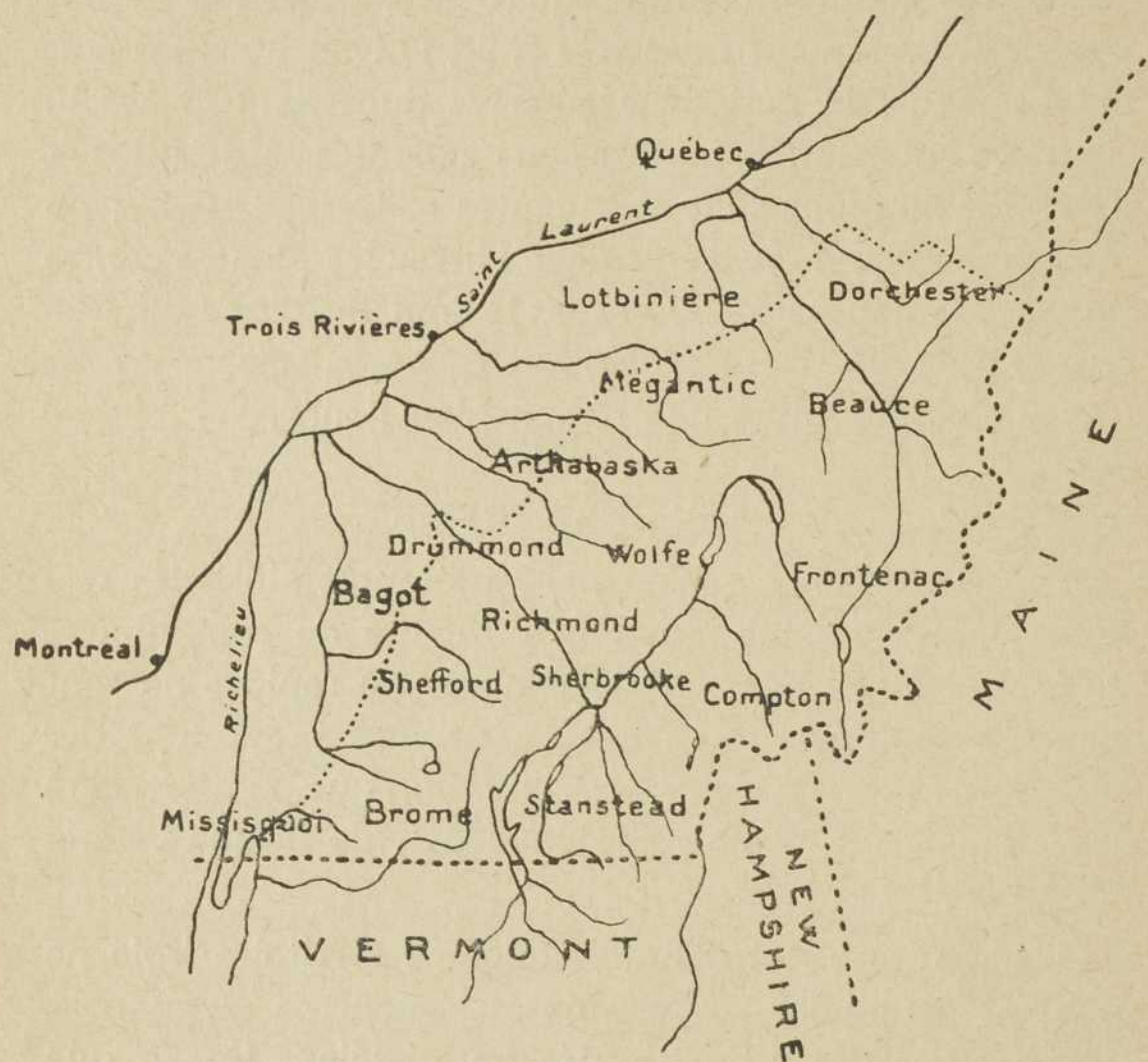


FIG. 6. — Les Cantons de l'Est dans la Province de Québec (1:2.500.000e).

dès leur arrivée les *Beaver Meadows* des vallées; dès 1865, une fromagerie fonctionnait dans Missisquoi. Pour la densité des vaches laitières, les Cantons de l'Est sont en tête de la province. La répartition est d'ailleurs inégale: elle est plus considérable dans les comtés restés longtemps anglais que dans la partie plus française. On compte 211 têtes de gros bétail par 100 habitants dans Brome contre 66 dans Dorchester. Ces animaux, remarquablement sélectionnés aujourd'hui, sont des fournisseurs magnifiques de produits laitiers: lait, crème et, surtout, beurre. La répartition des porcs suit la même ligne; ils sont plus abondants et de plus grand profit au sud qu'au nord. Le mouton présente une densité inverse, restée plus fournie dans les comtés de colonisation française que vers le sud. Enfin, des élevages secondaires présentent un vif intérêt, avec les volailles fréquemment produites, tandis que les comtés français ont remporté quelque succès et pas mal de déboires dans l'élevage des renards.

En revanche, les céréales sont de plus en plus délaissées, ce qui est signe d'une agriculture vraiment évoluée; il est curieux que les Anglais leur gardent plus de tendresse que ne le font les Français. Les pommes de terre cultivées un peu partout sont la grande spécialité du piedmont.

Les procédés de cette agriculture indiquent une véritable évolution agricole. Elle est due assurément à l'influence des Anglais, excellents éleveurs, mais dont le défaut est d'être moins laborieux que leurs compatriotes de langue française. Les Français sont plus ardents et plus aventureux; le grand handicap qui les empêche de pratiquer une agriculture plus coûteuse est la présence de leurs grandes familles. Il faut convenir pourtant que partout l'alimentation du bétail devient rationnelle, que les engrais chimiques sont de plus en plus répandus et

que des assolements scientifiques sont pratiqués. Aussi, les rendements sont-ils toujours supérieurs à la moyenne de la province, particulièrement au sud-ouest.

*Les variétés agricoles.* Cette agriculture présente d'ailleurs des aspects variés en fonction de la variété régionale. Les collines sont généralement adonnées de préférence à l'exploitation du bois, sauf dans la partie méridionale où les Anglais y pratiquent l'exploitation laitière. Le long de la plate-forme, le produit le plus rémunérateur est tantôt le sucre (chez les Français), tantôt les produits laitiers et le sucre, tantôt les produits laitiers et le porc. Enfin, le piedmont et les grandes vallées qui possèdent les terres les plus riches offrent une réjouissante variété et les résultats les plus substantiels.

### L'INDUSTRIE.

En même temps qu'un pays agricole bien doué, les Cantons de l'Est sont une région industrielle, la Nouvelle-Angleterre du Canada. Comme dans le domaine yankee du sud, les industries sont en effet éparpillées, actives, variées, à travers les Cantons. Les facteurs de cette industrie sont la présence de matières premières minérales, agricoles, de bois, l'utilisation de l'énergie hydraulique, la présence d'une solide main-d'œuvre. Si cette activité a tardé à s'éveiller, le manque de transports en était responsable. C'est l'établissement des voies ferrées qui a déclenché le mouvement, et d'abord l'ouverture du Grand-Tronc de 1852 à 1853. Ce réseau s'est rapidement développé; il est cependant plus dense au sud qu'au nord: 2,86 milles de voies ferrées par 1,000 habitants au sud contre 1,9 milles au nord.

Dès que les voies ferrées eurent pénétré le pays, on s'est mis à l'utilisation des forces hydrauliques. Les

rivières présentaient, en effet, de véritables qualités. Leur profil est souvent brisé par les irrégularités du relief glaciaire et se prête ainsi à l'établissement de centrales. Il est vrai que le régime, s'il présente de l'abondance, est entaché d'irrégularité; heureusement, celle-ci est compensée au sud par la présence des lacs. En tout cas, on a réussi à installer des pouvoirs d'eau représentant 131,000 c. v. dont 90% appartiennent au réseau du Saint-François.

Trois types successifs d'industries se sont ainsi établis qui continuent d'ailleurs à coexister.

*Les types d'industries.* Il s'agit d'abord du bois. Les scieries sont moins nombreuses qu'autrefois, bien qu'elles continuent à fonctionner. Mais à côté d'elles, nous trouvons l'industrie du meuble développée en piedmont autour de Victoriaville; puis, une intéressante production de papier, principalement dans les usines d'East Angus et de Bromptonville. L'exploitation des ressources minérales est ancienne; elle a été fortement pratiquée dans le passé. On a tiré de l'or de la Beauce et de Compton, sans grand succès; l'extraction du cuivre ne fonctionne plus qu'à Eustis près de Sherbrooke. La grande ressource est l'amiante, mise en exploitation aux abords de Thetford dès que la voie ferrée a atteint le gisement (1878); aujourd'hui, les exploitations de Thetford, Black Lake et Asbestos peuvent donner 300,000 tonnes, soit 70% de la production mondiale.

Enfin, les textiles représentent la conquête la plus récente; leur présence est due à l'abondance de la main-d'œuvre canadienne-française. On travaille la laine à Sherbrooke, le coton à Magog, Sherbrooke et Drummondville, la soie à Richmond, Coaticook, Granby, Sherbrooke et surtout Drummondville, et ces usines de textiles occupent 14,000 personnes. La confection est venue se

joindre à cette production. Il faut encore ajouter çà et là et particulièrement à Sherbrooke le façonnage des métaux, du cuir et du caoutchouc. Au total, 30,000 personnes dans les Cantons de l'Est se consacrent au travail de manufacture; elles sont un peu moins nombreuses que les agriculteurs.

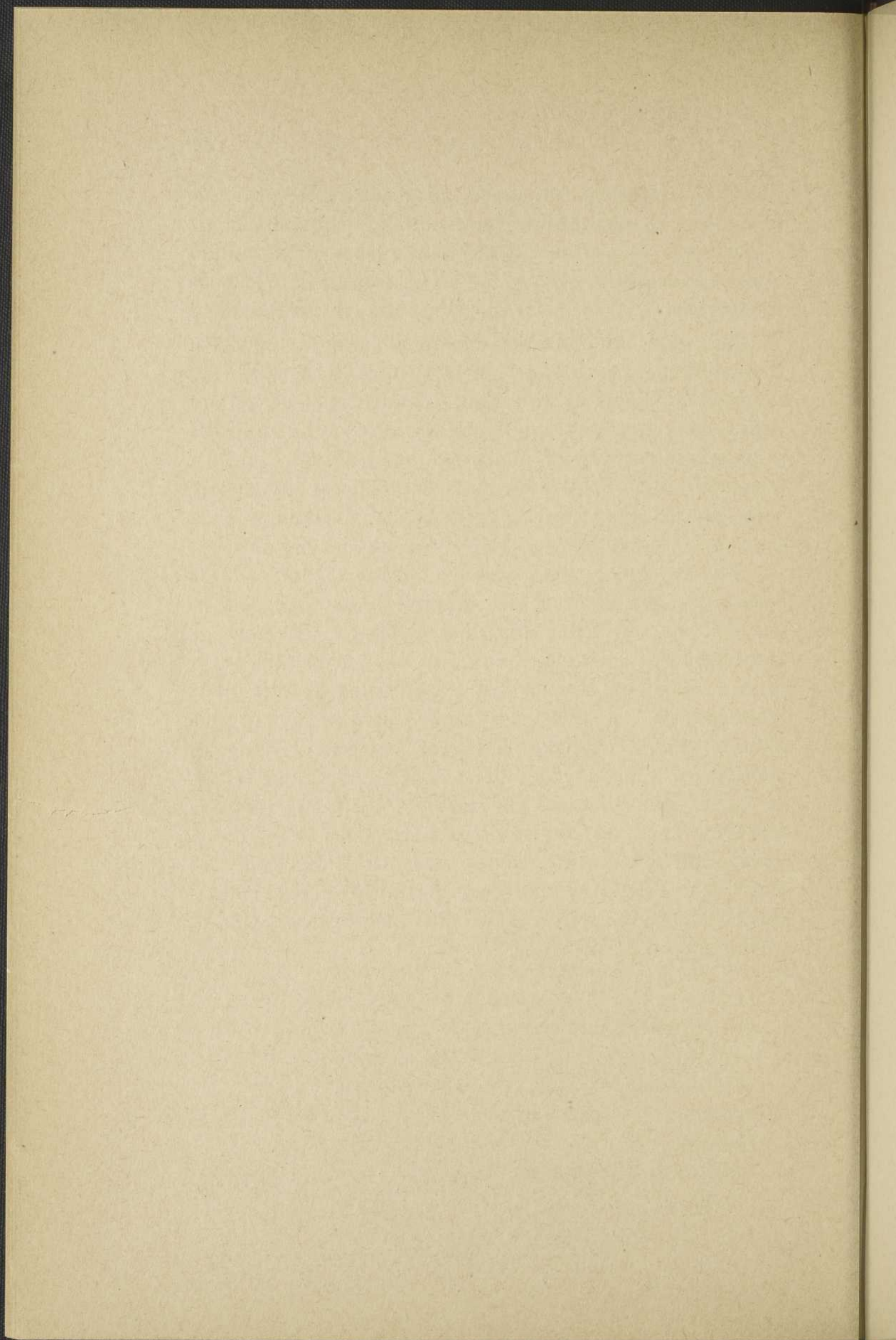
Des villes industrielles n'ont pas manqué de grandir dans les districts manufacturiers. Si Lac Mégantic, Asbestos, Cowansville, Coaticook, Victoriaville, Magog n'atteignent pas 10,000 habitants, Drummondville en a déjà 10,500, Thetford, 12,700, Granby, 14,000. Enfin, Sherbrooke est incontestablement la reine des Cantons de l'Est, pittoresquement installée au confluent de la rivière Magog et du Saint-François, et étageant sur les pentes l'agréable architecture de ses quartiers qui abritent 36,000 habitants.

#### LE PEUPEMENT.

Nous avons déjà constaté que le pays est longtemps resté vide, même d'Indiens. En 1790, seule la Beauce possédait un petit nombre d'habitants, 2,500 en tout. Or, c'est vers cette époque qu'ont pénétré par le sud dans les Cantons les Loyalistes quittant la Nouvelle-Angleterre. Les « townships » ont commencé à être organisés en 1796 et leur création a été longtemps gênée par les agissements de spéculateurs. L'essentiel du peuplement anglais a été fourni par un second flot américain, survenant vers 1820-1830, tari dès 1845, et qui a mis en place une race de colons pourvus des plus belles qualités. Cependant, le gouvernement anglais se préoccupait d'installer dans les Cantons une véritable colonisation britannique; pour cela, il procédait à l'ouverture de chemins: le chemin Craig en 1809, puis, les chemins Gosford, Lambton, Kennebec. Le long de ces routes vinrent s'éta-

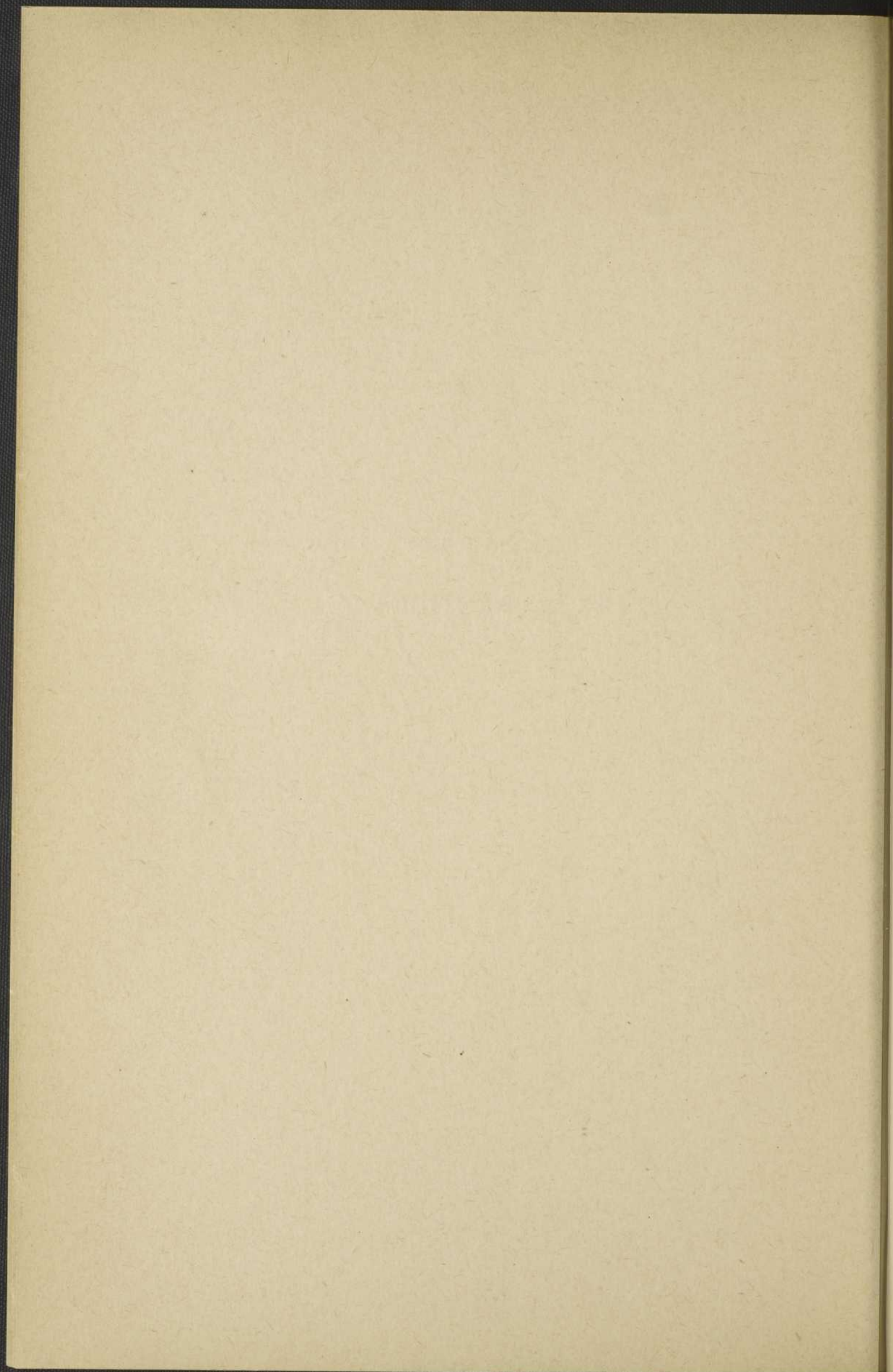
blir des Irlandais, quelques groupes d'Écossais, peu d'Anglais, et dès 1866, cette immigration cessait de s'alimenter. Il n'empêche qu'en 1851 les Britanniques avaient la majorité avec 57% ; en laissant de côté Beauce et Dorchester, ils formaient les deux-tiers du peuplement.

Mais déjà les Français étaient à l'œuvre, poussant irrésistiblement au départ de la Beauce, de Québec, du fleuve, de la plaine de Montréal. L'industrie en s'éveillant attira leurs solides travailleurs. Dès 1871, la majorité était passée entre leurs mains. La pénétration a continué irrésistible, non seulement dans les districts industriels, mais par une infiltration agricole qui a reflué jusque dans les districts les plus anglicisés comme le comté de Brome. En 1931, les Français formaient 84% de la population des Cantons. Les raisons de leur succès sont aisées à trouver. Elles sont dues d'abord à leur courage tranquille de pionniers, à ce qu'ils ont gardé plus longtemps que leurs concurrents les qualités de labeur et d'abnégation; à ce que leurs familles sont beaucoup plus abondantes. Les Anglais, en effet, présentent dans les Cantons de l'Est une natalité extraordinairement faible, ce qui prouve qu'ils ne comportent plus guère que des éléments âgés, les jeunes étant partis. En dépit d'une émigration vraiment intense vers les États-Unis, les Cantons de l'Est sont destinés à devenir à peu près totalement français; ils sont une des plus belles réussites de la race à travers la province.



CHAPITRE IX

LES LAURENTIDES.



## LES LAURENTIDES.

**D**E même que le long de leurs limites méridionales, les pays du Saint-Laurent sont dominés au nord par une nouvelle région plus élevée, celle des Laurentides; le climat, la végétation, le peuplement, les genres de vie, confirment l'originalité de ce nouveau domaine par rapport à celui du fleuve. Les limites sont d'ailleurs difficiles à tracer. Nous y avons groupé tout ce qui a été peuplé au départ du fleuve. Nous y comprenons ainsi le comté de Labelle, peuplé par des gens montés de la plaine de Montréal et nous étendons ces Laurentides à l'est jusqu'à la longitude de Québec. Soit une façade d'environ 170 milles de long, une profondeur qui représente à peu près 90 milles; en gros 16,000 milles carrés.

Dans la région ainsi envisagée, nous avons à distinguer les traits physiques, puis l'allure du peuplement, enfin, les genres de vie d'aujourd'hui.

## LES TRAITS PHYSIQUES.

*Le relief.* Les Laurentides se présentent, dans la partie que nous étudions, comme un dédale de collines et de vallées. Mais en escaladant le faite de ces collines, on reconnaît qu'elles s'ordonnent en une sorte de grand plateau; la tangence des sommets indique à coup sûr une ancienne plate-forme. Cette plate-forme apparaît d'ailleurs bien conservée dans l'intérieur, où il s'agit d'un vrai plateau. Du moment que cette plate-forme est composée de roches très variées, dont les affleurements

se succèdent avec une fréquence déconcertante, on comprend tout de suite qu'il s'agit encore d'une surface d'érosion. Et comme cette surface est à la même altitude que la plate-forme appalachienne des Cantons de l'Est, que ses rapports avec les pays du fleuve sont identiques, on voit qu'il s'agit d'un prolongement septentrional de la plate-forme appalachienne reconnue au sud du fleuve. Comme elle, elle porte çà et là des collines beaucoup plus élevées qui bossuent l'ancienne surface rectiligne: c'est le cas du mont Tremblant et aussi du pâté montagneux du parc des Laurentides.

Cependant, on constate que la plate-forme est ici plus abîmée, plus disséquée que sa sœur des Cantons de l'Est. Les roches sont pourtant plus dures dans l'ensemble; il s'agit donc d'un instrument d'érosion plus puissant. Cet instrument, il faut le chercher dans une action plus efficace des glaciers, qui ont subsisté plus longtemps ici, dans ces régions septentrionales. Le plateau est tout troué de belles vallées en auge. Ces vallées sont une succession d'ombilics et de verrous. Les plus beaux de ces verrous, qui sont des barres de roches dures jetées au travers des vallées et déterminant à l'arrière la cavité d'un ombilic, se découvrent le long de la rivière la plus puissante, à laquelle correspondait jadis le glacier le plus épais. Nous découvrons ainsi le long du Saint-Maurice les remarquables verrous de La Tuque, de Grand'Mère, de Shawinigan. D'autre part, l'action de ces glaciers se révèle encore par le nombre énorme de lacs: lacs plus profonds et plus restreints aux abords des plaines du Saint-Laurent, lacs extraordinairement vastes et ramifiés, mais beaucoup moins profonds, vers l'intérieur.

Enfin, les terrasses provenant de l'invasion de la mer Champlain obstruent un grand nombre de vallées et se superposent sur leurs flancs; ces terrasses sont ici formées

avant tout de sable, l'argile n'apparaissant qu'au débouché vers la plaine, par exemple aux abords de Shawinigan.

*Le climat.* Les traits du climat ne sont pas moins caractéristiques, puisqu'il s'agit d'une région plus septentrionale et plus élevée. Il faut distinguer d'ailleurs entre la périphérie méridionale et l'intérieur. La première n'est vraiment pas plus froide que la plaine de Joliette; mais l'intérieur est très rude; on a vu  $-60^{\circ}$  à Obidjuan. De même, la périphérie reçoit beaucoup de neige. Ste-Agathe-des-Monts a le privilège d'en collectionner une moyenne de 15 pieds par an. Cette neige, d'autre part, tient longtemps; le suaire de neige dure vingt-deux à vingt-trois semaines à Stoneham, derrière Québec; il demeure encore dix-sept semaines à Mont-Laurier. Ce phénomène laisse prévoir l'allure des étés.

Les étés, en effet, présentent des chaleurs aussi fortes que celles de la plaine, et parfois mêmes supérieures. Mais en même temps, au moins à l'intérieur, des gelées peuvent se glisser au milieu de ces hautes températures à peu près chaque mois. Seule la périphérie en est à peu près exempte pendant dix semaines, ce qui permet à des plantes robustes d'accomplir leur cycle. Comme, d'autre part, le maximum des pluies se produit en été, les conditions sont favorables à la végétation.

Cette végétation est surtout forestière. Les Laurentides sont une majestueuse forêt. On compte que 86% du sol sont en bois dans le bassin du Saint-Maurice. Ces forêts présentent une allure différente au nord et au sud; au nord du  $47^{\circ}$ , des conifères et avant tout l'épinette qui, avec le bouleau à canot, couvre  $4/5$  du territoire. En revanche, les Laurentides habitées, c'est-à-dire la périphérie méridionale, comptent plus de feuillus que de conifères et les espèces sont beaucoup plus nombreuses.

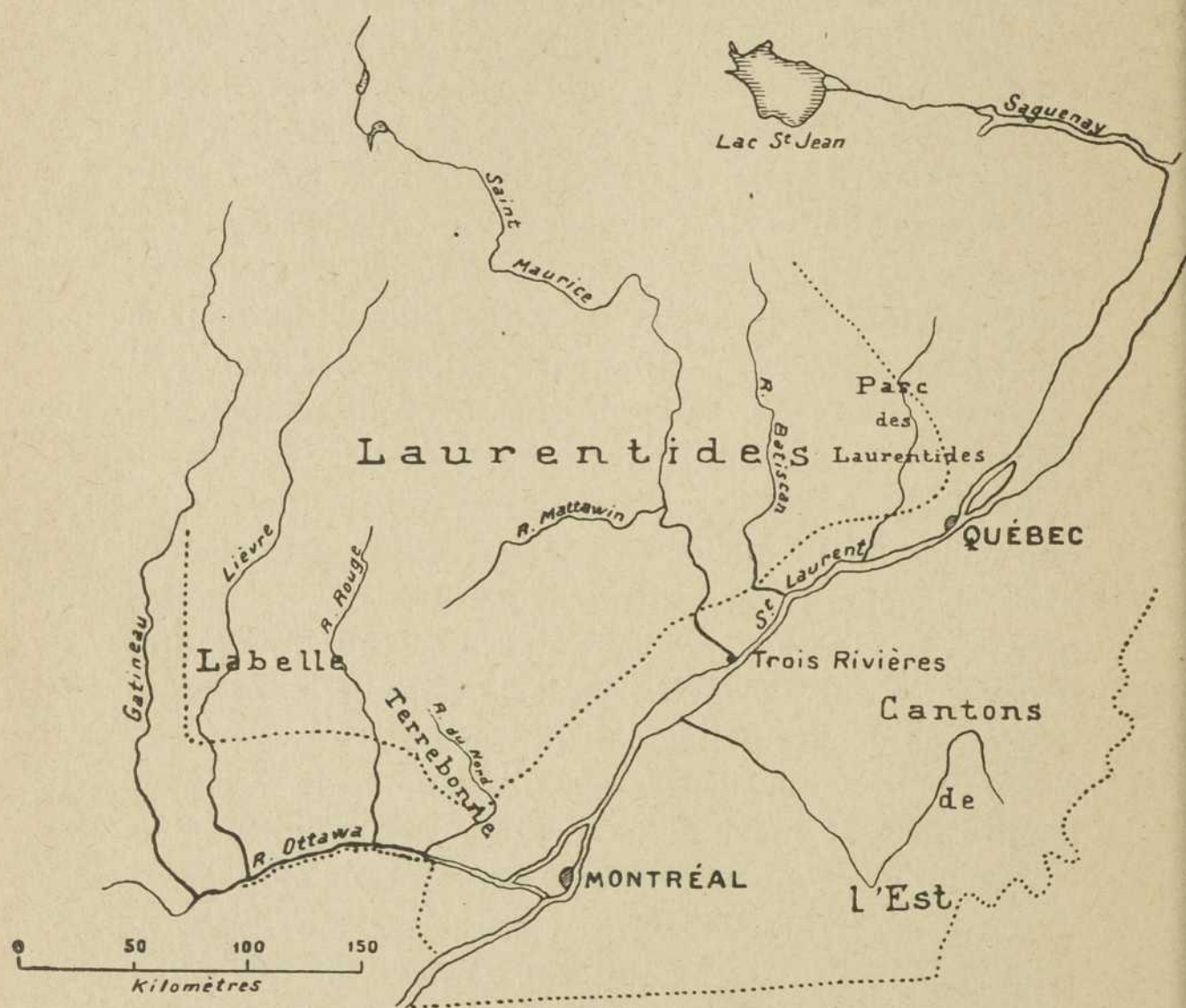


FIG. 7. — Les Laurentides dans le Centre de la Province de Québec.  
Le pointillé indique les limites de la région.

## LE PEUPEMENT.

La région se présentait comme assez rébarbative aux premiers colons. Elle possédait bien des fourrures, et les traitants dès le XVII<sup>e</sup> siècle couraient à travers les solitudes. Il faut convenir pourtant que les rares postes de traite qu'ils ont installés n'ont pas donné naissance à des groupes de peuplement.

Ce sont des cultivateurs-défricheurs qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, délaissant les terres de la plaine jugées trop remplies, ont commencé à grignoter la lisière. Un semis d'Irlandais s'est installé vers 1820-1830 au rebord méridional des Laurentides avec quelques Français. L'élan est venu des entrepreneurs de bûcherage qui ont effectué, d'ailleurs sans songer à une colonisation, les premiers défrichements; les compagnies de bois, à partir de 1830, se sont déchaînées vers l'intérieur au départ de la vallée de l'Ottawa. Le long du Saint-Maurice, les glissoires sur la rivière en 1852 ont permis une poussée identique; enfin, l'est s'est ébranlé à son tour.

Dans les clairières ainsi pratiquées, une colonisation spontanée d'élément français a commencé à noyer les rares établissements britanniques. Ces colons ont reçu un puissant encouragement lorsque des chefs véritables ont pris la tête du mouvement. Il s'agit du curé Brassard, fondateur de Saint-Michel-des-Saints; puis, de l'homme extraordinaire qu'a été le curé Labelle, dont l'activité prodigieuse a transformé l'ouest de la région. C'est lui qui a amené la voie ferrée à Saint-Jérôme, l'a fait prolonger jusqu'à Mont-Laurier, qui a guidé les colons dans le nord de Terrebonne et dans l'actuel comté de Labelle. Ces encouragements ont manqué dans l'est où la colonisation n'a guère fait de progrès; le fait le plus étrange est que l'immense domaine de la Mauricie est resté à peu

près vide, bien que ses qualités physiques valent largement celles du reste de la région.

Cette poussée a été d'ailleurs entravée par un intense mouvement d'émigration. On a pu calculer qu'au moins 60,000 personnes avaient quitté les Laurentides depuis cinquante ans pour les Etats-Unis et pour Montréal. Ce piétinement démographique aurait été plus accusé encore sans l'introduction de l'industrie. Celle-ci, comme dans les Cantons de l'Est, est due à l'apparition des voies ferrées qui suscitent des aménagements hydro-électriques, d'abord à Saint-Jérôme, puis à Grand'Mère. Le travail herculéen accompli par Forman, à Grand'Mère, a préparé à son tour les grandioses aménagements de Shawinigan qui débutent en 1898; de là, procède également l'organisation industrielle de La Tuque. C'est cette poussée industrielle qui a soutenu le peuplement et qui a permis aux Laurentides de grouper aujourd'hui 170,000 habitants.

#### LES GENRES DE VIE.

Dans cet immense domaine forestier, il était naturel que le travail du bois tint une large place. Aujourd'hui encore, il fait vivre plus d'habitants que l'agriculture, l'industrie, le tourisme.

*Le travail du bois.* La forêt est aujourd'hui rationnellement exploitée grâce aux efforts du gouvernement et à la compréhension dont font maintenant preuve les compagnies de bois. La dévastation est soigneusement proscrite, le fléau des incendies est efficacement combattu. Ainsi les ressources se trouvent intelligemment utilisées.

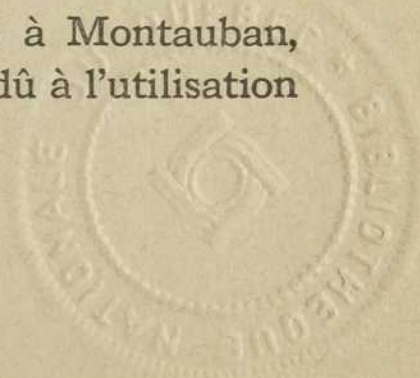
Il y a d'abord le bûcherage qui s'effectue dans chaque paroisse. Presque partout, le bois donne ainsi aux habitants leur principal profit. Il s'agit d'abord du bois de feu,

écoulé vers la plaine, d'une grande quantité également de bois de pâte; presque tous les cultivateurs, suivant leur expression imagée, font de la « pitoune ». Enfin, il reste ça et là du bois de sciage qui est intelligemment exploité.

D'autre part, il faut mettre en bonne place les profits des chantiers. On peut estimer que chaque automne 40,000 hommes environ s'enfoncent dans l'intérieur pour le travail en forêt; c'est 8 à 9/10 des hommes disponibles dans les Laurentides. Un certain nombre retournent encore à la drave au printemps. Les salaires gagnés dans les chantiers sont un des éléments essentiels du genre de vie.

*L'agriculture.* Ainsi étreinte par le bois, l'agriculture présente un état plutôt médiocre. Cependant, les conditions physiques, comme nous l'avons vu, sont suffisantes; d'autre part, cette agriculture possède, à proximité, des marchés: ceux des plaines du Saint-Laurent, des centres industriels qui sont tout proches, celui des chantiers qu'ils se réservent exclusivement, celui des touristes. Mais l'état d'esprit est celui d'hommes des bois que l'agriculture n'intéresse guère, bien qu'ils n'aient pas mauvais esprit. On vend à l'est des pommes de terre et du sucre; le principal produit est celui qui dérive du lait. On peut souligner quelques honorables réussites. Au rebord méridional, certaines paroisses pratiquent une agriculture fort convenable; Saint-Félix de Valois s'est fait une spécialité de la volaille. Le groupe du nord-ouest autour de Mont-Laurier sait utiliser les engrais chimiques et paraît déjà prospère. Tout cela indique que le mal dont souffre l'agriculture n'est pas irrémédiable.

*L'industrie.* Tout ce qui ne ressort pas à l'énergie hydro-électrique est presque insignifiant. On extrait du granit à Rivière-à-Pierre et à Guenette; à Montauban, du zinc et du plomb. Mais l'essentiel est dû à l'utilisation des rivières.



Celles-ci présentent en effet des caractères favorables: de fortes pentes, 150 pieds au Rapide Blanc, 148 à Shawinigan; une abondance très satisfaisante due à la puissante humidité de la région. Cependant, le régime était jadis fort irrégulier; le débit du Saint-Maurice pouvait passer de 5,200 à 180,000 pieds cubes. On a donc effectué une régularisation. Le barrage de Manouane de 1912 emmagasine 16 milliards de pieds cubes; le barrage Gouin (1917), suscitant un énorme lac de 300 milles carrés, retient 160 milliards de pieds cubes; celui de la Mattawin, encore 33 milliards. L'étiage du Saint-Maurice est ainsi passé de 5,200 à 18,000 pieds cubes; c'est là un résultat magnifique.

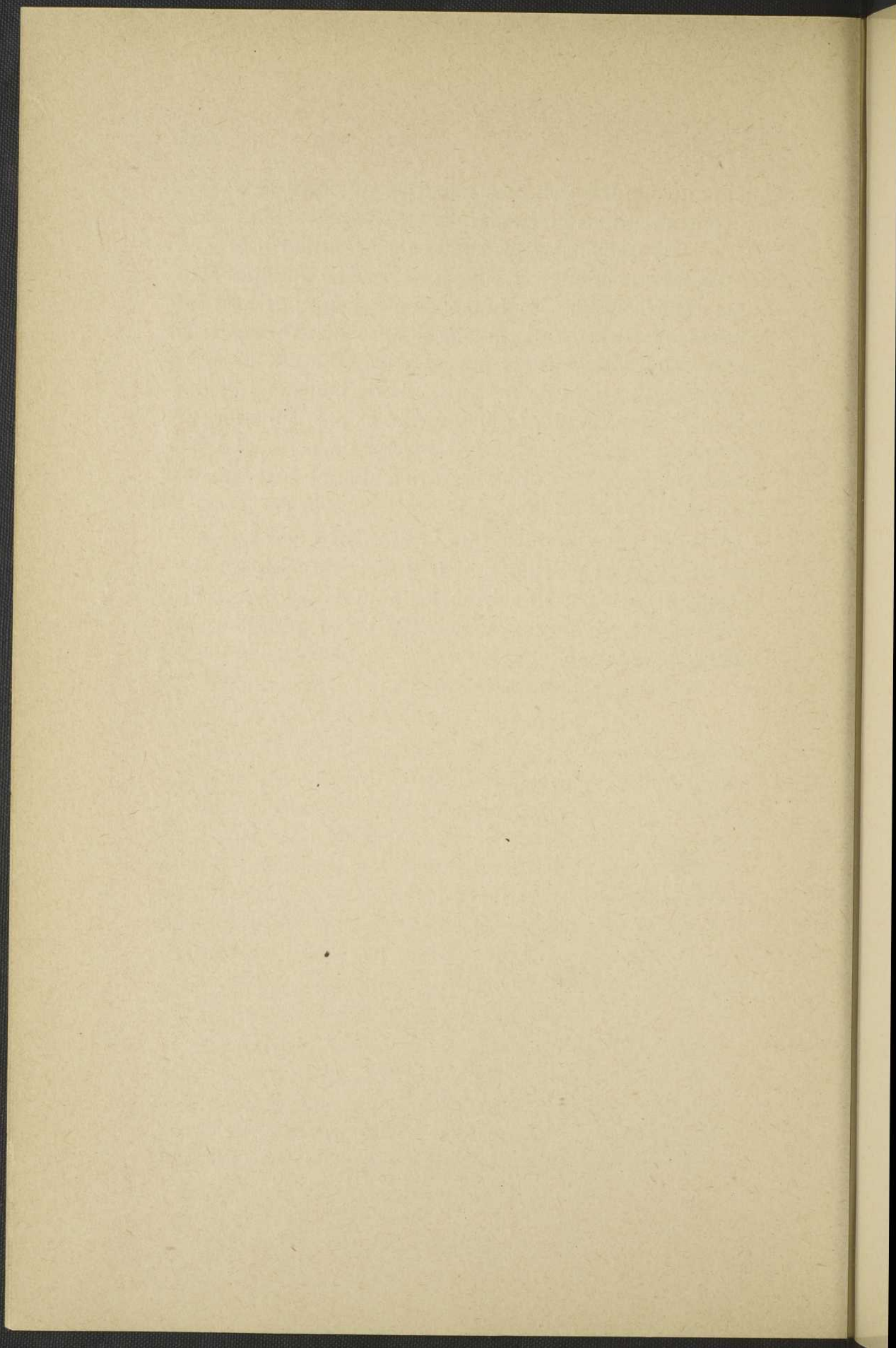
On dispose ainsi d'une foule de petites centrales; mais les plus grosses sont celles du Saint-Maurice. Le Rapide Blanc développe 200,000 chevaux, La Tuque, 222,000; Grand'Mère, 188,000; Shawinigan, 278,000. L'on dispose ainsi d'une véritable abondance d'énergie, telle que l'on peut largement en exporter.

Ainsi ont pu se constituer de grosses usines, consacrées avant tout au papier. C'est Saint-Raymond, à l'est; Mont-Rolland, à l'ouest; Saint-Jérôme, aux industries variées; La Tuque et Grand'Mère, avec leurs énormes papeteries; enfin, Shawinigan qui à sa papeterie ajoute la production de l'aluminium, du carbure, de produits électro-chimiques, de carborundum, de textiles. L'industrie fait vivre ainsi 50,000 personnes dans les Laurentides et a suscité leurs rares villes, La Tuque, Saint-Jérôme et Grand'Mère, 8,000 habitants; Shawinigan, 20,000.

*Le tourisme.* Une nouvelle ressource est enfin apparue, c'est celle qui tire des profits de la beauté du pays: ses collines, ses lacs, ses forêts, son frais climat d'été. Ce tourisme, faute de voies ferrées, s'est peu développé à l'est; de Québec à la rivière Maskinongé, on ne compte

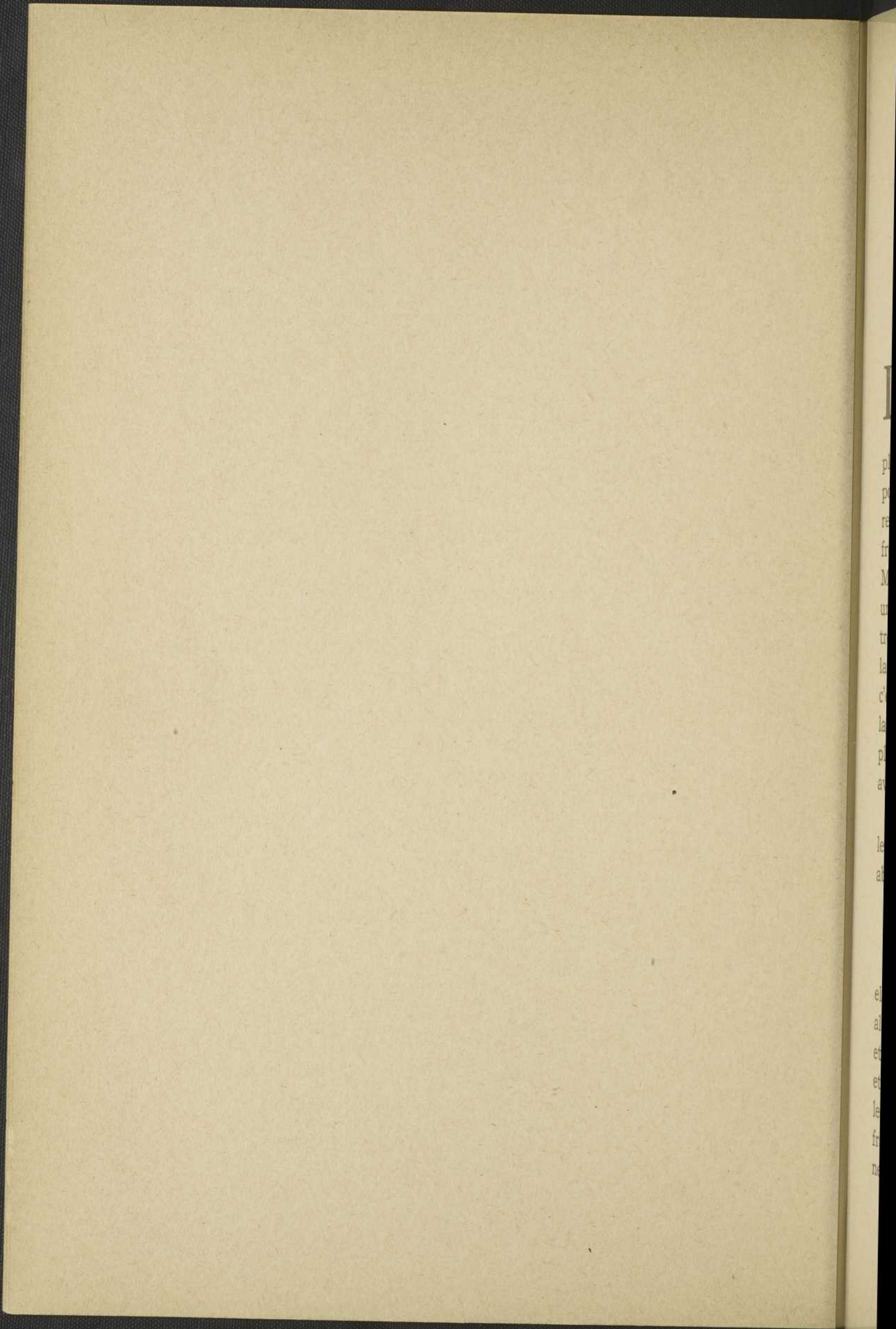
guère que 5,000 estivants à séjourner quelques semaines. Au contraire, dans l'ouest, grâce à la voie ferrée amenée par le curé Labelle, la proximité de Montréal aidant, il est possible de dénombrer une quarantaine de mille estivants sans compter les hôtes de week-end; il est des paroisses de Terrebonne qui reçoivent plus d'hôtes d'été qu'elles n'ont d'habitants permanents. D'autre part, la présence du chemin de fer a permis de lancer les sports d'hiver tout le long de la voie ferrée et particulièrement autour de Sainte-Agathe. Les profits de cette poussée touristique commencent à s'inscrire en bonne place à côté de l'agriculture et du bois.

Mais l'on constate ainsi que la prospérité des Laurentides vient de ce qu'elles sont une sorte de dépendance, de colonie, de la région voisine, celle du fleuve. Les Laurentides sont un peu la cendrillon de la province de Québec.



CHAPITRE X

LA PLAINE DE MONTRÉAL



## LA PLAINE DE MONTRÉAL.

**L**ES régions basses et plates de la région du Saint-Laurent se continuent à l'amont de Sorel par un district plus bas et plus plat encore: il s'agit de la plaine où est installée la grande ville de Montréal. Nous pouvons la pousser jusqu'aux premières pentes des Laurentides, à celles des Cantons de l'Est, enfin jusqu'à la frontière américaine. Mais dans ce domaine, la ville de Montréal fait un trop gros morceau pour ne pas exiger une étude distincte, dans laquelle nous incluerons les trois îles qui avoisinent la métropole. Cette enclave exclue, la plaine de Montréal mesure environ 3,800 milles carrés; c'est donc une unité assez exigüe, le tiers de la Gaspésie, la moitié des Cantons de l'Est. En revanche, elle est plus peuplée que tous les autres territoires de la province, avec environ 300,000 habitants.

Cette région peu étendue est, en effet, favorisée à tous les points de vue. Le peuplement a donc été précoce et abondant.

## LES CONDITIONS PHYSIQUES.

*Le relief.* L'aspect de la plaine est celui d'une mer; elle est en effet basse et plate, et présente partout une altitude inférieure à 250 pieds. Cependant, il existe çà et là des fragments plus élevés: des terrasses marines et aussi des collines. Ces dernières comprennent à l'ouest les bosses de Rigaud et d'Oka, qui représentent des fragments isolés du socle laurentien; puis les cinq collines montréalaises dont la plus haute est celle d'Ya-

maska qui se hausse à 1,370 pieds. Enfin, au sud, les bosses de Covey Hill atteignent 1,100 pieds, avant la frontière.

Dans la partie basse, un manteau de dépôts morainiques revêt presque partout le socle rocheux. On peut l'évaluer à une épaisseur moyenne de 50 pieds vers le centre; mais la tranche diminue vers les bords. Quant au socle rocheux, il représente une sorte de large gouttière légèrement relevée vers les bords. La surface en est partout à peu près plane, bien que des failles nombreuses puissent être observées vers l'est; le fait que ce socle disloqué a été ainsi aplani indique clairement qu'il s'agit d'une pénéplaine. En effet, nous avons affaire ici à la continuation de la plate-forme de Québec; mais dans ce secteur elle n'a pas été relevée; d'autre part, elle est *bifide*, c'est-à-dire qu'elle envoie deux prolongements, l'un vers le haut Saint-Laurent, l'autre vers le lac Champlain.

Quant aux collines, celles de Covey Hill représentent l'extrémité des Adirondacks; elles sont donc équivalentes des bosses précambriennes d'Oka et de Rigaud. Au contraire, les collines montérégiennes représentent autant d'anciennes bouches éruptives, soit des cheminées volcaniques encore gorgées de lave, soit des bosses de produits éruptifs qui ne sont pas venus au jour. Si elles se dressent au-dessus de la plaine, c'est qu'elles ont opposé à l'érosion une résistance particulièrement tenace; elles sont donc *résiduelles*, comme les crêtes des Cantons de l'Est. Elles ont d'ailleurs été façonnées, poncées et abattues par la glace.

Les glaciers ont abandonné un sol de moraine qui aujourd'hui n'apparaît plus guère que sur la lisière. Ce qui tient le plus de place à la surface, c'est l'argile Champlain, déposée dans la mer postglaciaire; elle est surtout

abondante au sud du Saint-Laurent et présente les étendues les plus planes. Cette terre forte est excellente lorsqu'elle est bien drainée. Il existe aussi des sables, localisés vers les rebords, surtout le long des Laurentides; puis des traînées sableuses accrochées aux collines et qui représentent des talus sous-marins déposés dans la mer Champlain par les courants de marée gênés par la présence des îles qui leur faisaient obstacle.

*Les eaux.* Sur cet ancien fond de mer à peine exondé, des rivières abondantes convergent vers l'ancienne dépression, voisine, du lac Saint-Pierre: Ottawa, Saint-Laurent, Richelieu et leurs affluents. La plaine est un assemblage de *mésopotamies* complexes que limitent les chenaux glissés entre les collines. En s'installant à la place de la mer, ces cours d'eau n'ont pas toujours retrouvé leurs anciens lits; donc, tantôt ils se déploient sur une grande largeur, et parfois buttent sur une bosse de roche en place d'où ils dégringolent par des rapides; ils sont donc d'une extrême jeunesse. Nous avons dit que le Saint-Laurent dans la plaine de Montréal est le fleuve le plus jeune de la terre. Cette disposition présente des inconvénients et des avantages: inconvénients pour la navigation qui ont été graves autrefois et représentent encore une gêne; avantages pour l'industrie qui en extrait de remarquables quantités d'énergie.

*Le climat.* Enfin, le climat de la plaine est le moins rude de la province. Cependant, il présente d'assez fortes différences entre la périphérie et le centre; les maxima peuvent varier ainsi, à altitude égale, jusque de 15 degrés. Le caractère tempéré de la partie centrale est dû à la présence des nappes d'eau qui adoucissent les extrêmes de froid et de chaleur; de leur côté, les collines présentent des abris et sont moins sujettes aux gelées que les fonds. Ainsi, l'été est plus ardent que celui de Québec, bien

que les froids soient moins sensibles; le centre a l'avantage de présenter quatre mois à peu près exempts de gelée. Les précipitations sont abondantes, trente à quarante pouces suivant les localités, et elles ont le vif intérêt d'être admirablement réparties dans toutes les saisons. L'épaisseur moyenne de neige est d'environ quatre-vingts pouces; ce qui est important, c'est que le manteau de neige peut disparaître, au centre, au bout de douze semaines et que la durée la plus longue, vers le bord septentrional, ne dépasse pas dix-huit semaines.

#### LE PEUPEMENT.

Cette région favorisée a connu un peuplement précoce, non seulement dans l'île de Montréal, mais à travers la plaine; dès le XVII<sup>e</sup> siècle, des postes sont installés un peu partout le long du fleuve; le XVIII<sup>e</sup> siècle a vu la montée des hommes le long des rivières, sur le haut Saint-Laurent, le Richelieu, l'Ascension, la Yamaska. Enfin, la période 1760-1790 a vu la tache d'huile de l'occupation se glisser à travers les mésopotamies fluviales.

A partir de 1790 se produit une colonisation britannique qui va couler lentement jusque vers 1850. Ce sont d'abord des Loyalistes et des Américains, au moins jusqu'à la guerre de 1812, qui provoque le départ d'un certain nombre d'entre eux. Après 1815, arrivent des colons d'Europe, Ecossais aventurés à travers le sud-ouest, également des Irlandais. Cependant, ce peuplement n'a jamais été aussi dense que celui des Cantons de l'Est; en 1850, il ne donne que 41,000 têtes contre 200,000 Français. Ces derniers ont toujours été les maîtres.

Le phénomène le plus curieux cependant, c'est que cette population déjà si dense à une époque éloignée ne s'est pas accrue depuis trois-quarts de siècle. Il y a

moins d'habitants en 1931 qu'en 1861: 260,000 contre 272,000. On peut calculer que cette dépopulation, qui est avant tout rurale, représente en soixante-dix ans des pertes atteignant de 40 à 50% des effectifs. Là-dessus, les départs des Britanniques comptent pour 18,000; les Français sont donc les grands responsables de ce déchet. Leur forte natalité n'a pourtant pas connu d'éclipse et l'on peut calculer que sept paroisses, pour lesquelles on possède des chiffres complets, auraient à elles seules fourni un accroissement supérieur à 50,000 personnes. Sans émigration, la plaine devrait contenir plus de 2,000,000 de Français. Il s'agit bien, en effet, d'une émigration, que l'on décèle vers 1809, vers les Etats-Unis; plus tard, elle s'est dirigée particulièrement vers Montréal. De là vient que la densité rurale ne dépasse pas 50 au mille carré; sur un territoire de cette fertilité, il y en aurait 600 en Italie.

#### L'AGRICULTURE.

Les occupations de cette population ont d'abord été semblables à celles des habitants du lac Saint-Pierre: utiliser le bois, puis faire des céréales, puis vendre du foin. Il n'y eut qu'une exception, celle des Ecossais, grands éleveurs de bétail, et qui dès l'origine se consacrèrent aux spéculations zootechniques. Heureusement, la réaction est venue plus vite que dans la région voisine; d'autre part, la présence du gros marché, tout proche, de Montréal aidait à orienter l'agriculture vers des fins plus profitables et plus intelligentes. L'esprit, d'autre part, est meilleur; le goût de la coopération est vif; ajoutons que l'exemple des Britanniques disséminés à travers la plaine a été agissant.

Le progrès agricole n'est donc pas contestable: la plaine de Montréal est la région la mieux cultivée de la

province. L'égouttement a été poursuivi avec soin; on a appris de bonne heure à utiliser des engrais chimiques, et de 50 à 90% des agriculteurs les emploient dans les divers comtés; celui de Rouville en use 8 à 10,000 tonnes par an. Les soins au bétail sont intelligents; les bovins sont sélectionnés, nourris scientifiquement, et les rendements sont remarquables. Il n'y a que deux ombres au tableau: trop souvent avant la dernière guerre, beaucoup de fermiers étaient endettés et les exploitations sont trop grandes, ce qui est un héritage de la période du foin.

Un certain nombre de spécialités régionales peuvent être distinguées. Quelques îlots épars se consacrent encore avant tout à la production du foin et des grains. Mais l'industrie laitière, c'est-à-dire la production de beurre, de fromage et de crème, est très répandue, surtout vers la périphérie. La vente du lait en nature est pratiquée surtout le long des voies ferrées et dans les districts où persistent des colons écossais. L'horticulture est pratiquée aux abords de Montréal, puis vers Napierville, pour la pomme de terre de primeur. Le tabac occupe les bords de la Yamaska et surtout les sables de Joliette où il a pris un remarquable développement; enfin, les vergers, particulièrement ceux de pommiers, sont disposés sur les collines et les abords des Adirondacks.

### L'INDUSTRIE.

En même temps, la plaine est bien douée pour l'activité industrielle. Non que les matières premières soient abondantes; d'autre part, le voisinage de Montréal contribue à raréfier la main-d'œuvre. Mais les communications sont excellentes, en partie par les rivières, et principalement par un réseau très serré de voies ferrées. Enfin, et c'est là l'essentiel, les grosses rivières qui traversent

la plaine sont une source quasi inépuisable d'énergie. Le Saint-Laurent ou les canaux qu'on en a dérivés ont ainsi permis l'établissement de puissantes centrales à Valleyfield, Soulanges, Les Cèdres; le creusement du nouveau canal Beauharnois donne une puissance de 400,000 chevaux. Au total, la plaine en engendre pour une valeur de 685,000 chevaux.

Cette industrie d'ailleurs est éparpillée, pour se tenir un peu à l'écart du puissant foyer attractif de Montréal. Il existe ainsi des usines installées en pleine campagne, comme la papeterie de Crabtree, la fabrique d'explosifs de Belœil; puis, des petites bourgades industrielles fort actives: Ste-Thérèse, Terrebonne, Laprairie, Marieville, Beauharnois, Farnham. Voici maintenant les villes d'industrie. Valleyfield est avant tout la cité de la grande usine de la Montreal Cottons, qui occupe 2,500 personnes; les 17,000 habitants de la petite ville gravitent autour de cette grosse manufacture. Joliette est restée plus fidèle à la pensée de son fondateur, Barthélemy Joliette, et son activité a conservé une intéressante variété; la ville groupe 12,700 habitants. De même, Saint-Jean, tout en possédant de grosses fabriques comme la Singer avec 1,000 ouvriers, héberge en même temps des usines textiles, métallurgiques; de là une vraie prospérité qui lui vaut, avec son faubourg d'Iberville, 17,000 habitants. Saint-Hyacinthe, enfin, présente un véritable esprit américain, beaucoup d'ardeur, de nombreux échecs allègrement surmontés; une industrie variée avec 6,000 ouvriers, dont 1,600 dans l'usine Penman; en tout, 18,000 âmes. Le total industriel est cependant moins considérable que celui des Cantons de l'Est; assurément Montréal est trop proche et stérilise en partie ce genre d'activité.

Il en est de même pour le trafic; de plus en plus, ce

dernier est attiré vers les magasins et entrepôts de Montréal aux dépens du négoce local. Il est vrai que la plaine possède d'autres profits. Elle reçoit au pied de ses collines et au bord de ses grandes nappes d'eau toute une population de touristes qui dépasse en été 30 à 35,000 résidents; elle joue encore le rôle de banlieue, d'où un nombre considérable de personnes se rendent chaque jour à Montréal pour y travailler, jusque de distances atteignant quarante milles.

On s'aperçoit ainsi que la plaine est étroitement soumise à l'énorme métropole installée au milieu d'elle. Il s'agit d'une sorte de succion qui encourage l'agriculture, mais ébranle l'industrie, réduit le trafic. La ville se nourrit de la plaine qui n'en est qu'une dépendance.



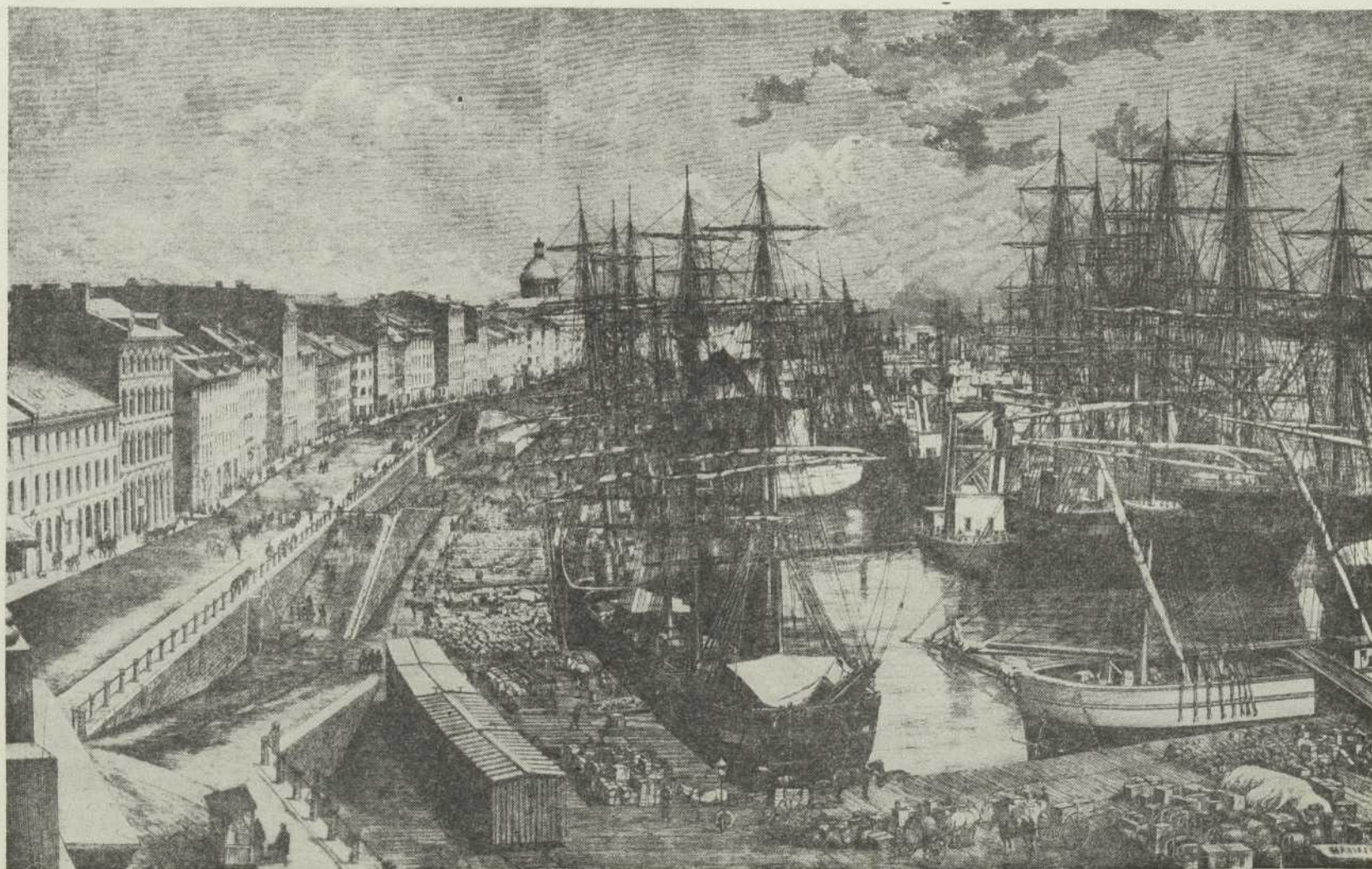
PL. XXXVII. — Le Lac Bevin. Scène typique dans les Laurentides.



Pl. XXXVIII. — Lac Rond. Type de lac résidentiel dans les Laurentides.



Pl. XXXIX. — Huberdeau. Autre type des monts des Laurentides.



Pl. XL. — Port de Montréal au milieu de la 2e moitié du XIXe siècle.



PL. XLI. — Montréal. Le port actuel avec ses bassins.



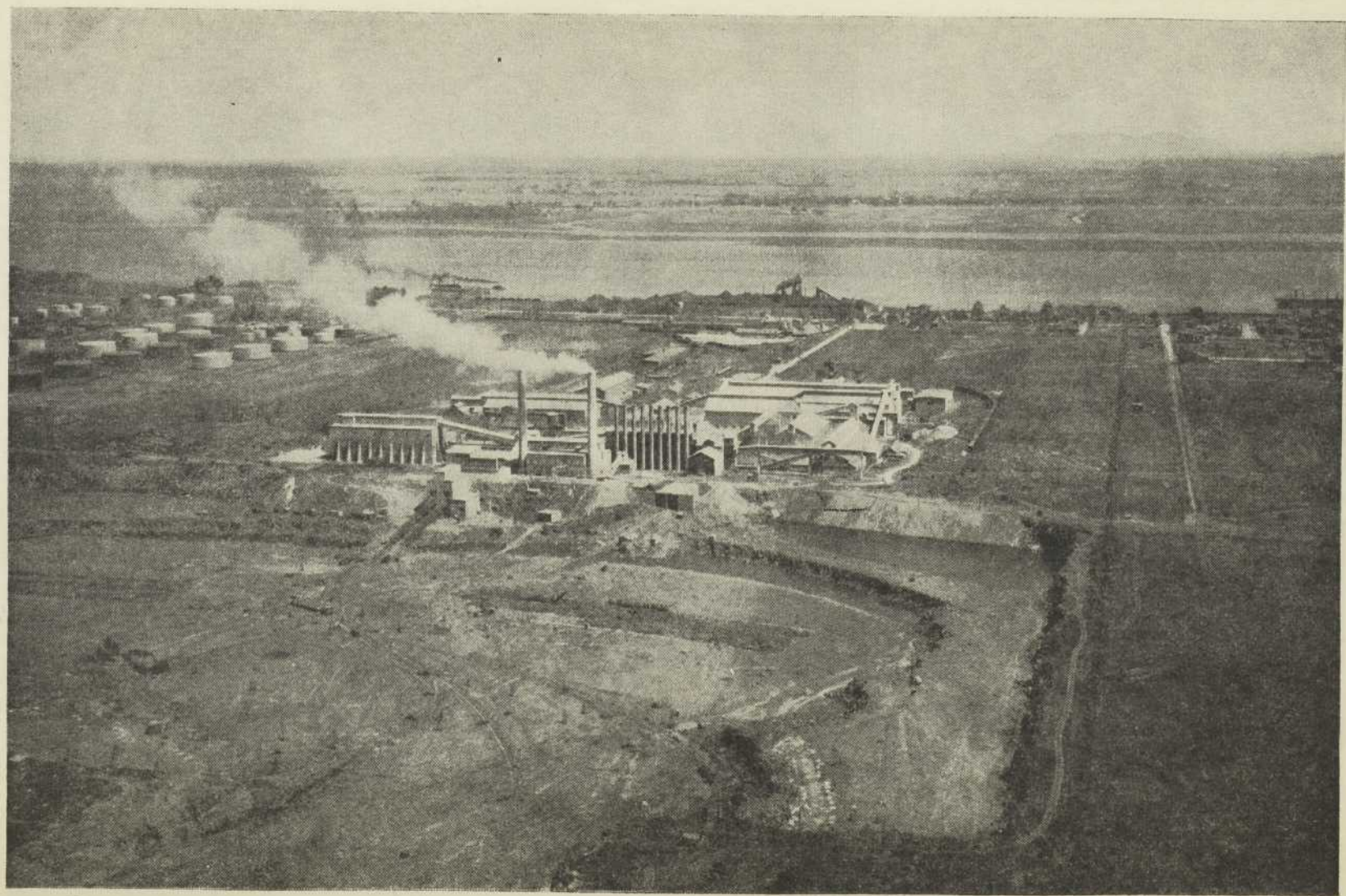
PL. XLII. — Montréal. Le pont Jacques-Cartier, qui unit Montréal à la rive Sud.

Phot. Royal Canadian Air Force.



Office National du Film.

PL. XLIII. — Montréal. La nouvelle gare centrale du Canadien National. A l'arrière-plan, édifices de la Canadian Industries Ltd. et de Bell Telephone.

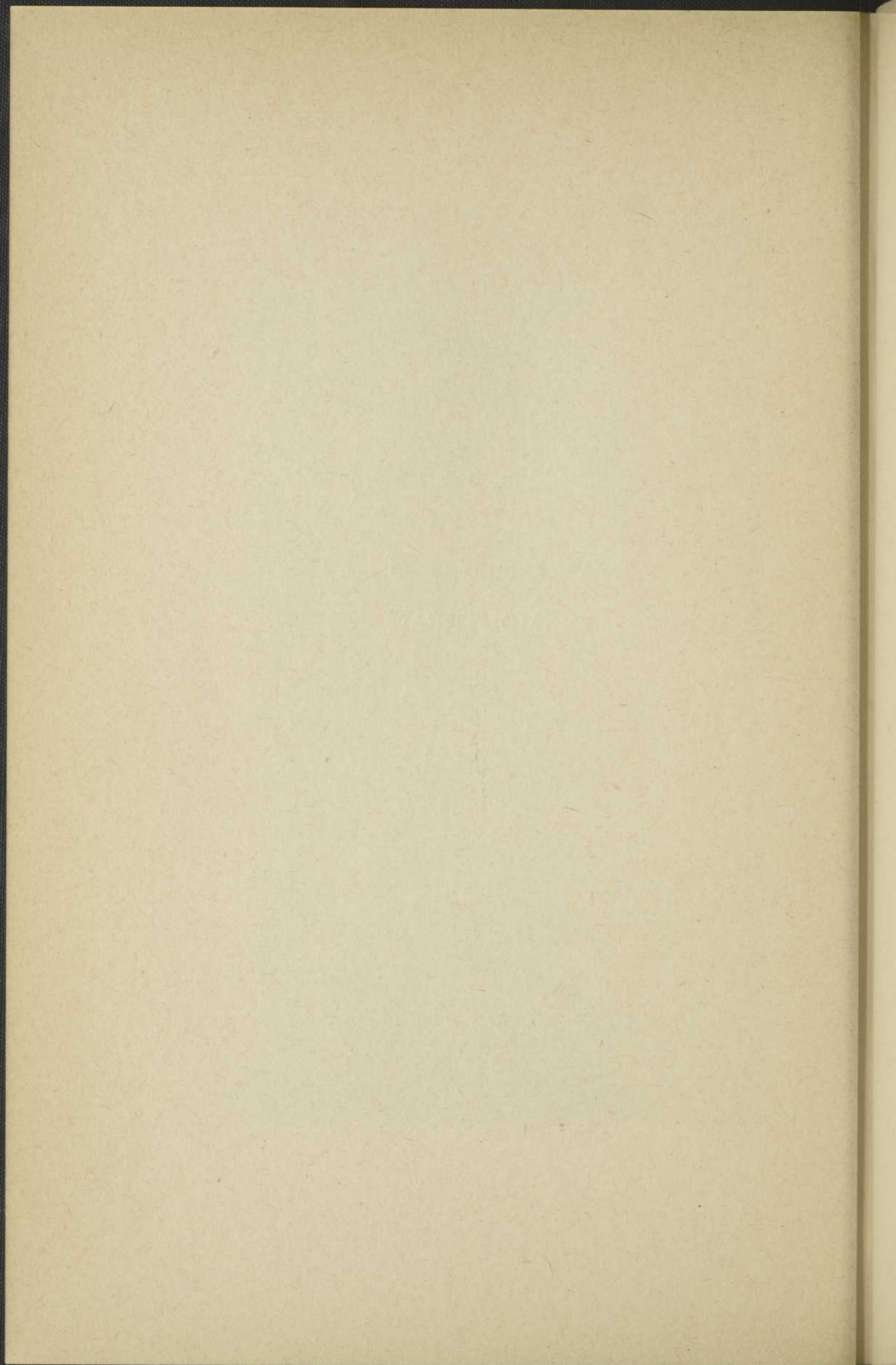


Phot. Aviation militaire canadienne.

PL. XLIV. — Montréal. Usine de la Canada Cement (Montréal-Est).

CHAPITRE XI

MONTREAL.



## MONTREAL.

**A**U centre de sa plaine, Montréal la domine de toute sa masse. La métropole, en effet, abrite avec sa banlieue un groupe dense de 1,200,000 habitants, soit 36% de la province. Il s'agit donc d'une énorme unité urbaine, dont il faut expliquer d'abord les conditions géographiques, puis étudier l'évolution en examinant comment la ville a réagi à l'égard des conditions historiques; enfin, considérer son état actuel.

### LES CONDITIONS PHYSIQUES.

*La situation.* Les traits de cette situation sont si clairs et présentent tant d'avantages que, de tout temps, à peu près tous les auteurs qui ont étudié la ville les ont aperçus.

Il s'agit d'abord d'une confluence de cours d'eau. Quatre grandes rivières se donnent rendez-vous aux abords de la cité. C'est d'abord le haut Saint-Laurent, avec derrière lui toute l'énorme province des Grands Lacs; puis, la rivière Ottawa, longtemps route de l'intérieur du continent; le Richelieu, ouvrant un accès aisé vers l'Hudson; enfin, le bas Saint-Laurent, magnifique avenue aboutissant à la mer. Par ces différentes voies, Montréal a été mise en relation avec la plus grande partie du continent nord-américain.

La confluence ne porte pas seulement sur les cours d'eau, mais sur les voies de terre. Il existe une route vers l'Ontario et les Lacs, une vers New-York, une vers Québec. Ainsi l'emplacement était destiné de toute évidence à devenir un grand centre commercial, un point de convergence, un emporium.

D'autre part, entourée par sa plaine, région fertile, praticable grâce à ses voies d'eau, à ses routes et ses voies ferrées, pourvue d'un climat favorable, Montréal trouvait à proximité un véritable support pour son développement futur. C'était là un grand avantage que ne possédait pas sa vieille rivale, Québec.

*Le site.* Où se fixer avantagement pour jouir de tout l'intérêt de la situation?

On pouvait penser à Sorel, à Sainte-Anne-de-Bellevue, c'est-à-dire aux confluents du Richelieu et de l'Ottawa. La décision vint de la présence du Sault à l'aval de Lachine. Là le fleuve subit une dénivellation de 45 pieds qui le rend infranchissable, au moins à la remontée. De leur côté, ni la rivière des Prairies, ni celle des Mille-Iles n'étaient plus aisément navigables. On était ainsi ramené au fleuve, et Montréal y marquait une *tête de portage* et en plus un changement de navigation; d'un véritable estuaire on passait à une rivière accidentée de rapides. L'établissement devait donc être installé à *l'aval immédiat* du Sault afin d'abrèger le plus possible le portage.

Ici intervient une deuxième question: pourquoi sur la rive gauche et non sur la rive droite? On a dit que l'installation sur la rive gauche représentait une protection contre les Iroquois. L'argument est faible, car ces derniers venaient fréquemment en barques et le fleuve ne les a jamais empêchés de courir à travers l'île. La vérité, c'est que la rive droite est basse, inondable, marécageuse, tandis qu'à gauche, des hauteurs en escalier, c'est-à-dire des terrasses, s'échelonnent des bords du fleuve jusqu'à la montagne.

La Montagne est le trait extérieur le plus saillant, le plus voyant du site. Il s'agit d'un ancien volcan à forme arrondie par les efforts de l'érosion et qui atteint l'altitude maxima de 755 pieds. En fait, elle n'a jamais servi direc-

tement à grand'chose. On en a fait une sorte de poste de guet avec le Fort des Messieurs de Saint-Sulpice. On a utilisé en 1804 le débit de ses sources. Son rôle est avant tout d'ornement et d'hygiène. La ville aurait pu naître et se développer sans elle.

Mais son rôle indirect est considérable: c'est elle qui a accroché à son flanc sud des terrasses. Les deux plus notables sont celle de 140 pieds que longe la rue Sherbrooke et une plus basse de 80 pieds environ. C'est sur cette dernière qu'a été déposée la semence qui est devenue la ville. Il se trouve que là un ruisseau venu du nord, le ruisseau Saint-Martin, a tracé une large vallée dont la rue Craig suit l'axe et qui délimite à l'est un monticule sur lequel la vieille ville a pu s'installer dans une position défensive. Il s'agit d'un dos de terrain allongé, de 40 à 45 pieds au-dessus du fleuve, non inondable, aisé à fortifier et tout proche de la voie d'eau. Montréal est donc née sur un fragment de basse terrasse dominant le fleuve juste à l'amont du rapide; derrière, l'expansion était possible sur le reste de cette terrasse inférieure, puis sur la haute terrasse jusqu'à la montagne et même au delà. Une expansion illimitée était ainsi réalisable; l'île fournissait, d'autre part, des matériaux abondants: argile, calcaire, bois. Il y avait là de quoi satisfaire à ce qu'offrait la situation.

#### L'ÉVOLUTION URBAINE.

Cette évolution comporte un prologue et trois parties successives.

*Le prologue: une vocation mystique contrariée (1642-1660).* Montréal a été habitée avant la venue des Blancs puisque Jacques Cartier y a trouvé une bourgade d'Indiens appelée Hochelaga où il reçut un excellent accueil; la présence de sédentaires, dans ces sociétés indiennes

si mouvantes, atteste déjà l'excellence du site et de la situation. Les Indiens étaient disparus lorsque Champlain aborda à l'aval du rapide; mais il fut très intéressé par les avantages de l'emplacement et y projeta un rendez-vous de traite. L'attention était ainsi appelée sur Montréal, et les relations des Jésuites entretinrent à son sujet de la curiosité.

L'histoire de la ville commence comme un conte de fée, avec des Français de toute provenance unis par l'espoir d'installer en ce lieu prédestiné une sorte de colonie franco-indienne destinée à évangéliser les Indigènes et à célébrer la gloire de Dieu. Or, il se trouvait parmi ces fondateurs des personnages de premier ordre, La Dauversière, Monsieur Ollier, Jeanne Mance, Maisonneuve, et derrière eux la bonne fée, madame de Bullion, et la puissante compagnie du St-Sacrement. On employa de grands moyens, on engagea de fortes dépenses; il y eut au moins cinq envois de colons, et parmi eux des gens de la valeur de Closse, Dollard, Marguerite Bourgeoys. Une véritable petite république fut ainsi fondée qui resta quasi indépendante jusque vers 1700, dans un style tout différent de celui de Québec.

Mais ces magnifiques aspirations se trouvèrent contrariées par un état de guerre qui ne connut guère d'arrêt et qui se poursuivit même par épisodes jusqu'en 1700. Au lieu de se consacrer à la conversion des Indiens, il fallut vivre une vie héroïque de défensive et transformer les colons en soldats laboureurs. Du moins, la ville était fondée et tenait bon; elle allait pouvoir développer ses larges destinées.

*La capitale du trafic des fourrures (1660-1820).* Dès que l'horizon s'éclaircit, Montréal put utiliser les avantages de la situation, et tout d'abord entrer en rapport avec les éléments de l'arrière-pays. Dès 1660, une grande

arrivée de pelleteries procurait une vente de 200,000 francs; Trois-Rivières était décapitée. Des foires annuelles se tiennent désormais chaque année dans la ville et dans des boutiques volantes installées aux abords. Montréal se développe sur sa butte, s'entoure en 1684 d'une palissade, commence en 1717 des fortifications. Chaque année, les coureurs des bois la quittent pour les solitudes de l'intérieur; c'est là que prennent leur départ les grands découvreurs, et à leur tête La Salle. En 1761, la ville avait 5,500 habitants.

La conquête anglaise arrêta pour quelques années cet essor, mais il reprit, sur les mêmes traces, en 1765. Il y a déjà dans la ville, en 1775, 300 commerçants anglais, et en plus des Juifs, des Allemands, des Suisses; 200 Loyalistes y arrivent en 1780. Peu après, est formée la Compagnie du Nord-Ouest qui monopolise la traite des fourrures; des découvreurs britanniques, dont le plus illustre est Mackenzie, reprennent la tradition des Français. La population est montée à 16,000 âmes en 1821. Mais en 1824, la compagnie de la Baie d'Hudson réussit à absorber celle du Nord-Ouest, à détourner de la ville le trafic des fourrures. Dès lors, Montréal se retourne vers l'est.

*La bataille pour le port (1820-1870).* Le port de Montréal n'était pas sans présenter certains inconvénients. L'accès en était difficile à travers la pellicule si peu épaisse du lac St-Pierre; les détours du fleuve gênaient la navigation à voiles, et c'est pourquoi dès 1807 John Molson lançait sur le Saint-Laurent le vapeur *Accommodation*. Ainsi l'attention se portait sur la voie d'eau. On ouvre en 1825 le canal de Lachine; on réussit à établir une douane en 1833; on lance une pétition pour l'agrandissement du canal navigable, que le gouvernement prend à sa charge sans obtenir aucun

résultat. C'est la Commission du Port, depuis 1850, qui commence cette besogne essentielle; dès 1865, le chenal calait vingt pieds. En même temps, les voies ferrées, de toutes les directions, abordaient la ville. Le port n'en connaît que plus d'intérêt; en 1874, le tonnage des navires océaniques atteignant Montréal était de 423,000 tonnes.

Dès le début, Montréal s'affirme comme un port à blé; il expédie également d'autres produits agricoles, en particulier le bois et les cendres. En même temps, il pratique l'importation pour le Canada tout entier. Ce développement du port assure celui de la ville dont la population croît rapidement. Mais cette ville commerçante est devenue en majorité britannique grâce à un gros appoint d'immigration irlandaise; jusque vers 1870, les Français ont été moins nombreux que leurs concitoyens de race britannique. Cependant, la tendance allait se renverser avec l'avènement de l'industrie.

*La poussée industrielle.* A partir de 1870-1880, sans que se ralentisse l'activité du port, Montréal se consacre également à l'industrie et en éprouve de considérables effets.

Le port continue à être amélioré. Le chenal est poussé peu à peu à trente pieds et plus. Les installations sont sans cesse améliorées; on exécute une refonte totale des quais et des jetées entourent des bassins; on étend sans cesse vers l'aval les installations portuaires. Les canaux qui donnent accès à l'arrière-pays sont à plusieurs reprises transformés et agrandis. Le tonnage des navires double entre 1900 et 1914, atteignant alors 9 millions de tonnes; en 1928, il se hausse à 12,5 millions de tonnes.

Mais en même temps, l'industrie prend le premier rang. Elle est lancée dès 1870 où l'on recense 21,800 travailleurs; déjà ce sont les types d'aujourd'hui qui

apparaissent: chaussures, matériel roulant, confection, caoutchouc, textiles. Elle est sans doute d'inspiration britannique, mais elle produit le résultat d'amener vers la ville des foules de Canadiens français. Ainsi se présentent de fortes augmentations et une affirmation sans cesse plus accusée de la prépondérance française. Dès 1881 (avec les faubourgs annexés par la suite), les 177,000 habitants comportent 110,000 Français; en 1901, il y a 328,000 âmes et 618,000 en 1921. Montréal, ville d'industrie et de trafic, est bien devenue la métropole canadienne.

#### LA VILLE ACTUELLE.

La raison d'être du Montréal d'aujourd'hui est d'abord: le grand port du Dominion, la capitale économique de l'est canadien.

*Le port.* Les tendances du port de Montréal ont changé au cours des vingt dernières années. Il était jusque là spécialisé dans l'exportation. Or, cette dernière est en diminution et cette décroissance est presque de moitié par rapport à quinze ans en arrière. Il s'agit toujours du blé de l'ouest; mais la baisse de ce trafic est presque de moitié en 1939 par rapport à 1922-1925. C'est que les concurrents sont nombreux. D'autre part, le port expédie de la farine, du cuivre, de la viande, des conserves alimentaires; on constate que l'exportation des produits agricoles canadiens est de loin prédominante.

Mais l'importation a pris une nouvelle puissance. Il s'agit avant tout de produits minéraux, pétrole brut en tête, qui, avec l'essence, forme la moitié du tonnage; puis, du charbon, du sucre, de la mélasse. On s'aperçoit tout de suite qu'une bonne partie de ces produits est destinée à l'industrie locale.

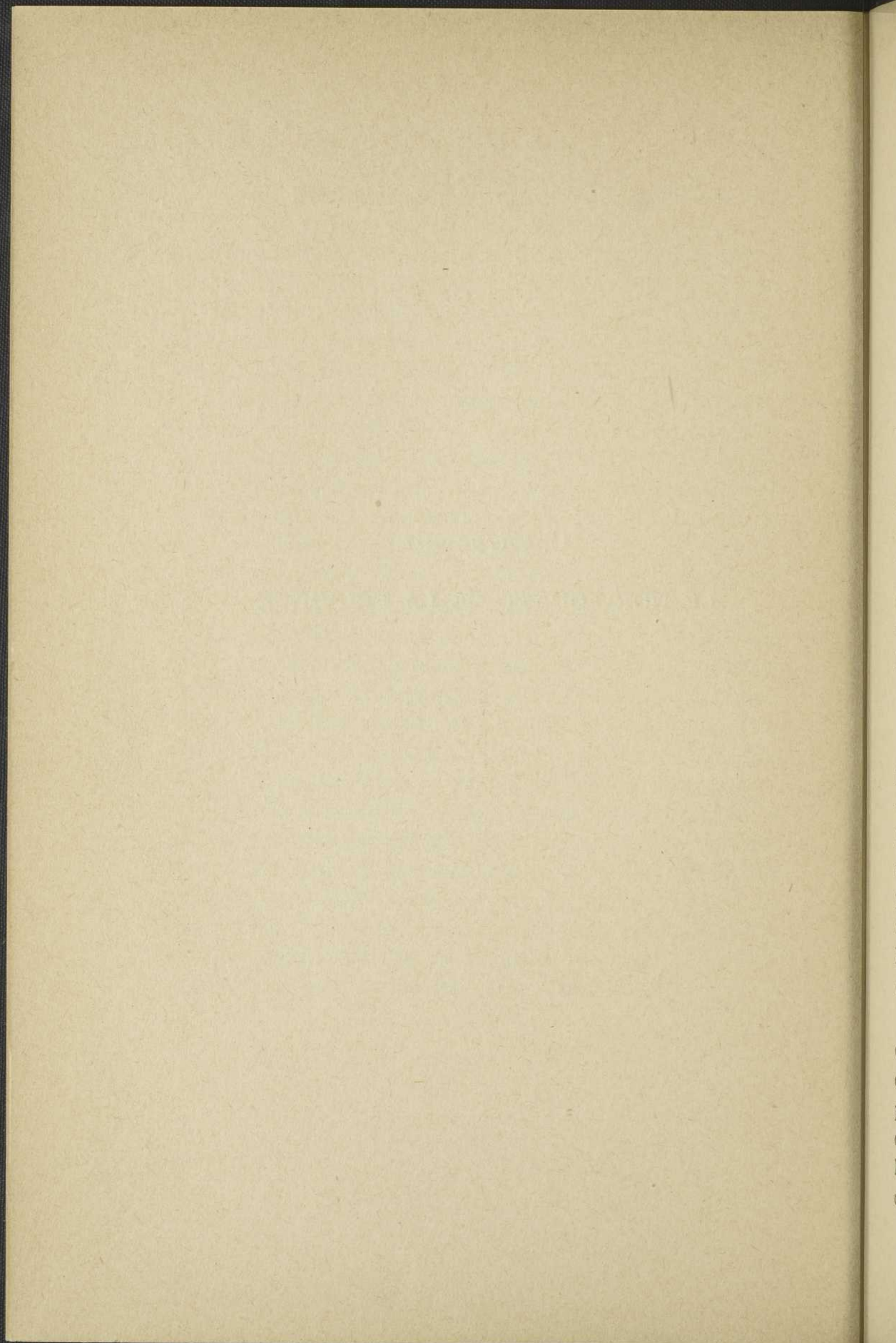
*L'industrie.* On entrevoit ainsi que l'industrie est

devenue l'élément capital de l'activité. L'effectif des manufactures et de la bâtisse approche de 40% de la population active, contre 15 au commerce, 11 aux transports. Cette industrie travaille largement pour le Canada tout entier: c'est le cas de la confection pour dames, de la confection pour hommes, des chaussures de cuir, du tabac, du matériel roulant. Mais la plus grande partie des manufactures, qui se consacrent aux produits alimentaires, à la métallurgie, au caoutchouc, œuvrent avant tout pour la province. L'industrie de Montréal est avant tout une industrie québécoise. Ce qui la fixe dans la ville et lui permet son expansion, c'est avant tout la valeur de sa main-d'œuvre canadienne-française, adroite, paisible et peu exigeante. Ainsi, si Montréal tient bon et progresse, c'est qu'il est devenu une ville française.

La population, qui atteint aujourd'hui 1,200,000 habitants avec la banlieue, donne à l'élément français une valeur des deux-tiers, répartis d'ailleurs fort inégalement puisqu'il existe des quartiers anglais, comme Westmount où l'élément français ne représente que 13%, et des quartiers purement français, comme Bourget où ils sont 97%. Ainsi hypertrophiée, la ville a débordé largement ses anciennes dimensions, a refermé le cercle autour de la montagne, a atteint la rivière des Prairies, a rejoint Lachine vers le sud et bientôt la Pointe-aux-Trembles vers le nord. Elle présente enfin un attachant mélange de peuples qui contribue à lui donner son rôle de métropole du Canada.

CHAPITRE XII

LE NORD-OUEST DE LA PROVINCE



## LE NORD-OUEST DE LA PROVINCE.

**A**U delà de la plaine de Montréal et des Laurentides centrales, en direction du nord-ouest, s'étend jusqu'aux limites de l'Ontario une très vaste région dont la frontière est encore indécise et tend à reculer vers le nord. Elle comprend d'ailleurs deux parties assez différentes: la vallée de l'Ottawa en aval du Témiscamingue, ainsi que les bassins des affluents de gauche de la rivière, le tout peuplé de 141,000 habitants; d'autre part, le plateau du Témiscamingue-Abitibi, en plein essor, et qui compte déjà 108,000 âmes en 1941.

### LES RÉGIONS DE L'OTTAWA.

Cette région, qui n'appartient à la province que sur la rive gauche de la rivière, présente un contraste très vif entre la vallée principale et le plateau laurentien: la première descendant à 200 pieds d'altitude, le second s'élevant à 1,300 pieds. Le rebord entre plateau et vallée présente parfois de vrais escarpements, par exemple, au nord de Hull, sur 30 milles de longueur, avec le mont Eardley; au delà, des deux côtés, le plateau plonge plus doucement vers les terres basses.

*Le plateau laurentien.* Le plateau offre les mêmes caractères que les Laurentides centrales. Il a été l'objet d'une forte dissection effectuée par les rivières principales, la Rouge, la Petite Nation, la Blanche, la Lièvre et la Gatineau. Les lacs sont nombreux, surtout vers le haut; le long des cours inférieurs, des terrasses de sable correspondant à la montée de la mer Champlain ourlent

les versants. La vocation de ces terres, en somme peu favorisées, c'est la forêt. Mais on a beaucoup abusé de cette ressource au siècle dernier, et les bois sont fort abîmés. Le pays, en fait, est à peu près désert à l'exception de la vallée de la Gatineau en aval de Maniwaki (2,300 habitants). Le principal intérêt réside dans l'utilisation de l'énergie hydraulique. On a édifié sur un affluent le réservoir du lac Cabonga; sur la Gatineau, la digue Mercier enfermant dans le lac Baskatong 100 milliards de pieds cubes. Ainsi on a pu obtenir 508,000 chevaux sur la Gatineau, 276 sur la Lièvre, 264 sur la rivière Ottawa; la plus grande partie de cette énergie est expédiée vers l'Ontario.

*La vallée de l'Ottawa.* Au contact du plateau et des bas pays laurentiens, la vallée a été envahie par la mer Champlain qui l'a drapée de terrasses. La rivière, errant à la surface des dépôts glaciaires et marins, tantôt a retrouvé son ancien lit et l'a approfondi et élargi; tantôt s'enfonce par épigénie dans les roches dures du sous-sol; elle y bascule alors en cascades et en rapides. Serrée de près par les hauteurs laurentiennes, cette rive gauche de l'Ottawa ne comporte que d'assez minces étendues planes qui ne s'élargissent un peu que dans le comté d'Argenteuil.

Sur ces étendues restreintes, la colonisation, au début du XIXe siècle, s'est effectuée sous la signe de la forêt. L'exploitation a été intense de 1800 à 1850, au départ de Hull et de Bytown, devenu Ottawa. Sur les espaces défrichés s'est alors installé un peuplement britannique. Vers l'aval prédominent les Anglais et les Écossais, dans l'ensemble bons cultivateurs. Mais, à l'amont, dans Gatineau et Pontiac, une vraie poussée irlandaise s'est manifestée; là est la partie la plus irlandaise de la province. Les Français se sont glissés peu à peu parmi ces Britanniques lorsque l'industrie s'est développée, et surtout

aux abords d'Ottawa; c'est ainsi qu'ils sont complètement les maîtres à Hull, où ils sont 36,500 sur 39,000 habitants. En effet, l'industrie est déjà puissante: à Hull, de grandes papeteries, la confection, l'alimentation; à Buckingham et au bord de l'Ottawa, d'autres grandes papeteries; une dernière à Lachute. Enfin, on exploite du calcaire magnésium dans l'Argenteuil et on y tisse la laine. Mais à l'amont, resté rural, les Français sont encore peu nombreux; Pontiac est le dernier comté britannique de la province: 10,000 Britanniques contre 8,750 Français; or, les Irlandais comptent pour 7,000 dans le total.

Mais tous ces comtés, sauf celui de Hull, témoignent d'une sorte d'anémie. Argenteuil en quarante ans n'a gagné que 6,000 âmes, Papineau, moins de 2,000; Pontiac en a perdu près de 2,000. Les Britanniques ont de petites familles et beaucoup émigrent; les Français d'ailleurs en font autant.

#### ABITIBI ET TÉMISCAMINGUE.

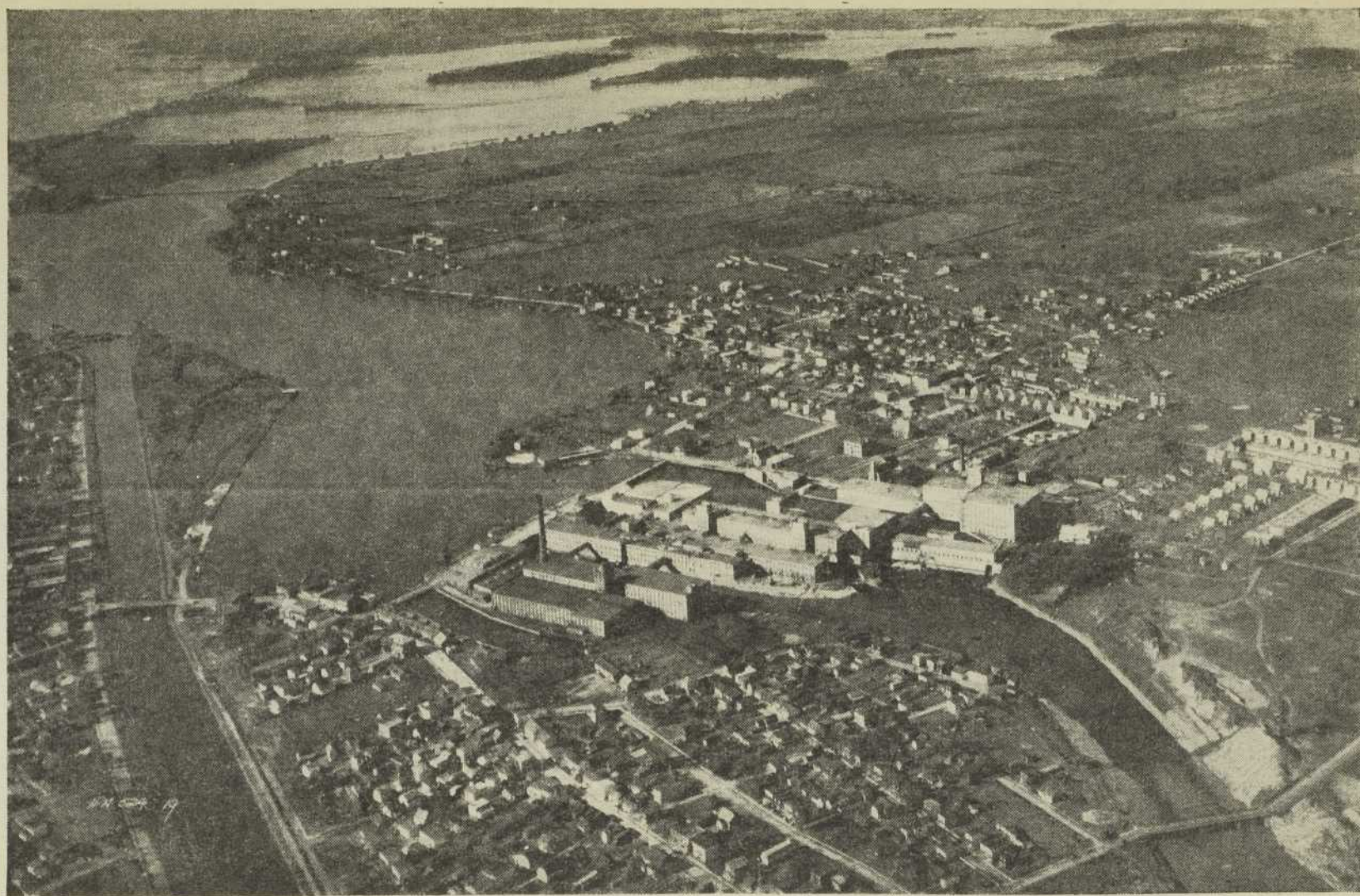
Au contraire, les deux derniers comtés, en quarante ans, sont passés de 6,700 à 108,000 habitants. Il s'agit là de la dernière en date des grandes réussites de la province. Comment se justifie ce développement?

*Les traits physiques.* La région est le cœur de la plate-forme laurentienne; une surface d'érosion soulevée à une date récente mais qui n'a pas encore subi de dissection, étant fort éloignée des niveaux de base. L'aplanissement a été fortement poussé sur le socle précambrien; le relief ne comporte que des bosses de faible ampleur, sauf à l'ouest de Rouyn où des collines se haussent de 700 pieds au-dessus du plateau. Il s'agit tout au long des roches résistantes du pré-cambrien, qui comporte aussi de nombreux éléments éruptifs dont on verra l'importance. L'ensemble, porté à une altitude

moyenne de 900-1,100 pieds, s'incline avec lenteur en direction de la Baie d'Hudson.

La glaciation ne paraît pas avoir fait grand'chose, sauf de laisser à la surface quelques dépôts morainiques et les crêtes allongées des eskers. Mais son rôle indirect a été considérable. En effet, lorsque le glacier en retraite reculait en direction de la Baie James, il constituait un obstacle à l'écoulement des eaux dans cette direction. Ainsi s'est formé en avant du front du glacier un grand *lac de bordure*, l'équivalent du lac Agassiz du Manitoba, et qu'on a appelé lac Ojibway. Ce lac a tenu sur le plateau le rôle de la mer Champlain à l'extrémité méridionale des hautes terres; en effet, dans les eaux lacustres se sont déposés des argiles et un peu de sable; l'étendue de l'ancien lac Ojibway présente ainsi aujourd'hui un vrai manteau d'argile, épais de vingt-cinq pieds en moyenne, qui n'est rompu que par de petites bosses rocheuses et par les crêtes des eskers. C'est là le « clay-belt » de l'Abitibi, un magnifique tapis de bonne terre tendu à travers le nord du Témiscamingue et une grande partie de l'Abitibi; un sol riche, qui fait d'ailleurs le désespoir des mineurs. A mesure que le glacier reculait, le lac s'est restreint et déplacé vers le nord; il en reste des fragments dans des creux que barrent les obstacles rocheux suscités par l'érosion glaciaire. Les lacs sont donc encore nombreux, tel le lac Abitibi; le vidage s'effectue par un réseau hydraulique resté dans l'enfance, c'est-à-dire des ruisseaux et des rivières tout coupés de rapides.

Ainsi a été préparé un remarquable terroir agricole. Il est vrai que le climat pouvait sembler dangereux. Cependant, on est là sous la même latitude que celle du lac Saint-Jean, 48-49°; on a donc, comme sur le haut Saguenay, un été court mais chaud, dont le danger est représenté par des gelées traîtresses. La végétation



Phot. Ministère de l'Intérieur, Ottawa.

PL. XLV. — Valleyfield. Type de ville industrielle, sur le Saint-Laurent.



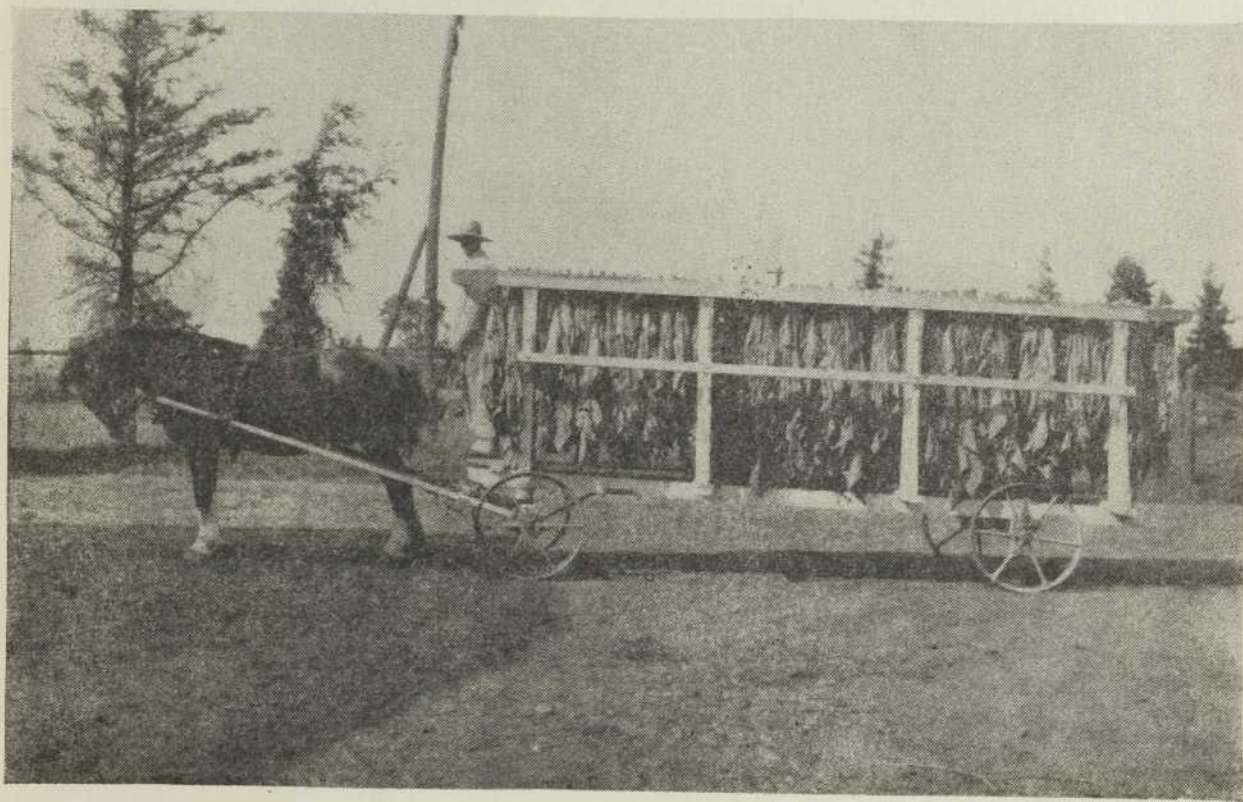
Phot. Royal Canadian Air Force.

PL. XLVI. — Boucherville. Sur la rive droite du Saint-Laurent, près de Montréal.



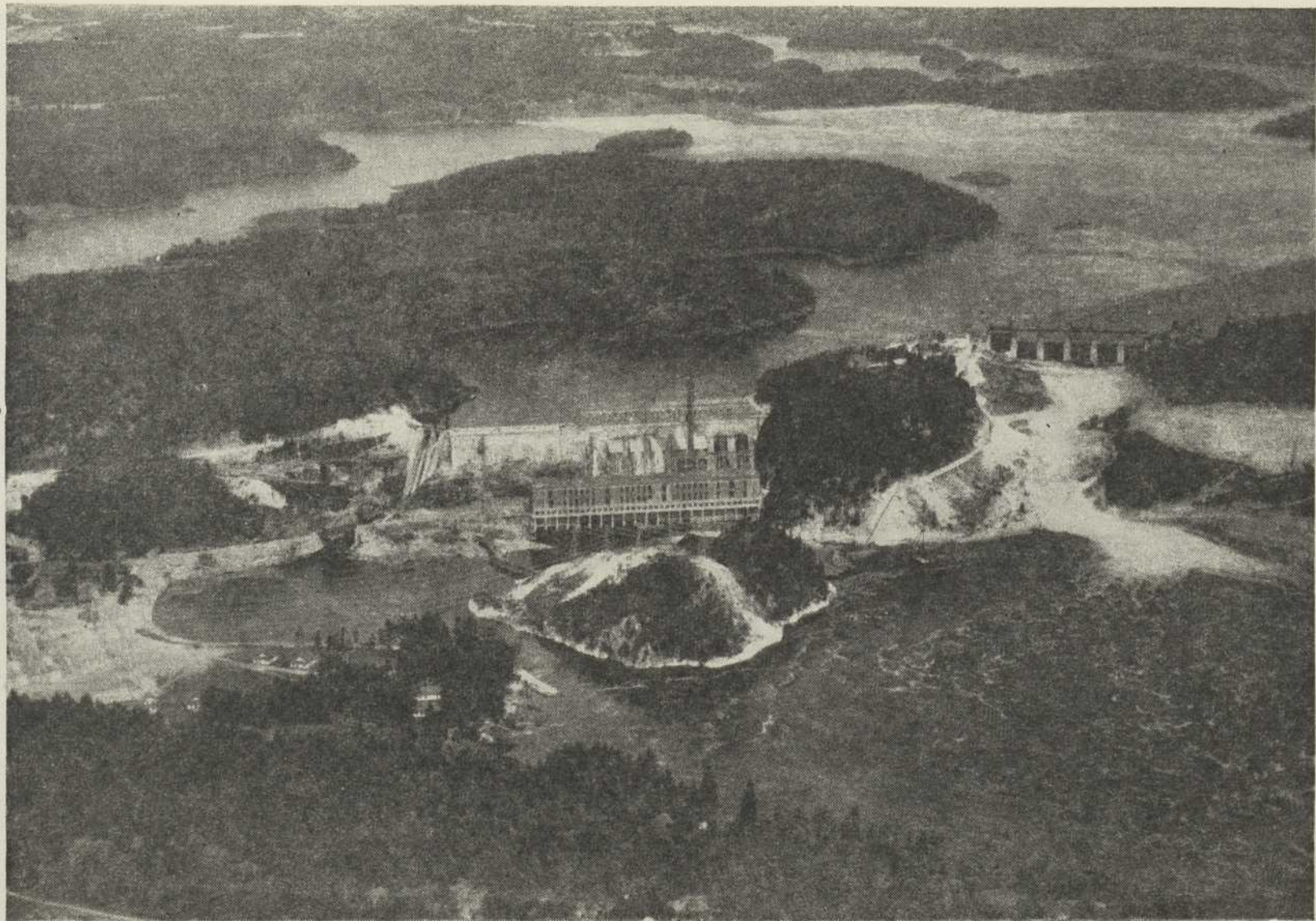
Phot. Ministère de l'Agriculture, Québec.

PL. XLVII. — Floraison des arbres fruitiers dans la plaine de Montréal.



Phot. Ferme expérimentale de Farnham.

PL. XLVIII. — Récolte du tabac dans la région de la plaine de Montréal.



Phot. Royal Canadian Air Force

Pl. XLIX. — Barrages Pagan, sur la rivière Gatineau, au nord d'Ottawa.



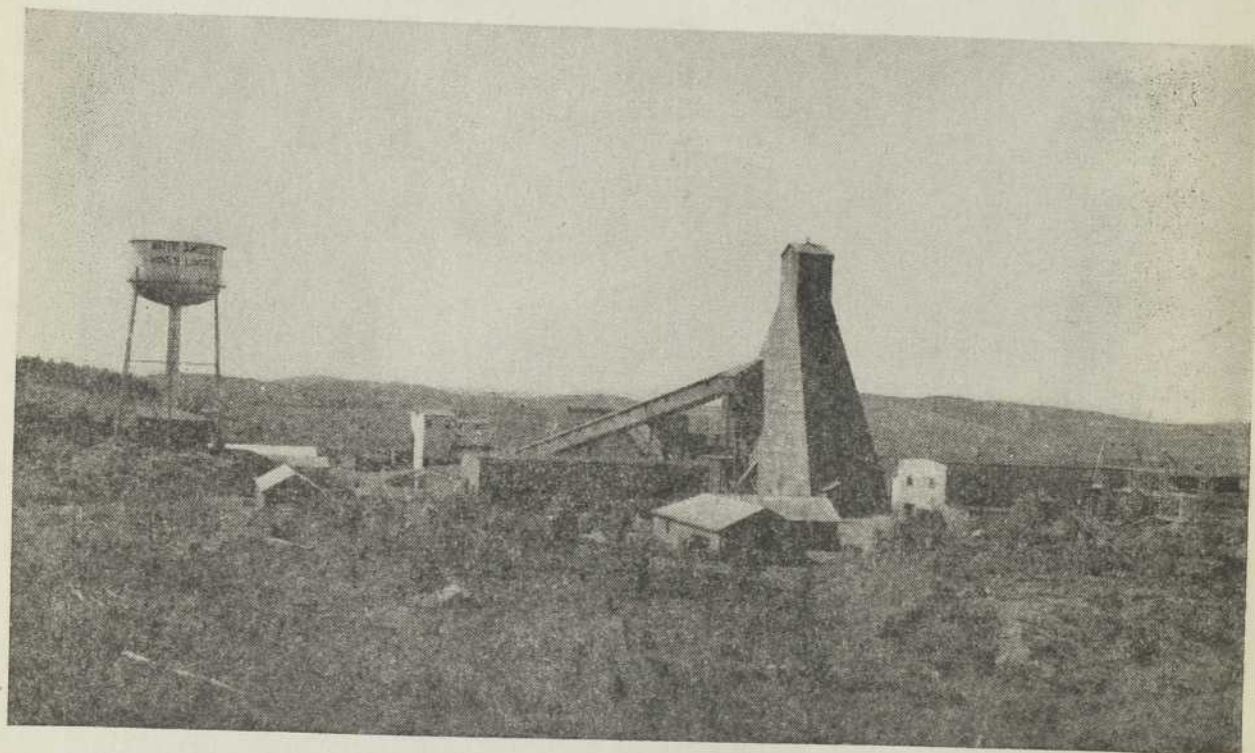
Pl. L. — Ville-Marie, sur le lac Témiscamingue.

Phot. Canadien Pacifique.



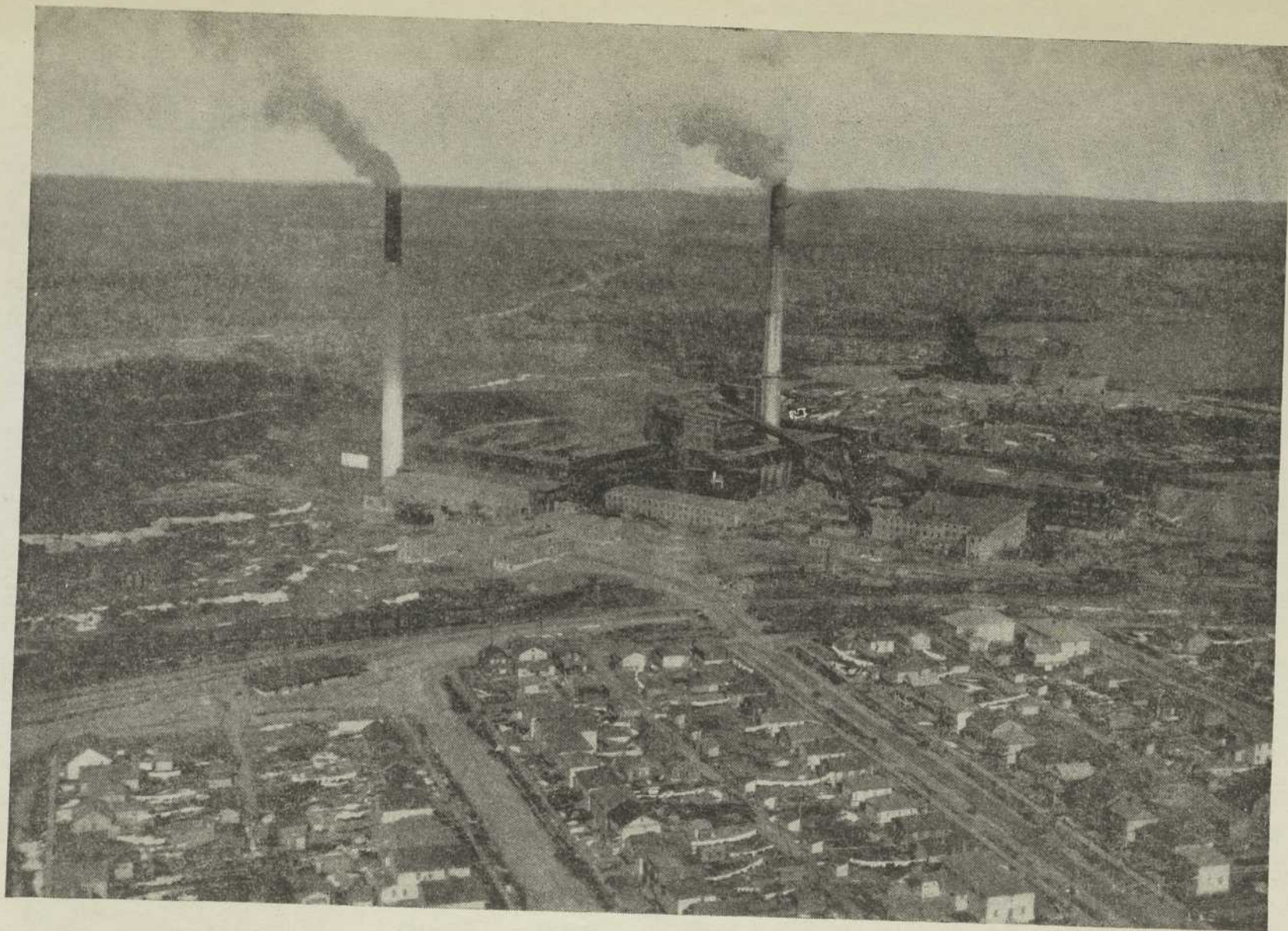
Phot. Raoul Blanchard.

PL. LI. — Maison de colon dans l'Abitibi, près de Val d'Or.



Phot. Raoul Blanchard.

PL. LII. — Mine Amulet, dans l'Abitibi.



Pl. LIII. — Rouyn-Noranda, dans l'Abitibi.

Phot. Canadian Airways Ltd.



Cl. Ciné-Photo de la province de Québec.

Pl. LIV. — Val d'Or, Abitibi. Type de ville minière.

primitive comporte des forêts assez maigres d'épinette noire et de pin gris; déjà le déboisement et l'égouttement ont amélioré le climat. Le grand défaut était l'absence de communications; il a entravé jusqu'au XXe siècle l'exploitation de la région. Seul le Témiscamingue pouvait être atteint par le sud, c'est-à-dire par la haute vallée de l'Ottawa. Deux événements vinrent brusquement attirer des colons: en 1912, le Transcontinental traverse l'Abitibi; quelques années avant, 1908, on commençait l'exploitation des mines à Sullivan.

*Les mines.* Les venues éruptives à travers les bancs pré-cambriens sont responsables de la présence de minerais variés qui prolongent les gisements de l'Ontario oriental le long de bandes orientées est-ouest; on y exploite du cuivre, du zinc, du molybdène, de l'argent, de l'or. Ainsi, une double colonisation pouvait s'effectuer.

A partir de 1910, des prospecteurs parcourent la région. L'exemple venait de l'Ontario voisin, où au début du siècle s'étaient manifestés les grands succès de Cobalt, Porcupine, Kirkland Lake; d'ailleurs, les capitalistes ontariens suivaient les prospecteurs et procédaient au début à une véritable annexion économique de la région; les routes, la voie ferrée de Noranda étaient dirigées vers l'Ontario. Les progrès ont été d'abord lents; mais à partir de 1927 s'est effectué un démarrage remarquable. Dès 1937, la production était de 28 millions de dollars d'or, 10 millions de cuivre et argent; celle de l'or a dépassé 40 millions de dollars au cours des années 1941 et 1942.

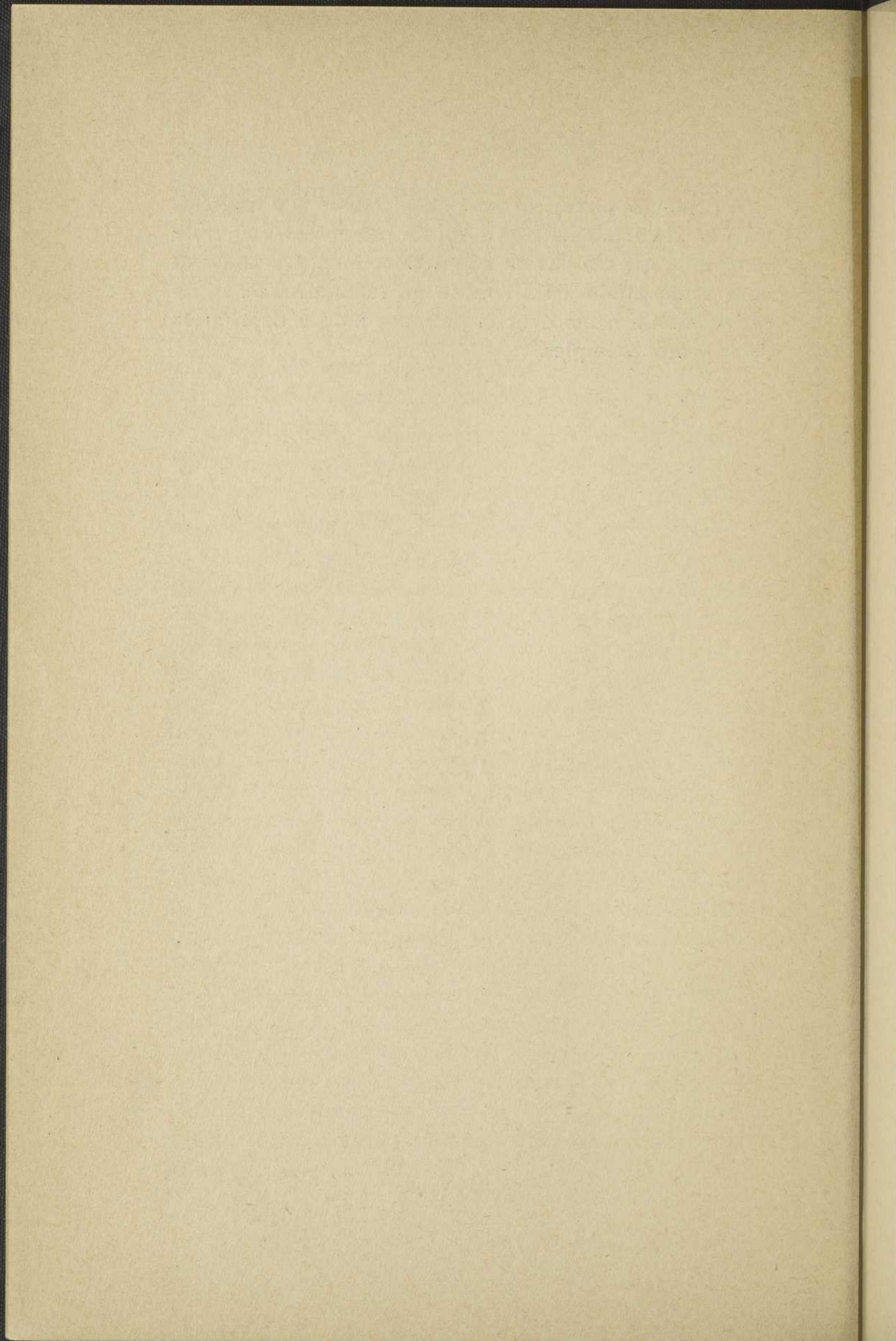
Ce développement rapide a engendré la création de nouvelles voies ferrées; Senneterre à Rouyn, Taschereau à Rouyn et Duparquet, puis de routes satisfaisantes. Il a surtout provoqué la naissance de groupements de population autour des puits de mines, groupements fort hété-

roclites mais qui se développent comme des champignons. En 1941, Malartic a 3,000 habitants; Val d'Or 4,400 et aujourd'hui 8,000; Rouyn, 8,800; Noranda, 4,600. Cette population est composite; l'Abitibi, en 1941, offre 4,000 Britanniques, dont beaucoup venus de Nouvelle-Ecosse et d'Ontario, 516 Ukrainiens, 479 Polonais, des Finlandais, des Tchèques, des Scandinaves et des Italiens. Mais sur les 67,000 âmes du comté, 58,500 sont des Français.

*L'agriculture.* Le brillant succès de l'exploitation minière ne doit pas faire oublier la réussite agricole, l'ouverture d'une nouvelle province. Sur les 68,000 habitants de l'Abitibi, 50,000 au moins sont des ruraux.

On sait les qualités du sol: une nouvelle argile Champlain sur des étendues immenses. Il est vrai que le climat enferme l'agriculture dans des limites assez étroites: avant tout la production de foin, un peu d'avoine et de pommes de terre. Mais cette agriculture, encouragée au début par les joies du défrichement, les cultivateurs étant en même temps bûcherons et y gagnant beaucoup d'argent, a été depuis l'objet d'une sollicitude constante du gouvernement. Il ne s'agit pas seulement d'une colonisation purement spontanée; la province accorde des frais de transport, de construction, des allocations variées, des primes de défrichement. Cependant, le principal auxiliaire de l'agriculture, c'est l'industrie, qui lui offre à ses portes un marché sans cesse plus réceptif. Sans doute elle prend à la masse rurale quelques hommes, mais permet à bien d'autres de vivre sur leurs terres. L'industrie apparaît ainsi comme la meilleure chance de cette modeste agriculture, une seconde étant fournie par le bois. Avant tout, ces cultivateurs élèvent des bovins, vendent de la crème, du beurre et du fromage, négocient les porcs, quelques moutons et beaucoup de volailles.

Au total, appuyés sur les mines comme sur l'agriculture, le Témiscamingue et l'Abitibi présentent une vraie réussite et qui n'a pas dit son dernier mot. De nouveau nous avons affaire ici à l'un de ces rebondissements, de ces rajeunissements dont la province nous a déjà offert de si beaux exemples.



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
<i>Chapitre I</i> — LES TRAITES PHYSIQUES D'ENSEMBLE .....	7
Le relief .....	9
L'influence des glaciers .....	13
Le climat .....	15
 <i>Chapitre II</i> — LES ÉTAPES DU PEUPLEMENT .....	21
 <i>Chapitre III</i> — LE NORD-EST .....	27
La Gaspésie .....	29
La Côte Nord .....	33
 <i>Chapitre IV</i> — LES RÉGIONS DE L'ESTUAIRE .....	37
Le rebord sud de l'estuaire du Saint-Laurent .....	39
Les vieilles paroisses littorales .....	40
Les paroisses de l'intérieur .....	42
Le rebord nord: Québec-Saguenay .....	43
Côte de Beaupré et Ile d'Orléans .....	44
Les basses paroisses de Charlevoix .....	45
Les paroisses du plateau .....	46
 <i>Chapitre V</i> — LE SAGUENAY ET LE LAC SAINT-JEAN .....	49
Le relief .....	51
Le climat .....	52
La prise de possession .....	53
L'industrie .....	54
L'agriculture .....	55
Les résultats .....	56
 <i>Chapitre VI</i> — LA VILLE DE QUÉBEC .....	57
Les conditions physiques .....	59
La situation .....	59
Le site .....	60
L'évolution urbaine .....	61
La forteresse .....	61
La prospérité du port: 1790-1870 .....	62
L'industrie .....	64
La ville actuelle .....	64

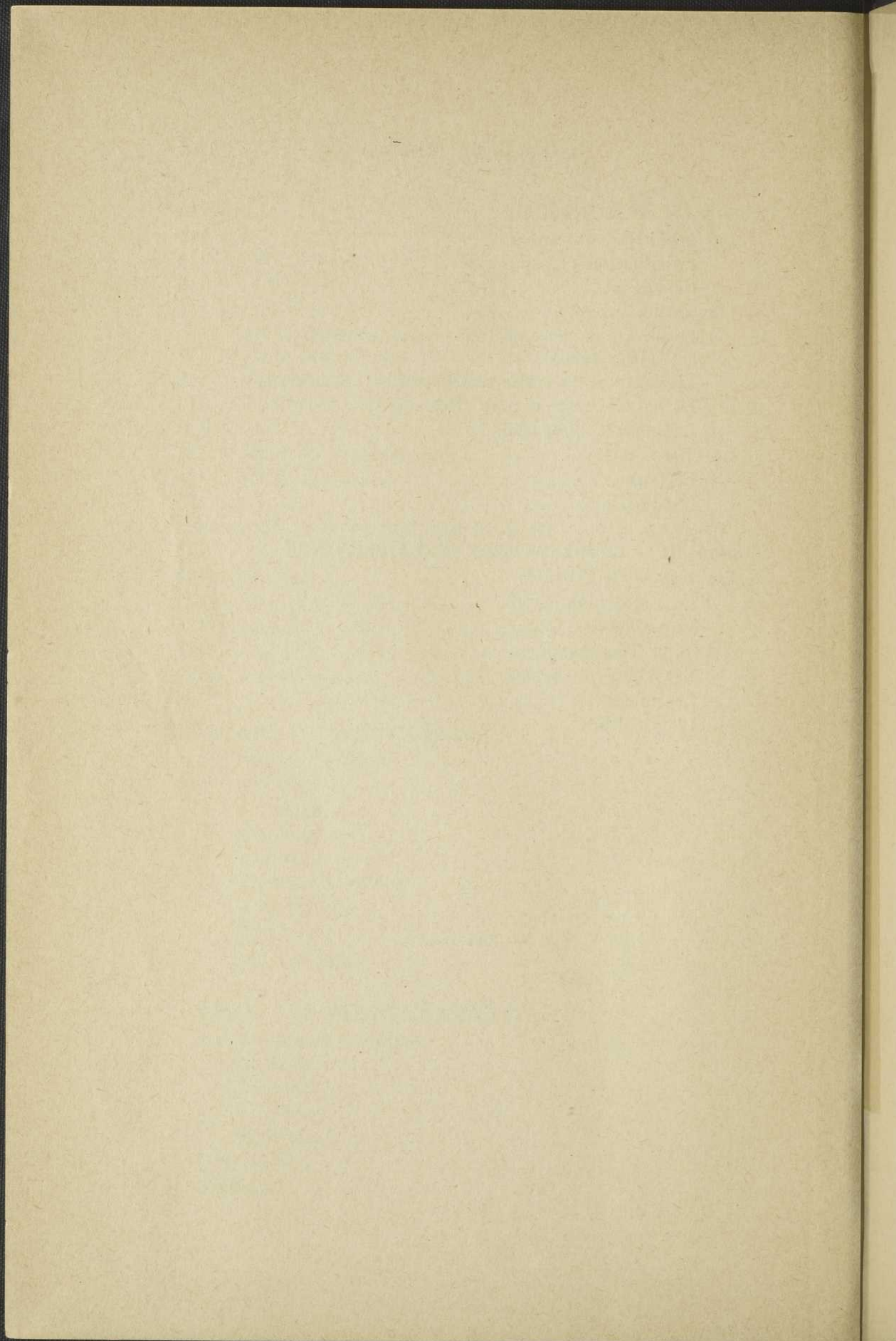
	Pages
<b>Chapitre VII — LA RÉGION DU SAINT-LAURENT ENTRE QUÉBEC ET SOREL</b> .....	67
La région du Lac Saint-Pierre .....	71
L'agriculture .....	72
Trafic et industrie .....	73
La population .....	73
La haute plate-forme .....	74
Les obstacles à l'occupation .....	74
L'utilisation .....	74
Le bord de l'eau .....	76
La région de Trois-Rivières .....	77
Trois-Rivières .....	78
 <b>Chapitre VIII — LES CANTONS DE L'EST</b> .....	 79
Le relief .....	81
L'agriculture .....	83
Les variétés agricoles .....	86
L'industrie .....	86
Les types d'industries .....	87
Le peuplement .....	88
 <b>Chapitre IX — LES LAURENTIDES</b> .....	 91
Les traits physiques .....	93
Le relief .....	93
Le climat .....	95
Le peuplement .....	97
Les genres de vie .....	98
Le travail du bois .....	98
L'agriculture .....	99
L'industrie .....	99
Le tourisme .....	100
 <b>Chapitre X — LA PLAINE DE MONTRÉAL</b> .....	 103
Les conditions physiques .....	105
Le relief .....	105
Les eaux .....	107
Le climat .....	107
Le peuplement .....	108
L'agriculture .....	109
L'industrie .....	110

## TABLE DES MATIÈRES

135

	Pages
<b>Chapitre XI — MONTRÉAL</b> .....	113
Les conditions physiques .....	115
La situation .....	115
Le site .....	116
L'évolution urbaine .....	117
Le prologue: une vocation mystique contrariée (1642-1660) .....	117
La capitale du trafic des fourrures (1660-1820) ...	118
La bataille pour le port (1820-1870) .....	119
La poussée industrielle .....	120
La ville actuelle .....	121
Le port .....	121
L'industrie .....	121
 <b>Chapitre XII — LE NORD-OUEST DE LA PROVINCE</b> .....	123
Les régions de l'Ottawa .....	125
Le plateau laurentien .....	125
La vallée de l'Ottawa .....	126
Abitibi et Témiscamingue .....	127
Les traits physiques .....	127
Les mines .....	129
L'agriculture .....	130





## TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE

---

I. Cap Chat .....	32-1
II. Anse Pleureuse, près Mont Louis, côte nord .....	32-2
III. Percé, vu du S. O. ....	32-3
IV. Gaspé-Bassin, vu du S. E. ....	32-4
V. Pentecôte .....	32-5
VI. Harrington, capitale d'été du Labrador méridional .....	32-6
VII. Chutes Montmorency .....	32-7
VIII. Vieille maison de pierre de l'époque française .....	32-8
IX. La côte aux Eboulements-Bas .....	32-8
X. Vallée de la Boisbouscache, près Trois-Pistoles .....	48-1
XI. Le Bic .....	48-2
XII. Rimouski .....	48-3
XIII. Notre-Dame du Lac (Témiscouata) .....	48-4
XIV. La pénélaine inférieure, tranchée par l'auge de la rivière Eternité, débouchant dans le Saguenay sous le cap Trinité ....	48-5
XV. Extrémité O. du lac Kénogami .....	48-6
XVI. La Grande Décharge, s'engageant dans le horst Kénogami, à l'est d'Alma .....	48-6
XVII. Chicoutimi, vu de l'O. ....	48-7
XVIII. Jonquière et Kénogami .....	48-8
XIX. La "ligne" de Québec, vue de l'estuaire .....	64-1
XX. Le site de Québec .....	64-2-3
XXI. La pointe est de la colline de Québec .....	64-4
XXII. Entrée amont du delta laurentien du lac Saint-Pierre .....	64-5
XXIII. Donnacona, vu du fleuve .....	64-6
XXIV. Trois-Rivières .....	64-7
XXV. Cap de la Madeleine .....	64-8
XXVI. Le serpentine Belt. Mont Orford .....	80-1
XXVII. Le serpentine Belt. Mont Caribou .....	80-1
XXVIII. Rive ouest du lac Memphremagog .....	80-2
XXIX. Nord Hathley .....	80-3
XXX. Le flottage du bois sur le Saint-François .....	80-3
XXXI. La grande carrière d'amiante à Asbestos .....	80-4
XXXII. Sherbrooke .....	80-4
XXXIII. L'auge de la Jacques-Cartier à Tewkesbury .....	80-5
XXXIV. Un lac de la Mauricie .....	80-6
XXXV. La Tuque .....	80-7

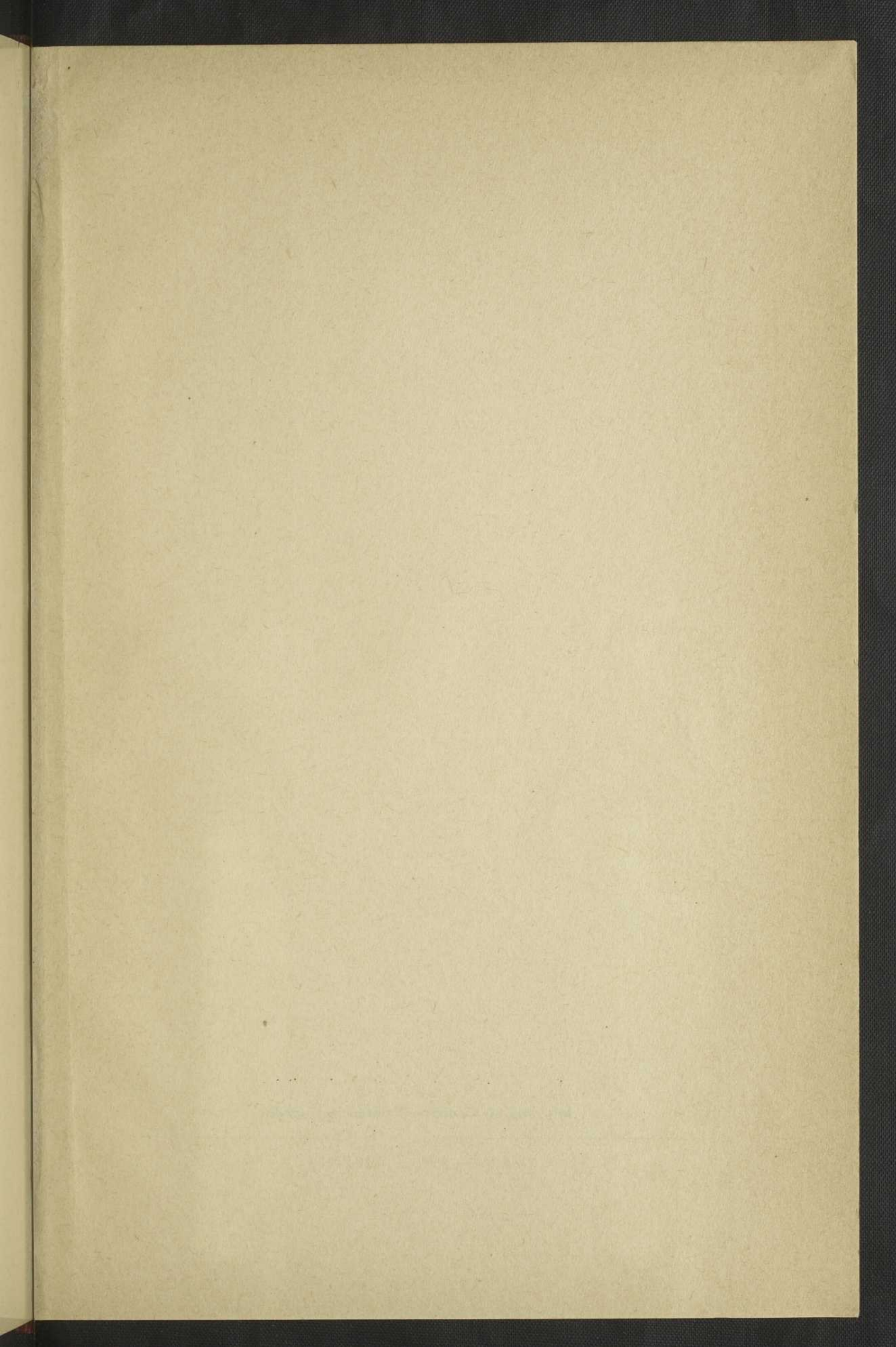
XXXVI.	Shawinigan en 1927 .....	80-8
XXXVII.	Le lac Bevin .....	96-1
XXXVIII.	Le lac Rond .....	96-2
XXXIX.	Huberdeau .....	96-3
XL.	Port de Montréal au milieu de la moitié du XIXe siècle .....	96-4
XLI.	Montréal. Le port actuel avec ses bassins .....	96-5
XLII.	Montréal. Le pont Jacques-Cartier .....	96-6
XLIII.	Montréal. La nouvelle gare centrale du Canadien National ..	96-7
XLIV.	Montréal. Usine de la Canada Cement (Montréal-Est) .....	96-8
XLV.	Valleyfield .....	128-1
XLVI.	Boucherville .....	128-2
XLVII.	Floraison des arbres fruitiers dans la plaine de Montréal .....	128-3
XLVIII.	Récolte du tabac dans la région de la plaine de Montréal .....	128-3
XLIX.	Barrages Paugan, sur la rivière Gatineau, au nord d'Ottawa .....	128-4
L.	Ville-Marie, sur le lac Témiscamingue .....	128-5
LI.	Maison de colon dans l'Abitibi, près de Val d'Or .....	128-6
LII.	Mine Amulet, dans l'Abitibi .....	128-6
LIII.	Rouyn-Noranda, dans l'Abitibi .....	128-7
LIV.	Val d'Or, Abitibi .....	128-8

---

### TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

---

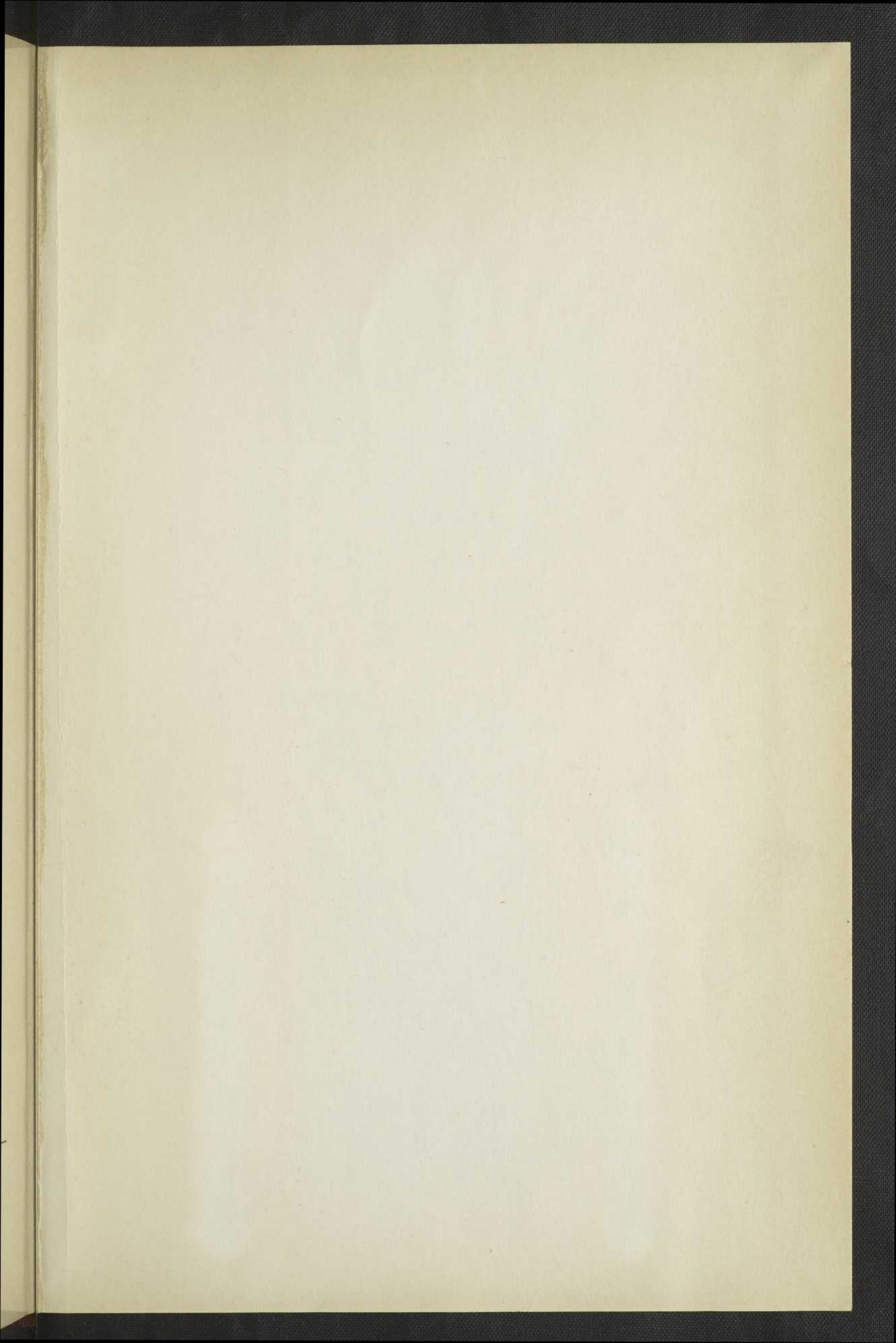
	Pages
1. Les traits essentiels du relief dans la province de Québec .....	11
2. Carte-esquisse de la Gaspésie .....	31
3. Québec et sa banlieue .....	63
4. La région du Saint-Laurent dans la province de Québec .....	70
5. La région du lac Saint-Pierre .....	75
6. Les Cantons de l'Est dans la province de Québec .....	84
7. Les Laurentides dans le centre de la province de Québec .....	96

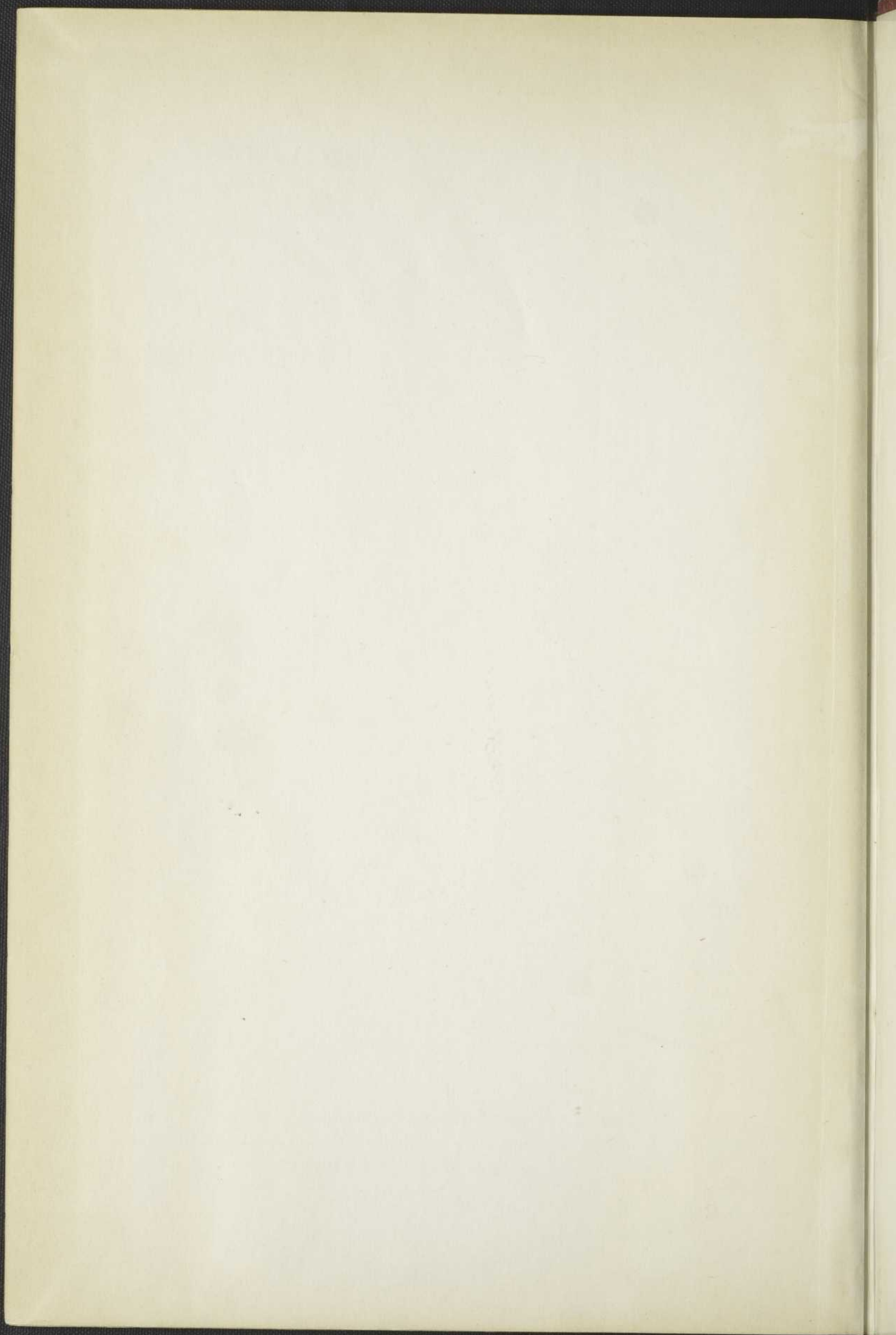


Imprimé au Canada—Printed in Canada.

---

L.B.L. — 3-49 — 1818-21335





917.14

B592

Q

9648

Blanchard, Raoul

Le Québec par l'image

377

25 oct, 78

377

8-11-78

917.14

9648

B592

Q

BNQ



000 160 414